UNIVERSITAS
G. M. L.
OTTAVIENSIS

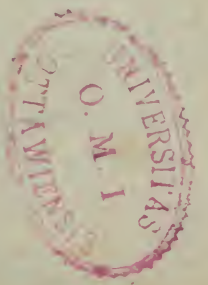
Cufay
18

Of 4 Volumes

P
3B
14

SERMONS
DU PÈRE ÉLISÉE.

TOME I.



On trouve chez le même Libraire,

Sermons de M. l'abbé *Poulle*, 2 vol. *in*-12. rel. 5 liv.
Sermons de M. l'abbé *de Cambaceres*, 3 vol. *in*-12, reliés, 9 liv.
Sermons du P. *de Neuville*, 8 vol. *in*-12, rel, 24 l.
Lettres édifiantes et curieuses, écrites des Missions étrangères, 26 vol. *in*-12, rel. en veau, 84 l. 10 f.
Exercices Spirituels de S. Ignace; par M. *Clement*, *in*-12, rel. 2 liv. 10 f.
Le second voyage du Capitaine Cook, 5 vol. *in*-4, rel. en veau m. fil. d'or. 78 liv.
Voyages du Capitaine Phipps au Pôle Boréal, *in*-4. *avec figures*, rel. 15 liv.
Voyages aux Moluques et à la Nouvelle-Guinée; par le Capitaine Forest, *in*-4. *avec fig.* rel. 15 liv.
Les nouvelles Découvertes des Russes entre l'Asie et l'Amérique, *in*-4. *avec figures*, relié, 12 liv.
Mémoires du Dauphin, père de Louis XVI, 2 vol. *in*-12, rel. 5 liv.
Nouvelle Analyse de Bayle; par M. *Dubois de Launay*, 2 vol. *in*-12, rel. 5 liv.
Cornelii Taciti Opera, ex editione Gabrielis Brotier; 7 vol. *in*-12, rel. 24 liv.
Terentii Comœdiæ sex, ex editione Philippe, 2 vol. *in*-12, avec 67 gravures, fil. dor. 13 liv.

SERMONS

DU

R. PÈRE ÉLISÉE,

CARME DÉCHAUSSÉ,

PRÉDICATEUR DU ROI.

TOME PREMIER.

Quatre Volumes in-12 rel. en veau, 12 liv.

A PARIS,

Chez J. G. MERIGOT le jeune, Libraire, quai des Augustins, au coin de la rue Pavée, n°. 38.

M. DCC. LXXXV.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

UNIVERSITAS O. M. L.

MO-Cap

BX
890
.E427
1785
v.1

AU LECTEUR.

Le R. P. Élisée, fils de M. Copel, avocat au Parlement de Besançon, donna de bonne heure des marques de ce qu'il devoit être un jour. Il fit ſes premières études au Collége des Jésuites de Besançon, & s'y distingua par les progrès les plus rapides. Ses Maîtres, bons juges des vertus, du mérite & des talens de leurs Élèves, le regardoient déjà comme un sujet propre à faire honneur à leur ordre; & il fut décidé qu'il y entreroit. Mais la Providence l'appeloit intérieurement au nombre des Disciples du Carmel. Le jeune Copel, avant d'entrer au Noviciat des Jésuites, desira de faire une retraite aux Carmes de Besançon; & c'est là, que sa véritable vocation fut décidée, & qu'il se voua pour toujours à Dieu, le 25 mars 1745.

Sa ferveur, soutenue d'une piété sincère, ne se démentit point. Il exerça pendant six ans, dans le Couvent, les fonctions de Professeur; & il employoit les intervalles de liberté qu'elles lui laissoient, à cultiver l'étude des Belles-Lettres, & à former par là son goût pour l'Éloquence. Il commença sa carrière évangélique, en 1756, avec le plus grand succès. L'année suivante, il partit pour Paris, où pendant 26 ans, il a exercé le saint Ministère de la parole, tant à la Cour qu'à la Ville, toujours avec la même affluence d'Auditeurs, & les mêmes suffrages, justement mérités. Enfin, excédé de travaux, & sa santé succombant sous son zèle, après avoir fait les plus grands efforts, pour prêcher le Carême à Dijon, il mourut le 11 juin 1783, à Pontarlier, en allant en Suisse, pour prendre les Eaux de la Bré-

vine, que les Médecins lui avoient ordonnées.

Aimé, chéri, respecté de ses Confrères, autant par ses vertus, que par la douceur de son caractère & par sa grande modestie; sa mort leur a causé les plus justes regrets. Ils sont consignés, avec une effusion de cœur admirable, dans une Lettre à MM. les Auteurs du Journal de Paris, & insérée dans leur Journal du 5 août 1783, n°. 217. Ils y ont répondu par un éloge complet, & très-bien fait, du P. Élisée. Nous y renvoyons le Lecteur, dans la persuasion où nous sommes, que cet éloge ne peut être ni mieux traité, ni mieux écrit.

Le Public, d'après la grande réputation du P. Élisée, a paru désirer avec empressement, d'avoir ses Sermons. On n'a point perdu de temps pour le satisfaire, aussi promptement qu'il a été possible.

Heureux, si le P. Élisée avoit pu présider lui-même à l'impression de son ouvrage ! il en auroit été plus pur & plus correct. On est persuadé néanmoins, que ses Sermons conserveront à la lecture, tout le charme qu'ils avoient dans sa bouche. Son éloquence douce & simple comme lui, couloit de source ; & il n'est point étonnant qu'il ait toujours rassemblé un auditoire très-nombreux de tout état & de toute condition ; il savoit se mettre à la portée des Grands & du Peuple, du Riche & du Pauvre ; & la candeur, avec laquelle il annonçoit les vérités évangéliques, donnoit à ses paroles le charme de la persuasion.

Négligé dans son geste, presque sans aucun mouvement dans son débit, mais plein de l'esprit du saint Ministère qu'il exerçoit, avec cet air édifiant & modeste qui con-

vient à l'orateur Chrétien, il sembloit ignorer l'art de l'Éloquence, & ne chercher d'autre gloire, que celle de pénétrer les cœurs de cette foi vive & pure, qui fait les fidèles & les saints.

On voit dans les peintures vives & animées qu'il fait de nos mœurs, qu'il connoissoit le monde, & dans les combats qu'il livre aux Incrédules & aux Philosophes, son zèle ardent à confondre leur incrédulité & leur orgueil, & à venger la Religion de leurs insultes : mais, en même temps, son cœur enflammé par la charité, cherche à les ramener à JÉSUS-CHRIST. En un mot, le P. Élisée a reuni en lui, tout ce qu'on doit attendre d'un Ministre chargé d'annoncer la parole divine.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit qui a pour titre : *Sermons du P. Élisée.* La mémoire de cet Orateur Évangélique, qui a rempli les Chaires chrétiennes à la Cour & dans la Capitale, avec un concours d'auditeurs & un succès également soutenus, est encore toute récente. Sa perte excite les regrets de tous ceux qui s'empressoient d'entendre ses solides Instructions ; c'est pour les dédommager, en quelque sorte, que l'on a cru devoir rendre publics les Discours qu'il a prononcés, & qui lui avoient donné une juste célébrité ; ils m'ont paru dignes de la réputation qu'il s'étoit acquise, & qu'il ne devoit pas aux grâces imposantes du débit. On y trouvera ce que l'on admiroit toutes les fois qu'on l'entendoit ; une exposition claire & fidelle des vérités de la Religion ; les principes les plus exacts de la Morale chétienne, présentés avec les agrémens d'un style pur, noble & intéressant. Je ne doute pas que ces Sermons ne soient bien accueillis du Public, & qu'on ne les lise avec fruit. A Paris, le 24 novembre 1784.

RIBALLIER, Censeur royal.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARE : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maitres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé le sieur MÉRIGOT jeune, Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage intitulé, *Sermons du Père Elisée*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce necessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de dix années consécutives, à compter de la date des Présentes. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ses hoirs ou ayant cause, à peine de saisie & de confiscation des exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende, qui ne pourra être moderée, pour la première fois, de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 août 1777, concernant les Contrefaçons. A LA CHARGE que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformément aux Reglemens de la Librairie, à peine de déchéance du présent Privilège: qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage sera remis, dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France,

le sieur HUE DE MIROMESNIL, Commandeur de nos Ordres ; qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit sieur HUE DE MIROMESNIL. Le tout à peine de nullité des Présentes ; DU CONTENU desquelles vous MANDONS & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayant cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. Donné à Versailles le vingt-septieme jour du mois de Janvier, l'an de grace mil sept cent quatre-vingt-cinq, & de notre règne le onzième. Par le Roi, en son Conseil.

LE BEGUE.

Registré sur le Registre XXII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 75, fol. 246, conformément aux dispositions énoncées dans le présent Privilège, & à la charge de remettre à ladite Chambre les huit Exemplaires prescrits par l'Article CVIII du Réglement de 1723. A Paris, le 28 janvier 1785.

LE CLERC, Syndic,

SERMON

SERMON

SUR

L'INCRÉDULITÉ.

O stulti, et tardi corde ad credendum!

O insensés, dont le cœur a tant de peine à croire! *S. Luc*, chap. 24.

TEL est le reproche que Jesus-Christ faisoit à des Disciples révoltés par le scandale de la croix, jusqu'à désespérer de la rédemption d'Israël, et que nous pouvons faire à tous les incrédules de nos jours. O insensés, pourquoi refusez-vous de croire à l'accomplissement des oracles? Ne falloit-il pas que le Christ fût mis à mort, et qu'il nous ouvrît avec sa croix l'entrée du ciel? Ouvrez les livres saints, voyez les rapports merveilleux des deux tes-

tamens ; suivez la religion chrétienne dans son établissement, dans sa propagation et dans sa durée : par-tout vous découvrirez les caractères du véritable culte ; les preuves de son autorité sont à la portée de tous les esprits ; le savant et l'ignorant, le grec et le barbare, sont appelés à la connoissance de ses mystères ; le flambeau de la foi brille sur toute la terre : pourquoi donc fermez-vous les yeux à sa lumière ? *O stulti et tardi corde ad credendum !*

Ne cherchons pas ici les moyens, dont Dieu se sert, pour conduire à la connoissance de son saint nom, ces hommes ensevelis dans les ténèbres de l'ignorance. O inscrutabilité des jugemens de Dieu ! ô profondeur de ses desseins ! Là, doivent finir toutes nos recherches ; il nous suffit de savoir que la miséricorde du Seigneur s'étend à tous les hommes, que la mesure des grâces qu'il leur a données, est la règle du compte qu'il leur demandera dans

le jour de ses vengeances, et qu'il ne punira pas en eux des crimes dont ils ne sont pas coupables.

D'autres objets plus intéressans doivent fixer votre attention, et ranimer le zèle des ministres, nés dans une terre où l'Evangile est annoncé depuis tant de siècles : héritiers de la foi de nos pères, témoins des prodiges opérés en leur faveur, accoutumés à respecter dès notre enfance l'obscurité de nos mystères, l'évidence des motifs, les lumières de la raison, le poids de l'habitude, les préjugés de l'éducation, tout concourt à nous attacher au christianisme ; et l'incrédulité ne peut rien opposer à tant de preuves.

Cependant, au milieu de ces triomphes de la foi, parmi des peuples, dont la raison plus éclairée doit rendre à la religion un hommage plus digne d'elle, s'élèvent des enfans d'incrédulité, qui renoncent à la grâce de leur vocation, et blasphêment le nom de

Jesus-Christ qu'ils ont eu le bonheur de connoître ; un chagrin superbe, une indocile curiosité, un esprit de révolte et d'indépendance, ont pris la place de cette foi docile et soumise, qui caractérisoit les premiers fidèles ; la fureur de disputer sur les choses divines, sans règles et sans soumission, a multiplié les erreurs : delà ce déluge d'ouvrages impies, où le matérialisme, systême affreux dans son principe et dans ses conséquences, se montre à découvert, ou est insinué avec plus d'art et de ménagement.

Ce sont là, mes frères, les écueils qui mettent votre foi en danger. Le langage des incrédules pourroit imposer aux simples ; ils disent sans cesse qu'ils agissent par conviction, qu'ils soutiennent les droits de la raison, qu'ils s'élèvent au dessus des préjugés et de la superstition, pour rendre à la Divinité un culte plus digne de sa grandeur. Essayons de pénétrer les véritables mo-

tifs de leur renoncement à la foi ; faisons tomber le masque dont ils se servent, pour nous faire illusion : il suffira de les peindre tels qu'ils sont, pour les rendre odieux, et pour vous faire sentir toute la difformité de leur système. Mon dessein est donc de vous exposer les faux prétextes et les vrais motifs de l'incrédulité ; c'est tout le partage de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

C'EST dans tous les siècles que les incrédules, enflés d'une vaine science, ou séduits par une fausse philosophie, ont entrepris de renverser les fondemens de la foi, en combattant l'autorité de la révélation. A côté de ces grands hommes, célèbres par leurs lumières, qui nous ont transmis le dépôt respectable de la doctrine et de la vérité, on a vu s'élever cette foule d'impies, qui, dans leurs ouvrages de ténèbres

et de confusion, ont osé nier les promesses faites à nos pères, regarder les prodiges opérés en leur faveur, comme des monumens trop vantés d'une puissance humaine, attaquer la sainteté de nos mystères, opposer à la soumission du fidèle, les droits de la raison, et donner au sacrifice qu'il fait de ses lumières, les noms odieux de superstition puérile, ou de vaine crédulité.

Tel est encore aujourd'hui le langage des incrédules : ils ne connoissent, en matière de religion, d'autres juges et d'autres arbitres que la raison; ils appellent à son tribunal, du commandement qu'on leur fait, de croire des dogmes qu'ils ne comprennent pas; et s'ils refusent de se soumettre au joug de la foi, c'est parce que la religion chrétienne choque les droits de la raison, et que la révélation est inutile : deux prétextes que nous devons combattre, en prouvant à l'incrédule, que la soumission du fidèle est un usage

légitime de sa raison, et que la révélation est nécessaire. *Rationabile obsequium.*

L'usage légitime de la raison doit être proportionné à ses forces; adopter le vrai et le faux sans examen, tenir la raison dans le silence, lorsqu'elle a droit de prononcer, croire sans en peser les motifs, sacrifier ses lumières à une autorité qui ne doit pas les soumettre, c'est une foi imprudente et téméraire, c'est un hommage indigne de l'Etre suprême: mais étendre, au-delà des bornes, l'autorité de la raison, prétendre que la nature et la religion n'ont rien de caché pour elle, refuser de soumettre ses lumières à l'autorité d'un Dieu qui nous révèle ses mystères, c'est précipiter sa raison dans un abyme d'erreurs, c'est disputer à l'Etre suprême sa toute-puissance et sa souveraine vérité.

Ce principe supposé, il suit que ce n'est pas dégrader la raison, que de dérober à sa connoissance des mystères,

dont l'intelligence ne lui est pas nécessaire; que l'esprit humain ne doit pas desirer de comprendre, lorsqu'il est pleinement convaincu; que Dieu lui-même a révélé ces profondeurs impénétrables; que cet aveuglement volontaire et cette violence qui font tout le mérite de la foi, ennoblissent et perfectionnent la raison; enfin, que la soumission du fidèle est raisonnable, si l'autorité à laquelle il sacrifie ses lumières, lui fournit des motifs évidens, pour le persuader et le convaincre.

Or, mes frères, quelle autorité plus grande, plus respectable, mieux établie, que celle de la religion chrétienne? quels motifs plus décisifs, plus triomphans, plus propres à soumettre les esprits les moins crédules? Que le fidèle réfléchisse sur l'ancienneté et la perpétuité de son culte, ces caractères si nécessaires à la vraie religion, puisqu'elle a dû être, dans tous les temps, le devoir le plus essentiel de l'homme

à l'égard de son Dieu ; qu'il remonte jusqu'au premier âge, dans ces momens où l'homme sorti des mains de Dieu, rendit ses hommages à l'Etre suprême : ce Dieu créateur du ciel et de la terre, scrutateur des cœurs, vengeur du crime et rémunérateur de la vertu ; ce Dieu que nous adorons, fut l'objet de son culte : et l'histoire de notre religion commence à la naissance du monde entier.

L'homme devenu coupable, dans l'arrêt même de sa condamnation, entendit parler d'une grâce future ; il reçut la promesse du libérateur, qui devoit rompre le mur de séparation, que le péché avoit mis entre l'homme et son Dieu : dès lors le christianisme se développe, la foi au Messie, qui en est le fondement, devient le lien de la synagogue et de l'église, le médiateur promis ou donné réunit tout en lui ; les patriarches et les apôtres ont un même chef, ils tendent tous à la

céleste Cité avec les mêmes espérances, et il n'est plus qu'un nom par lequel les hommes puissent être sauvés: *Et erit, omnis quicumque invocaverit nomen Domini, salvus erit.*

Quelle foule de prodiges accompagnent la religion dès sa naissance! combien d'événemens prévus dans des siècles éloignés, et accomplis dans les âges suivans! Un peuple choisi devient le dépositaire des promesses; tout retrace à ses yeux l'image du Messie: le sacrifice d'Abraham, l'immolation de l'Agneau paschal, l'élévation du serpent d'airain, les cérémonies, le choix des victimes, tout lui rappelle ce libérateur si desiré: les prophètes ne sont occupés que de cette auguste promesse; remplis, pour ainsi dire, du dessein de Dieu, ils peignent ce grand objet avec les couleurs les plus vives; ils n'omettent aucune circonstance de sa vie ou de sa mort, de ses opprobres ou de sa grandeur:

tantôt il paroît à leurs yeux, sans beauté et sans éclat, comme un homme de douleur, une victime accablée sous le poids de nos iniquités; tantôt ils ne peuvent soutenir l'éclat de sa gloire; ils voient en lui un maître redoutable, le prince de la paix, le Dieu fort, admirable; il sort du sein de l'Eternel avant l'aurore; son trône est entouré de rois humiliés; ses ennemis vaincus frémissent à ses pieds; son règne s'étend sur les races futures, et toutes les nations viennent rendre hommage à sa magnificence et à sa grandeur.

Le temps arrive enfin, où le libérateur doit consommer l'ouvrage de notre rédemption; les prophéties s'accomplissent, la réalité dissipe les ombres et les figures, le sang de la victime de propitiation est offert pour tous les hommes, le juste est immolé; mais la mort est vaincue par ses propres traits: il sort triomphant du tombeau;

et cinq cents Disciples, témoins de sa résurrection, versent leur sang pour en attester la vérité.

Ici, mes frères, les prodiges se renouvellent, et la religion chrétienne acquiert un nouveau degré d'évidence par la publication de l'évangile. Quels hommes, en effet, choisis pour une si grande entreprise! Les accusera-t-on d'avoir voulu séduire les esprits? Simples, grossiers, ignorans, leurs écrits sont dépouillés de tout artifice ; ils racontent sans détour leurs erreurs, leurs foiblesses; ils n'emploient jamais les discours de la sagesse humaine; ils commandent seulement de croire, et les esprits les plus indociles sacrifient leurs lumières: leur doctrine est insensée, en apparence, et les philosophes soumettent leur raison orgueilleuse à cette sainte folie: elle n'annonce que des croix et des souffrances, et les Césars deviennent ses disciples; tout cède au gré de ces nouveaux con-

quérans, et ils sont eux-mêmes étonnés de la rapidité de leurs conquêtes.

O gravité de Rome! ô sagesse d'Athènes! En vain tu opposes à la simplicité de la foi, les lumières d'une vaine philosophie: les traits injurieux des Celses et des Porphyres ne peuvent soutenir ton culte chancelant; les temples sont déserts, les prêtres interdits, les oracles sans voix; l'ouvrage du Seigneur avance avec une merveilleuse rapidité; le christianisme compte tous les jours de nouveaux enfans, et l'église autrefois stérile, est surprise de sa propre fécondité. En vain le monde entier conspire contre les premiers défenseurs de la foi; on regarde comme des séducteurs, ceux qui viennent éclairer la terre; on traite comme des rebelles, ceux qui apprennent à respecter les rois; on irrite contre eux la rage des lions et des bêtes féroces; de tous côtés la prévention s'enflamme, les échafauds sont dressés, les feux allumés,

et la fureur invente tous les jours de nouveaux supplices ; tentatives inutiles : je vois ces hommes intrépides demander la mort, et courir au supplice, sceller de leur sang le témoignage qu'ils rendent à la vérité, bénir au milieu des tourmens, la main qui les afflige ; et le sang des martyrs devenoit la semence des fidèles.

Ainsi, mes frères, la religion chrétienne subsistante dans tous les âges, nous a été transmise sans altération. Et qui ne reconnoîtroit ici, ô mon Dieu ! votre toute-puissance ? Les ouvrages des hommes sont mesurés par les années, ils sont emportés par la rapidité du temps, et la poussière, que le vent dissipe à son gré, n'est que l'image de leur légèreté. Que sont devenues les divinités d'Egypte, les sacrifices abominables de Moloch et le culte incestueux de Chamos ? Où sont ces héros dont l'orgueil et la flatterie soutint l'apothéose ? La mort a tout anéanti ;

ils ont mêlé leurs cendres aux cendres de leurs pères; et ces monumens consacrés à leur ridicule vanité, loin de leur assurer un culte éternel, n'ont pu garantir leurs noms des ravages du temps. Qu'il est beau de voir la religion chrétienne se soutenir dans tous les âges, toujours uniforme et exempte de changemens, malgré la différence des siècles, la sévérité de sa morale, la corruption du cœur humain, malgré tous les efforts mis en œuvre pour l'ensevelir sous ses propres ruines : ouvrage dépendant de Dieu seul, détaché de toute autre cause, et qui porte par toute la terre, avec l'impression de sa main, le caractère de son autorité!

A ces grands caractères, qui conviennent au seul christianisme, si nous ajoutons les miracles, cette preuve incontestable de la vérité de notre culte, puisque Dieu, seul maître de la nature, ne peut en troubler l'ordre, pour

autoriser l'imposture ; que pourroit encore nous opposer l'incrédulité ? Ce ne sont pas ici des prodiges, où l'adresse d'un imposteur peut en imposer aux yeux du vulgaire ; ce sont des miracles qui tiennent de la création, des morts ressuscités, des mourans rendus subitement à la santé : ce ne sont pas des productions fabuleuses destinées à amuser la crédulité des siècles suivans ; ce sont des faits attestés par des témoins oculaires, qui ont répandu leur sang pour en défendre l'authenticité. La dispersion des Juifs, peuple proscrit, errant, sans ville, sans rois, sans temples, sans autels ; cet événement annoncé depuis tant de siècles, et présent encore à nos yeux, suffiroit seul pour soumettre tout esprit libre de passions et de préjugés.

Que la soumission du fidèle est donc raisonnable, lorsqu'il croit à un Dieu qui daigne lui-même l'instruire, qui se cache, à la vérité, dans un sombre

nuage, mais qui se manifeste assez par l'éclat des foudres et des éclairs; qui se montre à lui par des prodiges si lumineux et si évidens, que nous ne craignons pas de déclarer aux incrédules, que s'ils viennent à bout de rendre ces faits douteux et incertains, dès lors leur conscience est libre, et Jesus-Christ ne subsiste plus!

Aussi, mes frères, les incrédules n'ont jamais attaqué la religion, en prouvant la fausseté des miracles: incapables d'un examen sérieux, ils rejettent ces faits sans les approfondir. A quoi bon, disent-ils, multiplier les preuves d'une révélation qui est inutile? La raison et la loi naturelle suffisent aux hommes pour les conduire; quelque culte qu'ils rendent à la Divinité, ils sont sûrs de lui plaire, pourvu qu'ils soient zélés pour la justice, et bienfaisans envers leurs semblables. La révélation est donc inutile, puisque, sans elle, nous pouvons remplir tous

ces devoirs : nouveau prétexte des incrédules, que nous devons combattre, en leur prouvant l'insuffisance de la raison, et la nécessité d'une révélation.

La raison ne peut nous instruire des vérités nécessaires ; sa foiblesse, sa dépravation, ses inconstances, nous exposent sans cesse à l'erreur ; et l'homme sans la foi ne peut connoître ni sa nature, ni les rapports essentiels qui subsistent entre l'être raisonnable et la Divinité. Pour vous en convaincre, mes frères, il suffit de réfléchir sur notre nature, et de vous rappeler les tristes égaremens de l'esprit humain.

Que l'homme privé du flambeau de la révélation cherche à se connoître soi-même, quelle énigme inconcevable, quel mélange affreux de bassesse et de grandeur se présente à ses yeux ! Pourquoi ces semences de vertu mêlées avec ces penchans pour le crime ? pourquoi cet amour des biens frivoles et ce desir des biens infinis ?

Monstre de vanité, et prodige de misère, il naît dans les alarmes, il apporte avec la vie le principe destructeur qui le conduit à la mort ; ses jours sont comptés par ses peines et ses douleurs, et l'histoire n'est que le récit de ses crimes et de ses malheurs. O divin modèle, est-ce là cette créature formée à votre ressemblance ? un ouvrage aussi imparfait peut-il sortir des mains du Tout-puissant ? et comment peut-on concilier les misères de l'homme avec la justice d'un Dieu ?

Au milieu de ces doutes et de ces incertitudes, quelle route avons-nous à suivre, et quel flambeau pourra nous éclairer ? Croirons-nous, avec ces vains spéculatifs qui s'imaginent trouver dans le désordre de notre nature l'exécution du plan le plus parfait, croirons-nous, dis-je, que l'homme est heureux sur la terre, que ses passions sont dans l'ordre, et qu'ici tout est bien ? Hélas ! mes frères, ces illusions ne prévau-

dront jamais contre le sentiment; la douleur, plus forte, nous rappelle à notre foiblesse; et, quelques agrémens que nous puissions goûter sur la terre, nous sentons bien qu'ils ne sont que de foibles consolations dans nos malheurs, des lueurs trompeuses répandues sur un fonds toujours triste : *solatia miserorum*.

La révélation peut seule développer cette énigme. Elle nous apprend que l'homme n'est pas tel qu'il est sorti des mains du Créateur, qu'il a été défiguré par le péché, et que ses peines et ses passions sont l'effet du désordre de sa nature : elle nous instruit de notre foiblesse, et du besoin que nous avons d'un médiateur; et seule elle accorde les misères de l'homme avec la justice d'un Dieu. C'est donc à ce premier péché que la raison nous rappelle, et c'est par-là qu'elle nous fait sentir la nécessité d'une révélation.

Suivons les égaremens de l'esprit hu

main privé de la révélation, ouvrons les fastes du monde. Qu'étoit l'homme dans ces temps de ténèbres qui ont précédé le christianisme ? L'idée de Dieu paroissoit entièrement effacée de son esprit ; ces lumières nées avec nous étoient éteintes ; il ne connoissoit ni l'auteur de son être, ni l'objet de son culte ; les plus viles créatures reçurent ses hommages, le sang humain fut répandu sur les autels ; la vengeance, l'inceste et la perfidie furent érigés en divinités, et l'on vit des temples, où les dieux étoient honorés par des prostitutions que l'on cachoit soigneusement aux yeux des hommes.

Si de la religion nous passons à la morale, nous ne trouvons qu'erreur ou incertitude. Les vérités essentielles n'étoient que des problèmes abandonnés aux spéculations oiseuses des philosophes. Les uns, ne trouvant rien de sûr que leurs incertitudes, ne prenoient aucune route, dans la crainte de s'éga-

rer; les autres marchoient avec assurance dans les ténèbres: ici l'âme n'étoit qu'un assemblage d'atômes; là c'étoit un feu subtil ou une portion de la divinité: ceux-ci mettoient la souveraine félicité dans les plaisirs des sens; d'autres croyoient le crime sans punition, et la vertu sans récompense: chaque siècle produisoit de nouvelles extravagances; et ces écoles savantes de la sagesse n'ont laissé à la postérité que des monumens de la foiblesse de notre raison.

Et ne croyez pas, mes frères, que les incrédules de nos jours, qui méprisent la révélation, soient tombés dans de moindres erreurs. Qu'ont-ils découvert, ces rares génies qui insultent à la simplicité du fidèle? Ils n'ont rien vu, ils doutent de tout, ils ne peuvent pas même établir le néant auquel ils espèrent après cette vie, et ce misérable partage ne leur est pas assuré: la tranquillité dont ils se flattent, n'est

qu'un affreux désespoir; il a fallu, pour élever leur monstrueux système, renverser les lois de la société, anéantir la règle des mœurs, confondre toutes les idées du vice et de la vertu, laisser sa destinée éternelle entre les mains du hasard, regarder l'homme comme un vil assemblage de boue, l'honneur et la justice comme des chimères, les crimes abominables et tous les excès des passions, comme des jeux de la nature.

Voilà où se réduit cette sublime philosophie des impies; leur incrédulité n'est qu'une erreur sans fin, et une témérité qui hasarde tout: déplorable aveuglement, où conduit cette indocilité qui ne peut souffrir une autorité légitime. La révélation peut seule éclaircir nos doutes, et dissiper nos ténèbres: sans elle, l'homme est une énigme; il ne connoît qu'imparfaitement ses devoirs, et les vérités essentielles paroissent se contredire; avec

son secours, tout se développe, tout se soutient, tout s'éclaircit de soi-même: elle rend à l'homme l'immortalité que l'impiété lui avoit ravie; et c'est en se soumettant à son autorité qu'il apprend les volontés libres de Dieu, le culte qu'il exige de lui, les bienfaits dont il le comble, enfin les conditions dont il fait dépendre son bonheur.

Que l'incrédule cesse donc d'opposer la raison à la foi: filles du ciel toutes les deux, et destinées à conduire les hommes au même terme, elles sont parfaitement d'accord; l'évidence des motifs, l'autorité de la religion chrétienne, rendent la soumission du fidèle raisonnable, et les égaremens des incrédules prouvent la nécessité d'une révélation: les prétextes dont ils se servent sont donc faux. Il me reste à vous faire voir les véritables motifs de l'incrédulité; c'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE

SECONDE PARTIE.

L'HOMME porte en lui-même deux principes d'opposition au christianisme : l'un, est l'indocilité de son esprit, qui se révolte contre une autorité qui exige le sacrifice de ses lumières; l'autre, est la dépravation de son cœur, trop attaché à ses penchans vicieux, pour embrasser une religion qui n'offre au pécheur, que des peines éternelles. Telles sont les sources de l'incrédulité, l'orgueil et le libertinage. Oui, mes frères, ces impies audacieux qui nous demandent quel est notre Dieu, ces prétendus esprits-forts, qui rejettent les menaces et les châtimens comme des terreurs puériles, ne sont que des hommes vains, présomptueux ou déréglés, qui n'ont secoué le joug de la foi, que pour secouer le joug des devoirs; et leur indocilité, qui porte un faux nom de science et de lumière,

n'est qu'un enfant de crime et de ténèbres. Développons l'esprit et le cœur des incrédules.

L'orgueil ne s'attache pas seulement aux biens extérieurs qui peuvent élever l'homme au dessus de ses semblables; cette passion dangereuse se fait des plaisirs cachés, et s'irrite contre la Divinité; tout ce qui la gêne, la révolte; et l'indépendance lui paroît une qualité, qu'on ne peut lui ravir sans injustice : delà cet attachement à son propre sens, cette liberté de penser qui est l'idole de l'incrédule, ces desirs insatiables de tout savoir et de tout comprendre, cette vaine confiance qui promet la découverte de la vérité aux seuls efforts de l'esprit, cette licence effrénée qui enfante tous les jours de nouveaux monstres. Le superbe croit s'élever au dessus de tout, quand il s'élève au dessus de la religion; il trouve dans cette ostentation déplorable d'incrédulité, une singu-

larité qui plaît et qui flatte; il se met au nombre des gens désabusés, et il insulte à la crédulité du fidèle, qui sacrifie ses lumières à une autorité qui, selon lui, ne peut imprimer le respect qu'aux ames timides et vulgaires, nées pour la servitude.

Cet orgueil qui affecte l'indépendance, est la source ordinaire de l'incrédulité; dès que le joug d'une autorité légitime est secoué, rien ne peut retenir la violence des esprits féconds en erreurs; ils ont je ne sais quoi d'inquiet, qui s'échappe, si on leur ôte ce frein nécessaire; livrés à l'intempérance de leur folle curiosité, l'ardeur des disputes insensées les entraîne, la démangeaison d'innover, sans fin, multiplie les erreurs à l'infini, tout se tourne en révolte et en pensées séditieuses; et les fondemens de la religion, souvent ébranlés, tombent enfin de toutes parts, et ne font voir que d'effroyables abymes.

Rappelez, en effet, les tristes égaremens des derniers siècles: quel enchaînement d'erreurs, depuis que l'hérésie eut méprisé l'autorité légitime! A la réformation des protestans, succédèrent bientôt les entreprises plus hardies des sociniens, et les chimères impies et sacrilèges des indépendans: les esprits une fois émus, sont tombés de ruines en ruines; ils vouloient dans les commencemens réformer la religion, ils ont fini par les approuver toutes; et ne trouvant rien d'assuré dans leurs sectes, il ont cherché un repos funeste et une entière indépendance dans l'athéisme, ou dans l'indifférence des religions, suite funeste de cette indocile curiosité, qui empoisonne toutes nos connoissances, de cet orgueil, qui brise les liens salutaires, qui captivent la raison et l'empêchent de s'égarer, en la tenant renfermée dans des bornes proportionnées à sa foiblesse.

Il est vrai que les progrès de l'incrédulité ne sont pas toujours si rapides; l'impie, dès ses premiers égaremens, ne dit pas dans le fond de son cœur, qu'il n'y a point de Dieu; il en coûte pour secouer le joug de la foi, auquel on est accoutumé dès son enfance; mais on tâche de l'affoiblir; et, sous prétexte de dépouiller la religion de tout ce que les préjugés ont pu y ajouter, on ôte à la foi tout le mérite de la soumission: bientôt l'autorité devient moins respectable; on veut donner un air de raison à tout; les questions les plus intéressantes sont mises en problême; les vérités qui doivent être l'objet de notre espérance et de notre culte, ne sont plus qu'un sujet frivole d'entretiens et de contestations; tout ce qui tient du prodige devient suspect; on veut trouver dans les forces de la nature, la cause de ces miracles éclatans, où la foi de nos pères a toujours reconnu le doigt de Dieu;

on examine avec une vaine curiosité, comment il se peut faire que l'âme survive à la destruction de notre corps; et l'indécision paroît une modestie louable; à force de former des difficultés, on parvient enfin à douter : triste partage et ressource unique de l'incrédulité qui, n'ayant rien de certain, ne pourra jamais nous opposer que des doutes.

Oui, mes frères, ces impies qui affectent de s'élever au dessus des préjugés, pour s'acquérir la réputation de force d'esprit et de grandeur d'âme, ces superbes qui veulent tout connoître, et qui nous disent sans cesse qu'ils agissent par conviction, n'ont que l'incertitude pour partage; et l'orgueil seul peut les soutenir dans l'impiété. Ils suivent d'incompréhensibles erreurs, parce qu'ils ne veulent pas croire des mystères incompréhensibles; ils blasphêment ce qu'ils ignorent, ils condamnent ce qu'ils n'ont jamais examiné, et

ils sacrifient à la vanité, les lumières que nous sacrifions à l'autorité. Dans la plupart, l'incrédulité n'est qu'une fausse apparence et une vaine ostentation, une imitation puérile de ces génies que l'estime publique élève, quoique le souvenir de leurs talens ne soit parvenu jusqu'à nous, qu'avec celui de leur irréligion.

Hélas! nous ne le voyons que trop dans ces jours malheureux, où l'impiété est devenue un langage à la mode. Ce n'est pas la persuasion de l'esprit qui connoît les preuves de la religion et ne les trouve pas concluantes, qui forme les impies: l'envie de se distinguer donne seule crédit à l'incrédulité: ceux qui font des dérisions publiques de la religion, n'ont jamais fait un examen sérieux de sa doctrine; ce sont des hommes vils et ignorans, des âmes oisives et voluptueuses, des esprits volages et dissipés qui ne lisent que pour s'amuser, et qui

n'ont pas assez de discernement et de pénétration pour s'appliquer à des choses sérieuses.

Les auteurs mêmes de ces écrits pernicieux, remplis de traits semés contre la religion, ces génies si vantés qui ont fait revivre dans leurs ouvrages le goût et la politesse des anciens, ces esprits délicats, qui ont préparé avec tant d'art le poison que leurs sectateurs avalent avec tant d'avidité, n'ont jamais approfondi les preuves du christianisme : philosophes sans principes, critiques sans règles, théologiens sans érudition, ils se contentent de nous opposer des doutes usés, des plaisanteries ingénieuses, mais frivoles, des objections rebattues et réfutées depuis les premiers siècles du christianisme.

Voilà cependant ces superbes qui méprisent la simplicité du fidèle, et qui voudroient nous en imposer par un vain étalage d'érudition : voilà les hommes que l'incrédulité ose opposer aux Au-

gustins, aux Basiles, aux Ambroises, à ces génies si vastes, si sublimes et si cultivés, qui se sont soumis avec une humble docilité aux mystères de la foi.

Ranimez votre poussière, illustres morts, dont les savans ouvrages confondirent autrefois les Celses et les Porphyres. Pourront-ils soutenir vos regards, ces impies qui méprisent les monumens d'érudition que vous avez laissés à la postérité! Quelle ignorance est la leur, et qu'il seroit facile de les confondre encore par vos écrits, si, vains et présomptueux, ils ne craignoient d'être instruits!

O siècle vainement subtil, votre ignominie s'est donc multipliée avec votre gloire! Cette ostentation d'incrédulité, si commune de nos jours, loin de faire honneur à ceux qui s'en décorent, n'est que l'effet de la témérité, de l'ignorance et d'une vanité ridicule. La véritable élévation de l'esprit, c'est de sentir toute la sublimité

de la foi : les grandes lumières conduisent à la docilité, et l'impiété est le vice des esprits foibles et bornés : dans quelques-uns, l'orgueil suffit pour lui donner naissance ; dans les autres, c'est le libertinage, seconde source de l'incrédulité.

L'impiété commence presque toujours par le cœur. Dès que l'homme s'est livré aux passions les plus honteuses, il tâche de justifier ces excès énormes, et d'étouffer les remords qui suivent le crime. Mais la loi de Dieu, présente à ses yeux, l'empêche de se rassurer dans ses égaremens ; il ne peut soutenir en même temps la vue de ses désordres et du supplice qui les attend ; sa conscience lui reproche sans cesse l'abus qu'il fait de ses lumières, et les menaces de la religion répandent sur toute sa vie un trouble qui la rend malheureuse. Le vrai moyen de calmer ses remords, et de recouvrer la paix intérieure, seroit de réprimer ses passions,

d'expier ses égaremens, et de remplir avec une nouvelle fidélité les devoirs de la religion; mais l'amour du plaisir, ce penchant infortuné qui prend sa source dans les premières mœurs, l'attache trop fortement aux créatures; il ne voit dans le monde que des objets enchanteurs; l'évangile ne lui présente que des croix, et il ne peut se résoudre à préférer des consolations éloignées, à des plaisirs présens dont l'amorce est si flatteuse.

Dans cette disposition, l'incrédulité devient un parti nécessaire; dès que l'on veut conserver une fausse paix dans le crime, et se livrer sans remords à ses desirs déréglés, il faut s'élever au dessus des promesses et des menaces, former des doutes sur la vérité d'un avenir, et dans ces momens d'ivresse, les prendre pour des jugemens fixes et arrêtés, se délivrer des pratiques trop gênantes, regarder l'Evangile comme un roman indigne de créance,

et se détacher d'une religion, où l'idée de l'avenir est plus insupportable, que l'expérience du présent: dernier période, où conduit une conscience criminelle qui, selon la parole de S. Paul, est l'écueil funeste contre lequel la foi de plusieurs s'est brisée. *Quam quidam repellentes, id est, conscientiam bonam, circa fidem naufragaverunt.*

Et pour mettre cette verité dans tout son jour, rendez ici témoignage, vous qui, plongés pendant de longues années dans les ténèbres de l'impiété, avez enfin ouvert les yeux à la lumière, et connu la grandeur de vos égaremens: est-ce dans un âge mûr, lorsque les passions moins vives laissent à la raison toute sa liberté, que vous avez formé des doutes sur la religion? Ont-ils pris naissance dans ce temps heureux, où la vertu vous paroissoit aimable, et où les semences de droiture et d'équité fructifioient dans votre âme? O jours trop tôt écoulés,

jours sereins et tranquilles, où les délices que vous goûtiez étoient pures et sans mélange, où l'horreur du crime ne mêloit jamais ses amertumes dans vos plaisirs innocens! loin de chercher alors à vous détacher de la religion, elle faisoit votre plus douce consolation, et vous n'étiez content de vous-même, qu'à proportion de votre exactitude à observer ses lois. Ce n'est que lorsque la mesure des crimes est comblée, lorsqu'on est déchu des droits que l'on avoit à la souveraine félicité, que l'on se dévoue au hasard, et que l'on met toute sa ressource dans le néant. Alors, (tremblez, âmes pécheresses!) alors l'esprit est disposé à former des doutes sur les vérités éternelles, parce qu'ils paroissent intéressans; le cœur corrompu se révolte contre la loi qui le gêne; le Saint-Esprit irrité se retire, les ténèbres s'épaississent, la foi s'éteint, et la religion consolante et aimable dans les jours

d'innocence, change de face, et devient affreuse et terrible.

Ainsi, ô mon Dieu! les premières démarches de l'impie vers l'incrédulité, ne sont que la suite de ses égaremens et de ses désordres. Ses doutes n'ont pas pris naissance dans sa raison; la foi n'est devenue douteuse, que lorsqu'elle a commencé à devenir incommode; à mesure que les mœurs se sont déréglées, les règles lui ont paru suspectes; plongé dans les débauches, et troublé par les remords de sa conscience, pour se délivrer d'un censeur importun, il a souhaité l'anéantissement de son être; il a tâché de se persuader que l'homme, semblable à la bête, n'est qu'un amas de matière que le hasard doit bientôt dissoudre; il s'est dit à lui-même, qu'il est inutile de régler ses mœurs sur la loi, puisque la nuit du tombeau doit ensevelir toutes nos actions dans ses ombres; il a regardé les maximes de l'équité et de la

vertu, comme des erreurs populaires, les peines et les récompenses, comme des chimères, la religion qui les propose, comme une invention politique, destinée à retenir les hommes par la crainte, et à donner plus de poids aux lois qui conservent l'ordre dans la société. C'est ainsi que le pécheur, ne pouvant justifier ses excès, fait tout ses efforts pour parvenir à l'affreuse sécurité de l'incrédule, et trouve dans la corruption de ses mœurs la source de son renoncement à la foi.

En vain l'incrédulité voudroit ici nous opposer les impies dont on a vanté la tempérance, la chasteté, la fidélité à remplir tous les devoirs du citoyen, et qui ont allié des mœurs réglées, avec l'indifférence pour toutes les religions. Comment ont-ils paru sur la terre, ces hommes qui font ostentation de droiture et de sincérité, qui se flattent de posséder seuls la véritable probité, tandis qu'ils laissent

au vulgaire les petitesses, les travers et tout le faux de la vertu? Vils esclaves des passions, et jouets éternels des variations bizarres de leur propre cœur, les vertus dont ils se parent n'ont aucune sûreté : nées dans l'orgueil, et soutenues par les regards publics, elles tombent sans cesse avec ces fragiles appuis. Il n'en est pas un seul, qui ne soit en secret dévoué à tous les vices, pas un seul qui se refuse un crime utile ou agréable, pourvu qu'il puisse éviter la honte et l'opprobre. Leur vie déshonore non-seulement la religion, mais même l'humanité : les uns sont livrés aux plus infâmes excès de la débauche et de l'intempérance; d'autres, plus délicats dans leurs plaisirs, et peut-être plus coupables, évitent les excès qui amènent le dégoût, ou qui peuvent altérer la santé, et font de la volupté une science qui a ses règles et ses principes : tous croient que les desirs les

plus abominables, dès que le tempérament en est la source, n'ont pas besoin d'autres titres pour être légitimes; et ils regardent les vices les plus infâmes comme des penchans innocens que la nature transmet, et que la nature justifie.

Laissons à l'incrédulité ce phantôme d'honneur et de probité dont elle se flatte; convenons qu'elle peut compter parmi ses sectateurs, quelques hommes dont les mœurs sont irréprochables: en sera-t-il moins vrai que, dans la plupart, le déréglement du cœur est la source de leur renoncement à la foi? et puisque la doctrine de l'impie favorise en tout les passions, n'avons-nous pas droit de conclure qu'on ne l'embrasse que pour la faire servir d'appui au libertinage?

Quelles sont, en effet, les vérités chrétiennes que l'incrédule attaque avec tant de fureur? La distinction du bien et du mal, le libre arbitre, l'im-

mortalité de l'âme, l'éternité des peines, toutes vérités qui peuvent gêner les passions, et inspirer à l'homme une crainte salutaire. Quel autre motif, que celui de vivre au gré de ses penchans déréglés, a pu faire renoncer à une religion dont la morale est si pure, qui nous apprend à servir Dieu et à l'aimer, à être patiens dans les injures, modestes dans la prospérité, fidèles à nos maîtres, et équitables envers tous les hommes?

Cet impie, si cher aux incrédules de tous les âges, et qui partage encore les éloges qu'ils prodiguent à son maître, qui a prêté aux dogmes d'Epicure toutes les grâces de la poésie, ne nous a pas laissé ignorer ce motif de l'irréligion: il déclare qu'il rejette la crainte de l'enfer, parce qu'elle répand sur toute la vie un trouble qui la rend malheureuse, et qu'elle empêche de goûter sans amertume les douceurs de la volupté. Les hommes, selon lui,

n'ont secoué le joug de la religion que dans la vue de mettre leurs passions en liberté. La crainte a fait les dieux, et l'envie de ne les plus craindre a fait les incrédules : doctrine détestable, qui rompt les liens les plus sacrés qui nous unissent, qui ne laisse à l'homme d'autre guide que ses passions, d'autre frein que l'indépendance, qui devient nécessairement la ruine des mœurs, et le fléau de la vertu.

Vengez l'honneur de la religion, vous, mes frères, dont la soumission console encore les pasteurs; et tandis que les incrédules l'éprouvent et l'affermissent par des scandales, faites-vous un devoir de conserver, par votre zèle, la majesté de son culte, la sainteté de ses maximes; et le dépôt de sa vérité. Voyez ces marbres, où les eaux consacrées par une onction sainte vous ont donné naissance en Jésus-Christ; jetez les yeux sur ces ruines respectables, ces monumens augustes de la

piété des premiers fidèles, échappés au ravage des temps ; rappelez-vous les prodiges opérés en faveur de vos pères ; tout vous fait sentir la majesté, l'ancienneté et la vérité de votre religion. N'entendez donc qu'avec une sainte indignation les discours des incrédules : impies par ostentation, ils cesseront de l'être, dès qu'ils seront méprisés ; ils se flattent de s'être élevés au-dessus de la religion, par la supériorité de leur esprit ; mais l'orgueil et le libertinage sont les véritables motifs de leur incrédulité ; et rien n'est plus humiliant pour eux, que de les rappeler à l'origine de leur renoncement à la foi.

Grand Dieu ! s'il reste encore aux hommes qui blasphêment la religion qu'ils ont eu le bonheur de connoître, quelque voie pour retourner à vous, si vos miséricordes s'étendent encore à ceux qui se font une gloire de mépriser vos menaces, faites éclater la puissance de votre grâce, changez leur

cœur, et ouvrez ces yeux qu'ils ferment à la lumière. Mais, hélas! vous devez à l'univers ces terribles exemples; ils mourront, ces impies, la honte de l'humanité, l'opprobre de la religion, l'anathême du ciel et de la terre. Que du moins, ô mon Dieu, les fidèles qui m'écoutent conservent avec soin le dépôt de la vérité! que leur foi soit agissante, et fasse naître dans leur cœur un desir continuel de ressembler à Jésus-Christ! qu'ils vivent de la foi des justes, la seule qui puisse mériter les récompenses éternelles!

Ainsi soit-il.

SERMON

SUR

LES DEVOIRS

DANS LA SOCIÉTÉ.

Quærite primùm regnum Dei et justitiam ejus, et hæc omnia adjicientur vobis.

Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes choses vous seront ajoutées par dessus. *S. Matthieu*, chap. 6.

QUAND la sagesse humaine, si courte dans ses vues, si bornée dans ses moyens, se propose pour but le bonheur des hommes et la prospérité des empires, les ressorts qu'elle met en œuvre, trop forts ou trop compliqués, se détruisent par leur opposition, ou ne font qu'ébaucher son ouvrage : elle réussit, par l'attrait des biens présens, à enflam-

mer des desirs qu'elle regarde comme un puissant motif des actions brillantes et des travaux utiles; et ces mêmes desirs, croissant sans cesse et devenus insatiables, troublent l'harmonie publique : elle attend tous ses succès de son adresse à manier les passions; et elle n'apperçoit pas qu'une société fondée sur le seul développement des passions, porte en elle-même le principe de sa destruction totale.

Celui qui règne dans les cieux, qui se joue des vains efforts de la sagesse humaine, de sa jalousie, de ses ombrages, de ses fausses délicatesses, trace un chemin plus sûr pour conduire les hommes à la félicité. Après avoir condamné cette activité inquiète, qui, bornée dans le présent, se tourmente pour amasser des choses que le temps consume, Dieu nous transporte dans l'avenir, il unit les citoyens de la terre aux citoyens du ciel; il attache à la patrie, par l'espérance des biens fu-

turs ; il excite les vertus, par l'attrait des récompenses éternelles ; il adresse aux rois et aux nations cette promesse : cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et la paix, l'abondance, le bonheur présent vous seront ajoutés par-dessus : *Quærite primùm regnum Dei et justitiam ejus, et hæc omnia adjicientur vobis.*

C'est en développant cette vérité, que j'entreprends de vous faire voir que l'évangile forme les vrais citoyens. On me blâmera peut-être de me borner, dans cette chaire chrétienne, à éclairer et à ranimer votre zèle pour la patrie ; je n'ai qu'une réponse à ce reproche : si je pouvois faire qu'un seul homme connût mieux ses devoirs, qu'il aimât plus les lois, sa religion, ses semblables, mon ministère ne seroit pas sans prix aux yeux du Seigneur.

Voici mon dessein. L'évangile, par ses préceptes, éclaire et détermine les devoirs du chrétien dans la société ;

première

première partie. L'évangile, par ses motifs, facilite et sanctifie l'accomplissement de ces devoirs; seconde partie : c'est tout le partage de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

COMBIEN est méprisable cette sagesse profane, qui sépare les intérêts de la société de ceux de la religion, qui se persuade que l'exactitude des règles de l'Evangile, n'est pas compatible avec les maximes d'une sage politique, et que tout tomberoit dans la langueur, si la piété seule gouvernoit les empires! Qu'ils sont éloignés de la vérité, ces superbes, qui, s'égarant dans leurs folles pensées, croient que Dieu n'est créateur que d'un certain ordre général, d'où le reste se développe comme il peut, et que la prière n'opère rien dans l'économie de l'univers! Quelle est enfin l'ame vertueuse et pé-

nétrée de l'onction des maximes de l'Evangile, qui pourroit entendre, sans indignation, les maximes de cet impie qui, après avoir renversé toute espèce de culte, flétrit la religion chrétienne, ose avancer qu'elle ne peut former des citoyens; que ses maximes toujours réprimantes abattent les courages; que le zèle qu'elle inspire n'échauffe quelques ames, que pour produire cette superstition cruelle, qui forge des chaînes, creuse des cachots, élève des bûchers, et consacre à la gloire de la divinité le sang et les larmes des hommes ?

Je sais que ces affreux paradoxes devroient être ensevelis dans les ténèbres, et qu'il seroit dangereux de les faire conoître, même en les réfutant. Mais ce n'est pas dans notre siécle, que l'on doit ménager l'heureuse simplicité du fidèle : ces funestes connoissances sont trop répandues, le mal est fait, et il n'est plus temps de le prévenir;

la licence a ébranlé les fondemens du culte ; l'impiété a élevé ses mains audacieuses contre le ciel ; elle s'est emportée jusqu'à la dérision, qui est comme le triomphe de l'orgueil ; elle a osé briser tous les freins des passions, sourire au nom sacré de la vertu, insulter à la timide réserve de la pudeur. Les lois n'ont pas réprimé ces attentats, et il en est arrivé ce qui sera toujours : le vice ne trouvant plus d'obstacles, a prévalu sur la vertu ; la voix de l'impie s'est fait entendre avec plus de force dans le silence des lois ; des productions, contre lesquelles le zèle ne s'armoit pas, ont paru moins dangereuses ; on a mis, pour ainsi dire, en vente le bien et le mal, la vérité et le mensonge, les bonnes et les mauvaises mœurs ; on a dit au peuple : Instruisez-vous, faites un choix ; il a payé le prix du crime et de l'erreur, et il a abandonné la religion et la vertu.

Ce n'est pas que le christianisme

soit appuyé sur l'ignorance, ou que, semblable à ces foudres qui, reculées dans la profondeur des nuages, semblent tonner avec plus de majesté, il en impose pas les ténèbres dont il se couvre. Les talens ne sont jamais en opposition avec la foi, lorsque l'esprit humain connoît ses bornes, et les respecte: la docilité chrétienne n'est pas le partage des ames foibles; et un culte qui porte l'empreinte de la sagesse éternelle, ne peut redouter l'œil éclairé de la raison. Il faut cependant en convenir; des hommes accoutumés à percer le voile qui dérobe au reste des mortels les mystères de la nature, souffrent plus impatiemment les ténèbres de la foi, qui les confondent avec le vulgaire; le plaisir de voir plus loin que les autres les attire, et la vanité de montrer ce qu'ils croient avoir apperçu, les transporte: ils se flattent d'éclairer, et ils ne font que multiplier les doutes. Quand même ils n'auroient

pas le dessein d'élever des systêmes sur les ruines du christianisme, ce seroit un crime de donner tant de force à des difficultés qu'ils ne veulent pas résoudre, de s'appesantir sur des faits qui semblent indiquer une analogie entre toutes les religions, et de glisser sur ces grands traits de lumière qui marquent les différences; de présenter sans cesse sur les premiers plans, ces scènes terribles, où la superstition tient les mortels prosternés à ses pieds, les trouble par ses frayeurs, les enchaîne par ses craintes, et de reculer dans l'enfoncement ces tableaux sublimes, où la religion descend du ciel appuyée sur la foi, laisse derrière elle ces ténèbres respectables, qui dérobent à nos regards le sanctuaire de l'Eternel, et répand en même temps sur la terre un rayon de l'intelligence suprême, qui découvre aux hommes toutes les vérités utiles, les console dans leurs peines, les anime à la vertu, et les

soutient contre les amertumes de cette vie, par la perspective d'un bonheur éternel.

Vous triompherez de tous ces traits, auguste religion, dont l'autorité seule capable d'abaisser l'orgueil, et de relever la simplicité, doit inspirer un même respect aux savans et aux ignorans. La fumée épaisse qui sort de l'abyme, n'obscurcira jamais votre éclat; et si Dieu permet à l'esprit de séduction de tromper des ames hautaines, d'y répandre un chagrin superbe, une indocile curiosité, un esprit de révolte; il détermine dans sa sagesse, les limites qu'il veut donner aux progrès de l'erreur; il ne permet pas que les ombres qui égarent le superbe, affoiblissent ces grands traits de lumière, qui découvrent au cœur droit et simple la beauté de la religion, la majesté de son culte, et la pureté de sa morale. Il verra toujours dans l'Evangile, une loi douce, bienfaisante, qui inspire le pardon des

injures, le désintéressement, l'amour de la patrie, et le zèle pour la servir. Le christianisme, envisagé sous cet aspect, porte dans tous les esprits l'impression de la vérité; tous les traits de ses ennemis se brisent, dès qu'ils tombent sur cette face majestueuse; et cette religion qu'ils voudroient confondre avec un culte servile ou minutieux, se soutient contre leurs attaques insidieuses, par cette seule réponse de Jésus-Christ au Disciple empressé de connoître ses devoirs. Aimez Dieu, lui dit ce maître de la perfection, et faites du bien aux hommes. *Diliges proximum tuum sicut te ipsum.*

Ecoutez, chrétiens, et instruisez-vous! Toute puissance vient de Dieu; il a établi les rois comme ses ministres, et c'est par eux qu'il règne sur les peuples. Ceux qui croient que la piété est un assortiment de la politique, seront confondus: ainsi pensoient les premiers fidèles. Courage, disoit Tertullien, ar-

rachez aux chrétiens une ame qui répand des vœux pour l'empereur! C'étoit au milieu des tourmens, qu'ils prioient pour Néron, le plus impie et le plus méchant de tous les hommes; ainsi les avoit instruits Jésus-Christ : toujours fidèle, toujours affectionné à son ingrate patrie, il recommandoit à ses disciples d'être soumis aux puissances, de respecter l'ordre public, de n'opposer que la douceur à la violence des tyrans. Priez, leur disoit-il, dans les calamités de l'église; demandez à Dieu le changement des cœurs : s'il n'écoute pas vos prières, et s'il permet que la persécution s'échauffe, souvenez-vous alors, que vous êtes envoyés comme des brebis au milieu des loups : *sicut oves in medio luporum.* Quelle doctrine! et quel exemple! Ces fidèles persécutés, n'opposoient à la force que la raison; ils recouroient aux princes, par les voies légitimes : ils disoient sans crainte la vérité; mais leurs discours

étoient si éloignés des termes séditieux, qu'encore aujourd'hui on ne peut les lire, sans se sentir porté à l'obéissance. Comment peut-il se faire que l'impie entreprenne de confondre une religion si douce, si patiente, avec cette superstition qui peut ébranler à chaque instant les fondemens des empires, qui autorise la révolte par l'intérêt du ciel, qui arme des mains furieuses, qui ferme les ames à la pitié, qui ne laisse pas même la ressource des remords, et qui élève la voix de l'ignorance stupide, pour rendre grâce au Dieu de la clémence, du meurtre de ses créatures?

Grand Dieu! sont-ce là les hommes armés pour votre cause? est-ce la religion, qui met le fer et la flame à la main, pour désoler l'univers? est-ce l'évangile, qui endurcit contre les cris de nos semblables, et qui fait méconnoître l'homme dans le malheureux, que votre miséricorde n'éclaire pas des lumières de la foi? Non; cette sainte

loi ne respire que la douceur, l'indulgence et la charité. Humanité, justice, modération, pardon des injures, voilà les traits qui distinguent notre religion, lorsque n'agissant plus par cette grâce qui soumet les esprits, elle se manifeste par des effets plus sensibles. La victoire a pu marcher sous les drapeaux de l'erreur; le fanatisme a pu former des guerriers redoutables; la fureur qu'il inspire, ne respectant plus les droits de l'humanité, a pu enchaîner des nations par la crainte des maux extrêmes : mais former des citoyens fidèles à la patrie, généreux envers leurs ennemis, soumis dans la persécution, respectant l'autorité dans les tyrans, et aimant mieux verser leur sang que de troubler l'ordre public, c'est le triomphe du christianisme, qui n'emploie que la persuasion, qui ne fait briller la vérité, que pour éclairer la vertu, et qui élève les cœurs à Dieu, pour les attacher plus fortement à

l'ordre de la société. Si l'ambition s'est servie quelquefois des intérêts du ciel, pour préparer les dissensions civiles, ce n'étoit pas le christianisme qui armoit ces furieux contre la patrie : c'est lui qui nous fait détester aujourd'hui leurs forfaits, et qui nous force à verser des larmes sur ces malheurs. Dans ces temps de calamité, où le faux zèle ébranloit contre nous l'univers, et nous opposoit, de loin comme de près, une autorité sacrée, cette religion ne disoit-elle pas aux citoyens séduits par l'erreur : Insensés, où vous précipite une aveugle fureur? vous ne devez suivre ni l'ambitieux qui cabale, ni l'hypocrite qui abuse de votre crédulité ; vous êtes les disciples d'un maître qui aimoit sa nation, qui versoit des larmes sur les ruines de sa patrie, qui donnoit l'exemple de la fidélité aux princes, et qui ne craignoit pas d'irriter l'envie des Pharisiens, en défendant les droits de César : *reddite quæ*

sunt Cæsaris, Cæsari. C'est lui qui vous dit : Aimez votre patrie, respectez ses lois ; honorez votre souverain, n'opposez à l'abus de l'autorité que les gémissemens et la prière ; quiconque s'élève contre les rois, même injustes se rend coupable à mes yeux ; j'ai mis le sceptre entre leurs mains, j'ai gravé ma majesté sur leur front, ils sont mes images, et je suis leur vengeur : *obedite præpositis vestris, etiam discolis.*

Ainsi l'évangile assure l'ordre et la tranquilité des empires, en donnant à la soumission des peuples le plus puissant motif, l'amour même du devoir et l'obligation de la conscience : *non solùm propter iram, sed propter conscientiam.* Ses préceptes, qui inspirent l'amour des hommes et le zèle pour la patrie, ne sont pas moins lumineux : ils fixent tous les devoirs du citoyen dans la société ; ils préviennent tous les abus ; ils font voir que la piété véritable n'est jamais contraire à la

prospérité publique. Dans ses principes, tous les hommes sont frères; et la religion, en les rappelant à leur commune origine, établit entr'eux le lien de l'amitié fraternelle. Vous êtes tous enfans de Dieu, disoit Jésus-Christ, et vous ne devez donner le nom de père à personne sur la terre; car vous n'avez qu'un seul père, qui est dans les cieux. Voilà l'union la plus indissoluble, tous les hommes aimés en Dieu : la différence des cultes et des mystères ne doit pas affoiblir ce fondement primitif de l'humanité. Le prêtre qui ne voit pas un frère dans le voyageur blessé, et qui passe sans le secourir, est condamné par le Sauveur du monde; c'est le samaritain touché de compassion pour cet étranger, et empressé de le soulager, qui mérite ses éloges. Nul homme n'est donc étranger à un autre homme; ils sont frères, ils doivent s'aimer, se secourir et se soulager : mais comme on ne peut pas également les servir

tous, il faut s'attacher principalement à servir ceux que les liens, les temps et les autres circonstances nous attachent d'une façon particulière. Cette belle règle, établie par S. Augustin, détermine les devoirs des hommes en société : la terre qu'ils habitent ensemble, devient entr'eux un nouveau lien ; ils la regardent comme une mère commune : cet attachement qui leur est propre, les unit davantage ; il forme ce sentiment vertueux que les anciens appeloient l'amour de la patrie : *charitas patrii soli.* Les hommes, en effet, se sentent liés plus étroitement, lorsqu'ils songent que la même terre qui les a nourris vivans, les recevra dans son sein, quand ils seront morts ; et c'étoit une consolation pour Joseph, de penser que ses os reposeroient plus tranquilement au milieu de ses concitoyens. François, l'amour du prince se confond dans vos cœurs avec l'amour de la patrie ; et ce sentiment peut rem-

placer tous les autres, dans une nation où les peuples naissent bons sujets, les souverains bons maîtres, et où les liens réciproques ne sont pas moins fondés sur l'inclination que sur le devoir.

Mais quelle force n'ajoutent pas à ce sentiment les idées religieuses? cette foi qui éclaire tous les chrétiens, cette espérance qui place leur commun intérêt dans le ciel, cette charité qui survit à la destruction des choses présentes, ces sacremens qui les régénèrent dans la vie spirituelle, et qui établissent une nouvelle fraternité en Jésus-Christ. Combien le fidèle doit-il s'intéresser à une patrie, où il trouve tout ce qui peut l'intéresser pour le présent et pour l'avenir, les autels, les sacrifices, la gloire, les biens, le repos et la sûreté de la vie, la société des choses divines et humaines? O mes enfans! disoit Matathias, la cité sainte a perdu tous ses ornemens; ses vieillards et ses enfans ont été massacrés,

le temple est profané, l'idole est placée sur l'autel, le Dieu de Jacob est insulté, et nous vivons encore! Soyons enfin les zélateurs de la loi, et donnons notre vie pour le testament de nos pères. Il vaut mieux mourir à la guerre, que de voir périr notre pays et notre sanctuaire: *Quoniam melius est nos mori in bello, quàm videre mala gentis nostræ.* Moralistes, législateurs, vos vaines maximes ont-elles jamais inspiré des sentimens aussi généreux? Ce ne sont pas des discours, ce sont des liens qu'il faut pour attacher les hommes à leur patrie; et où en trouverez-vous, si vous brisez ceux que la nature et la religion ont formés? Ce peuple qui ne goûtoit point de consolation sur les bords fertiles de Babylone, ne pensoit pas qu'un sage est citoyen du monde, et qu'où il est bien, là est sa patrie véritable; la joie ne pouvoit approcher de son cœur dans l'éloignement de la sainte Sion; ses instrumens demeuroient suspendus aux saules

plantés sur la rive ; on n'entendoit plus que ce cri de la douleur : ô Jérusalem, si je puis jamais t'oublier, puissé-je m'oublier moi-même ! Il est temps, Seigneur, que vous ayez pitié de Sion ; vos serviteurs en aiment les ruines mêmes et les pierres démolies ; leur terre natale, toute désolée qu'elle est, a encore leur tendresse et leur compassion : *Si oblitus fuero tuî, Jerusalem, oblivioni detur dextra mea.*

Oui, mes frères, pourrois-je trop le rappeler ? la religion assure l'union, le bonheur des hommes, l'amour et la prospérité de la patrie. On ose dire que la piété chrétienne affoiblit la politique, qu'elle jette le citoyen loin de ses devoirs, qu'elle s'épuise en pratiques minutieuses, qu'elle se contente de lever vers le ciel des mains qu'elle refuse au soulagement des malheureux. Mais ces travers et ces foiblesses ne sont pas l'ouvrage de la religion ; elles ne sont que les excès de l'homme, et la

piété n'est plus, dès que ces excès commencent. On se plaint qu'elle tourne toutes nos vues du côté du ciel; mais peut-elle trop élever nos espérances, lorsqu'elle attache toutes ses récompenses au mérite de la charité? Elle nous fait tout aimer en Jésus-Christ; mais a-t-on moins de tendresse pour les hommes, parce qu'on les aime en Dieu; et le tableau de l'humanité souffrante, peint avec le sang de Jésus-Christ, ne doit-il pas augmenter l'émotion de la pitié? Chrétiens, quel grand spectacle la religion nous présente! Voyez la charité qui monte au ciel, guidée par la foi, appuyée sur l'espérance. Sa main bienfaisante, qui a essuyé les larmes des malheureux, peut seule ouvrir les tabernacles éternels: l'espérance et la foi s'évanouissent, la charité seule subsiste à jamais dans le sein de la bonté divine. Malheur à celui qui, retiré du tumulte du monde, devient insensible aux maux

réels de ses frères, parce qu'il ne prend pas de part à leurs fausses joies! *Qui viderit fratrem suum necessitatem habere et clauserit viscera sua, quomodo charitas Dei manet in eo?* Malheur à celui qui ne s'écrie pas, saisi de douleur, à la vue des maux qui affligent sa patrie : Comment mon visage ne seroit-il pas mauvais, puisque la ville, qui est le lieu du sépulcre de mes frères, demeure désolée, et que ses portes ont été consumées par le feu? Malheur à celui qui, traçant les voies de son salut, oublie ce qu'il doit à ses frères, et forme un plan de conduite dont les parties n'ont aucun rapport à l'utilité générale! La place où, toutes choses pesées, nous pouvons faire le plus de bien, est celle où la providence nous appelle. L'amour de nos semblables est le principe de nos devoirs à leur égard, et le pouvoir de leur faire du bien, en est la règle. Ce n'est pas assez de plaindre le malheureux, il faut le secourir; ce n'est

pas assez de se réjouïr du succès du mérite, il faut le chercher pour lui donner son appui ; ce n'est pas assez de ne pas nuire, il faut être bienfaisant. *Nolite deficere bene facientes.*

Citoyens de tous les ordres, si ma foible voix peut aller jusqu'à vous, voici vos devoirs. La charité qui doit vous réunir, est la perfection de toutes les vertus sociales. Patiente, elle connoît les hommes foibles, aveugles, inconstans ; elle ne s'aigrit pas contre leurs vices qu'elle condamne, elle ménage leurs foiblesses ; elle plaint leurs erreurs. Elle va plus loin : indulgente par tendresse, elle ferme les yeux, pour ne pas voir des défauts qu'elle ne pourroit excuser : *Patiens est.* Humble dans l'élévation, elle met la décence et la dignité, à la place du faste et de l'ostentation ; elle domine de tout côté cette impérieuse grandeur qui insulte à l'humanité ; elle place dans le cœur du prince, cette bonté qui s'attendrit

sur les besoins des peuples, et elle met sur son front cette sérénité qui le rend affable : *Benigna est.* Désintéressée, elle rend le citoyen capable des plus grands sacrifices, elle l'attache plus fortement à la patrie, elle dirige tous ses mouvemens vers l'ordre public, qu'elle confond avec la volonté du Créateur ; elle peut seule former cette harmonie, où l'amour, devenu le lien de toutes les parties, descend sans cesse du souverain au peuple par les bienfaits, et remonte du peuple au souverain par la reconnoissance : *Ambulate in dilectione.* Lorsque ce principe agira de toute sa force, tous les desirs se réuniront pour le bien public, tous les citoyens seront heureux, et la patrie présente, dit S. Augustin, deviendra l'image de la Jérusalem éternelle. *Omnes qui in invicem dilectionem habent, ad eamdem civitatem pertinent quæ regem habet Christum.*

En vous traçant le tableau de la piété

chrétienne, et du zèle actif pour la patrie qu'elle inspire aux rois, je place quelques traits propres à affoiblir ces grandes idées que l'Esprit-Saint nous donne de la retraite, du jeûne, de la pénitence et de la prière. A Dieu ne plaise que je blâme des devoirs que la loi prescrit, et que la charité sanctifie. Quand on s'humilie dans les temples, et qu'on dépose ce faste de l'orgueil qui blesse les mortels, quand on pleure aux pieds du prêtre, et que l'on se corrige dans la société, quand un cœur bienfaisant va chercher, dans le sacrement de l'amour de Jésus-Christ, un renouvellement perpétuel de sa ferveur, quand les jeûnes sont mêlés aux œuvres de miséricorde, afin que l'ame, toujours sujette à la tentation, s'affermisse et se purifie par la pénitence; alors ces observances sont précieuses devant Dieu. On ne se trompe pas non plus, lorsqu'on attribue à la prière le succès des entreprises, et la prospé-

rité des empires. Un roi, disoit David, ne se sauve pas par ses seules armes; l'exemple de Moïse, dont les mains levées vers le ciel enfonçoient plus de combattans que celles qui combattoient, fait voir combien la prière met de force dans les bras des combattans. Des murailles que les foudres ne pouvoient renverser, sont tombées à la voix du juste; et les Machabées, quoique vaillans, triomphoient plutôt par leurs prières que par leurs armes: *Per orationes ingressi sunt.* Vierges pures, saints pénitens, dont le monde n'est pas digne, levez donc sans cesse vos mains vers le ciel! rendez à la société, par la ferveur de vos prières, cette portion de force et de lumière, que votre attrait pour la solitude, semble lui ravir. On veille à la défense des cités, lorsqu'on se lève avant l'aurore, pour intéresser à leur conservation celui qui forme les mains aux combats, et qui commande à la terreur, à

l'épouvante, à la mort, pour détruire les ennemis de son peuple : *Nisi Dominus ædificaverit civitatem, frustrà vigilat qui custodit eam.*

Pour vous, dont les devoirs se confondent avec les fonctions civiles, que votre première émotion à la vue des malheurs de la patrie, soit l'émotion de la piété ; criez avec le prêtre, entre le vestibule et l'autel : O Eternel! pardonnez à votre peuple, et n'exposez pas votre héritage à l'opprobre. Mais ne bornez pas aux effusions de la prière, toute l'activité de votre zèle. Néhémie, si plein de confiance dans le Tout-puissant, ne négligeoit pas les ressources humaines : il mettoit l'épée dans une main et l'équerre dans l'autre, pour relever et défendre tout à la fois les murs de Jérusalem. Tous les obstacles que nos bras peuvent renverser, tout ce que notre prévoyance peut ôter au hasard ; tout le bien que notre cœur peut embrasser, et que nos talens

talens peuvent produire ; tout cela entre dans l'ordre primitif des devoirs. Celui qui refuse à la société, ses forces, ses prières, ou ses lumières, est un arbre stérile, que Jésus-Christ destine aux feux éternels; et la piété chrétienne qui blâme l'activité trop inquiète du citoyen, ne condamne pas moins sa paresse, ou son indolence.

L'évangile, par ses préceptes, éclaire le citoyen sur ses devoirs, vous l'avez vu. L'évangile, par ses motifs, facilite l'accomplissement de ces devoirs.

SECONDE PARTIE.

La plupart des hommes sont instruits de leurs devoirs; l'ignorance, le zèle aveugle, la fausse piété, rendent peu de talens inutiles ou funestes à la société : tous les citoyens ne s'élèvent pas aux vues générales, ils ne combinent pas tous les mouvemens, ils ne voient pas tous les effets; mais ils ont assez

de lumières pour discerner le bien que leur cœur peut embrasser : ils savent qu'il faut de la tendresse dans un père, de la fidélité dans un époux, de l'intégrité dans un juge : la religion les attache à ces vertus, quoique leur raison ne saisisse pas tous les rapports qu'elles ont avec le bien public : c'est assez pour les rendre utiles. Quand les hommes, dans la place qu'ils occupent, déploient leurs forces, et touchent les ressorts qui sont à leur portée ; il n'est pas besoin qu'ils jugent de la direction qu'une main plus habile donne à leur mouvement ; il suffit qu'ils la reçoivent, et qu'ils agissent. Si les vertus ont peu d'activité dans notre siècle, ce n'est pas l'ignorance qui a produit ce changement dans nos mœurs ; la religion n'a pas précipité les peuples dans la mollesse, l'oisiveté, le luxe et tous les crimes qui marchent à leur suite : des connoissances funestes, ont peut-être amené ces tristes révo-

lutions. Nous avons su louer la vertu ; mais les sacrifices qu'elle exige, nous ont paru trop grands, et nous l'avons abandonnée. Le vice démasqué a blessé nos yeux ; mais le talent de le déguiser s'est perfectionné : l'esprit y a mêlé des agrémens ; il a osé se produire avec la confiance de plaire, et dès lors la vertu a été bannie du commerce.

En supposant les hommes instruits de leurs devoirs, quels sont les motifs qui peuvent donner de l'activité aux vertus du citoyen ? L'évangile et la sagesse humaine tendent au même but : l'une, en dirigeant les passions ; l'autre, en les réprimant : l'une, en attachant les hommes par l'intérêt présent ; l'autre, en transportant leur plus grand intérêt dans l'avenir : l'une, en les frappant par l'éclat d'une gloire passagère ; l'autre, en les élevant par l'espérance d'une gloire immortelle. *Quærite primùm regnum Dei.* Ces motifs si différens,

ne doivent pas produire des effets opposés ; et la religion, qui tourne nos vues du côté du ciel, ne condamne pas les récompenses et les châtimens, que la politique met en œuvre, pour exciter les vertus humaines, ou pour empêcher les ravages du vice. Mais je soutiens que les motifs de l'Evangile qui sanctifient le citoyen, donnent à ces vertus la plus grande activité, et facilitent l'accomplissement de tous ces devoirs. Suivez le développement d'une vérité si honorable à la religion.

L'amour de la patrie et l'habitude des actions utiles au bien public, supposent dans les cœurs une disposition de sacrifier tous les avantages temporels au devoir. Le germe des vertus sociales devroit se trouver dans cette charité généreuse qui rend l'homme supérieur à lui-même, qui agrandit son ame, qui le rend sensible au sort de ses semblables, qui augmente son bonheur en le partageant avec eux,

qui joint, au sacrifice de ses intérêts, l'art de dérober ses efforts, qui paroît acquitter lorsqu'elle donne, et qui ne se croit que juste et reconnoissante envers Dieu, lorsqu'elle est bienfaisante et libérale envers les hommes.

Mais il est peu de ces ames nobles que l'amour de l'ordre attache au devoir, et qui s'enflamment pour le bien public, sans y mêler des idées de propriété. Des vertus si pures sont trop rares: le commun des hommes cherche dans le bien même son avantage personnel; il fait peu de sacrifices, sans appercevoir un dédommagement; et l'amour du bonheur est encore le ressort du cœur, lorsque la grâce et la foi dirigent ses desirs vers les biens éternels.

Cette vérité supposée, mes frères, il est évident que le motif le plus propre à former des citoyens, et à rendre leurs talens actifs et leur vertu féconde, c'est celui qui lie, dans toutes les circonstances, le bonheur avec la vertu, qui

montre aux hommes le plus grand intérêt dans la pratique des devoirs, et qui leur propose des récompenses capables de les dédommager de tous les sacrifices qu'ils font au bien public.

Or ce but si avantageux à la société, ne peut être atteint par les efforts de la sagesse humaine, même échauffée par l'amour des peuples. Ses vues sages, sa prévoyance et ses ressources ne formeront jamais cette constitution parfaite; elle ne meut les hommes que par l'attrait des biens présens, et cet attrait les fait souvent pencher vers le vice; les passions qui l'enflamment sont des ressorts toujours bandés contre le bien public : enchaînées par la force, ou rebutées par les obstacles, elles semblent se modifier au gré du législateur; enflammées par l'ardeur d'une fausse gloire, elles donnent à l'ame une sorte de courage; elles montrent, dans quelques actions utiles, cette même force qu'elles déploient dans les grands cri-

mes : leurs secousses peuvent être plus promptes, leurs moyens plus décisifs, leurs effets plus étonnans que ceux de la vertu ; mais, toujours dangereuses dans leur marche, elles alarment encore, lorsqu'elles se précipitent vers le bien ; on craint que cette impétuosité, tournée vers le mal, ne creuse des abymes ; on les admire avec effroi, comme ces tempêtes qui portent plus rapidement un navire sur la face des eaux, mais qui alarment, dit l'Esprit-Saint, en traçant successivement à nos yeux, les tableaux effrayans du mugissement des flots, du sifflement des vents, des éclats du tonnerre, et de la mer prête às' entrouvrir, pour l'ensevelir dans son sein. *Hic flatus, ignis et spiritus flammæ, et multitudo tempestatis.* Les mêmes motifs qui mettent en action les passions, peuvent les enflammer jusqu'au mépris des lois : l'ambitieux, qui cherche à s'élever au dessus de ses concitoyens, n'est pas loin du

tyran qui les asservit : il n'attend que l'occasion pour leur donner des fers. Insensés ! vous prodiguez des éloges à ces talens funestes, qui sont la source de vos malheurs. Des ruines entassées, sont pour vous des objets magnifiques à peindre ! Quel homme, disons-nous, quelle force il a fallu pour produire de si grands ravages ! Fléaux du genre humain, c'est ainsi que vous en êtes devenus les héros : vos passions étoient dans la société, comme ces feux renfermés dans les entrailles de la terre ; la moindre fermentation peut rendre leur effet terrible : il suffit que les eaux pénètrent dans les foyers ; bientôt raréfiées, elles soulèvent, elles entr'ouvrent les montagnes, elles ébranlent les fondemens de l'univers.

Si nos passions ou nos desirs bornés aux choses présentes, se trouvent en opposition avec le bien public, ce n'est pas leur développement qui doit donner de l'activité aux vertus sociales.

Tant que l'homme ne fait entrer dans l'idée de son bonheur, que les biens présens, la gloire, les richesses, les plaisirs, les honneurs; il faut, pour qu'il aime sa patrie, que la constitution présente mette à sa portée tous ces objets, que la cupidité grossit sans cesse; et cette constitution n'est pas possible. Le seul moyen de lier, dans toutes les circonstances, l'intérêt particulier à l'intérêt général; de rendre utile à nos frères, cet amour du bonheur qui semble concentrer l'homme en lui-même; d'attacher des citoyens à une patrie, même ingrate: le seul motif qui puisse former des ames généreuses, qui féconde les semences des grandes vertus, sans développer le germe des grands vices; qui met du mouvement dans la société, sans produire des chocs; c'est celui qui transporte notre plus grand intérêt dans l'avenir; qui soutient dans le sacrifice du repos, des biens, de la vie même,

par l'espérance d'une gloire immortelle, et qui assure à la vertu dans le ciel, des récompenses qui lui manquent souvent sur la terre. *Quærite primùm regnum Dei et justitiam ejus.*

Cherchez, premièrement, le royaume de Dieu et sa justice. Chrétiens! nous ne vous disons pas, qu'indifférens pour les choses présentes, et n'existant, pour ainsi dire, que dans l'avenir, vos bras doivent être sans mouvement dans la société, et vos cœurs sans reconnoissance, comme sans desirs, pour un bonheur que vous devez à la patrie: Jésus-Christ, qui maudit des trésors amassés par l'injustice, condamne également l'indigence, qui suit l'oisiveté. L'évangile loue cet ouvrier industrieux, qui fait valoir le talent confié par le Père céleste: ses foudres ne tombent que sur celui dont l'inaction ou l'avarice rend le produit et le talent inutile. Les soins du fidèle pour les besoins de la vie, sont tranquiles, mais sa

confiance est laborieuse : il prie comme s'il attendoit tout du Seigneur, et il agit comme s'il ne comptoit que sur ses efforts : il méprise les richesses qui sont absorbées par les passions ; mais il estime celles que la miséricorde fait servir au soulagement des malheureux. Que votre industrie toujours active, concoure donc à la prospérité publique, mais que la cupidité n'anime pas vos travaux. Cherchez premièrement le royaume de Dieu, et vous amasserez ces trésors que la charité peut introduire dans le ciel. *Thesaurisate vobis thesauros in cœlo.*

Laborieux habitans de nos campagnes, vous qui portez le poids de la chaleur et du jour, et qui nous défendez encore avec votre sang, après nous avoir nourris de vos sueurs ; vous le corps de l'état, le seul principe de vie qui nous reste, pour renouveler des forces que nous énervons par la mollesse, qui ne paroissez que le reste des hommes à nos yeux fascinés par le

luxe, et cependant vous qui êtes la portion la plus saine et la plus utile des citoyens : la religion forme presque tous les liens qui vous attachent à la patrie ; elle seule développe ces vertus qui vous rendent utiles, la pureté des mœurs, la frugalité, l'amour du travail. Voyez les récompenses qu'elle prépare dans le ciel, à ceux qui remplissent ces devoirs. Que cette espérance vous soutienne dans votre pénible carrière ; et lorsque la mort étendra ses froides mains sur vos membres épuisés, élevez votre voix défaillante, pour dire à vos fils : Mes enfans, je ne vous laisse pour héritage que le produit de mon travail ; ne quittez jamais cette terre qui vous a donné le jour, soyez fidèles à notre prince, croyez qu'il vous aime et qu'il veut vous rendre heureux : mais comptez plus sur le bonheur du ciel, que sur celui de la terre. *Quærite primùm regnum Dei.*

Généreux défenseurs de la patrie

une noble émulation peut se réunir dans vos ames avec la piété chrétienne. Cette gloire, qui est le prix des actions utiles; les regards d'un roi que vous chérissez, peuvent enflammer votre courage et le précipiter dans les dangers. Mais l'œil du Tout-puissant, qui vous suit jusques dans la confusion d'une mêlée sanglante; cet œil qui pèse toutes les gouttes de votre sang, tandis que la renommée nous annonce que vous avez à peine vécu, doit encore plus soutenir et diriger votre valeur. Comptez peu sur les éloges des hommes, qui passent si rapidement de l'enthousiasme à la tiédeur, et de la tiédeur à l'oubli: aspirez aux récompenses d'un Dieu qui grave vos actions sur les colonnes de la sainte Jérusalem, et qui rassemblera vos membres dispersés, pour les couvrir d'une gloire immortelle. Votre courage ne sera plus cette valeur indiscrète, qui tombe à la vue du danger, ou cette

ardeur féroce, qui s'enivre de sang : il sera l'effet d'un sentiment qui élève l'ame sans la troubler, qui la laisse entre vos mains, pour mesurer ses mouvemens, qui ouvre les cœurs à la pitié, dans le temps même qu'il les ferme à la crainte, et qui laisse des traces d'humanité, au milieu des horreurs du carnage. Cherchez premièrement le royaume de Dieu, vous irez plus surement à la véritable gloire, et vous n'irez que par la vertu. *Quærite primùm regnum Dei.*

La religion élève encore ma voix pour vous présenter un motif si puissant sur vos cœurs, augustes dépositaires des lois, dont le zèle pour la justice, doit attirer la confiance, et affermir l'ordre public! Arbitres de la destinée des peuples, ils attendent de vous cette douceur et cette fermeté, qui se réunissent dans des cœurs que la nature rend bienfaisans, et que la loi rend inflexibles : songez que Dieu pré-

side à vos jugemens, et qu'il tient sur vos têtes, cette balance qui fixe pour l'éternité le sort des mortels. Dieu, disoit le prophète, assiste à l'assemblée des dieux, et au milieu, juge les dieux. Quelle majesté dans vos séances! mais quel censeur de vos jugemens! Sous ses yeux redoutables, écoutez également le riche et le pauvre: si les motifs humains vous déterminoient; si vous étiez des hommes agissans par crainte, par passion, par intérêt: si vous ne cherchiez pas premièrement le royaume des cieux; la justice ferme et inexorable, ébranlée par la crainte ou par l'intérêt, se changeroit en une souplesse criminelle, et tourneroit au gré des puissans; le jugement de l'opprimé n'arriveroit jamais jusqu'à sa perfection, et l'iniquité sortiroit du lieu même où elle doit être foudroyée. *Quærite primùm regnum Dei et justitiam ejus.*

Tel est, mes frères, le motif qui peut donner de l'activité aux vertus

dans toutes les circonstances, former les meilleurs citoyens sur la terre, en leur apprenant à se rendre dignes de devenir citoyens du ciel, et les intéresser pour une patrie qui est souvent dans l'impuissance de les attacher par ses bienfaits. Ce motif a produit dans tous les âges, des actions héroïques: il déployoit le courage des Machabées; il soutenoit leur vertu mourante pour la patrie, par l'espérance d'un triomphe immortel. Ces généreux citoyens ne se dévouoient pas pour elle, par le seul desir des honneurs qu'elle rendoit à une cendre insensible; jamais homme n'a cherché la mort, lorsqu'il a cru tout perdre avec la vie présente. Tout ce que l'émulation développe de talens, de vertus, peut être perfectionné par ce motif. Il fait plus, il soutient encore, lorsque tous les autres appuis manquent: tout ce qui nous reste de bonne foi dans le commerce, d'intégrité dans l'administration de la justice, de dé-

sintéressement dans le maniement des deniers publics, de pureté dans les mœurs, de fidélité dans le lien conjugal; tout ce que nous avons de forces pour le bien, nous le devons à cette élévation que la foi donne à l'ame du chrétien. S'il falloit des exemples de grandeur d'ame et de générosité, je ne prendrois pas ces exemples loin de nous, dans les annales des peuples inconnus. On voit encore la bienveillance véritable, celle qui ne cherche pas les regards publics, qui parle peu et qui donne beaucoup, s'élever aux plus grands sacrifices, par les dédommagemens que la foi lui montre dans l'avenir. On voit la miséricorde, s'enfoncer dans l'horreur des cachots, pénétrer dans les asiles de l'humanité souffrante, s'approcher de ces lits de douleur, où des malheureux entassés se communiquent les mortelles ardeurs qui les consument, où la mort égorge une victime, et en marque une au-

tre ; lève son dard sur toutes les têtes, et menace le vivant, en frappant celui qui expire à ses côtés. C'est dans ces lieux où la charité chrétienne, plus forte que la mort, ne craint pas ces souffles contagieux, qui ne sortent du sein des malades que pour infecter ceux qui les assistent, montre plus d'activité dans son désintéressement, que l'avarice ou la gloire n'en donnent à ceux qu'elle précipite dans les dangers, et répond froidement aux ames étonnées de la grandeur de ses sacrifices : si je meurs en soulageant les pauvres, Dieu sera ma récompense. *Quærite primùm regnum Dei.*

Opposerez-vous à ces vertus, l'exemple de tant de chrétiens qui manquent au devoir, et que les motifs de l'évangile ne peuvent intéresser au bonheur de leurs frères? On trouve les causes qui empêchent l'action de ces motifs, dans les maximes funestes qui corrompent les mœurs. Si je vous envoyois,

disoit le Seigneur, vers des peuples d'un langage barbare, ces peuples vous écouteroient : *Si ad illos mittereris, ipsi audirent te.* Si je parlois dans ces villes autrefois incorruptibles par leurs mœurs, et invincibles par la sagesse de leurs lois; si je disois aux premiers fidèles, préférez la vertu à toutes les choses présentes, faites du bien à vos frères, soulagez les veuves et les opressés, nourrissez le pauvre, aimez votre patrie, rendez-lui, quand elle l'exige, cette vie qu'elle vous a donnée; n'oubliez pas qu'il y a dans le ciel, des places marquées pour ceux qui contribuent au bien public; ces peuples m'écouteroient. Leur désintéressement, leur frugalité, leur mépris de la fausse gloire, les disposeroient aux plus grands sacrifices. Mais, disoit encore le Seigneur par son prophète, lorsque les lois ne dominent plus sur mon peuple, qu'un vil intérêt règne dans les ames, que le vice rend

plus méprisable, que des goûts frivoles font taire les maximes austères, et que l'agrément tient lieu de la vertu : alors les mœurs prévalent en quelque sorte sur la religion ; l'éclat du faste séduit tous les esprits, la mollesse énerve les ames, l'avidité des richesses s'empare des cœurs, le désir de les posséder anime tous les efforts; on ne trouve plus de vertu, que dans ce petit nombre de chrétiens, que la foi élève au dessus de tous les obstacles, qui méprisent tous les avantages que le vice peut procurer, et qui s'attachent aux devoirs, par la seule espérance des récompenses éternelles.

O vous! qui tenez dans vos mains les grands ressorts du bien public, je finis en vous adressant ces paroles de S. Grégoire : Protégez la vertu, réprimez les attentats du vice, faites que l'empire de la terre serve à l'empire du ciel. *Ad hoc enim potestas data est, ut terrestre regnum cœlesti regno famu-*

letur. Concourez avec l'évangile, à faire naître ce désintéressement, ce mépris des superfluités, ces mœurs pures et frugales, qui sont le fondement de toutes les vertus sociales; éloignez les objets qui peuvent enflammer les passions; ne laissez à l'intrigue, que l'abjection et l'opprobre; soutenez le mérite, contre tous les obstacles; faites que la vertu, si sévère à elle-même, et déja fatiguée des combats qu'elle soutient contre les penchans, ne soit pas arrêtée dans sa marche pénible, par la crainte du mépris et des censures; qu'elle ne soit plus opprimée par les méchans, et qu'elle jouisse ici bas des récompenses qu'elle mérite. Alors l'évangile et la sagesse humaine agissant de concert, la société sera parfaite; l'empire de la terre sera l'empire du ciel; et le bonheur présent, sera le gage du bonheur éternel. Ainsi soit-il.

SERMON

SUR L'EXCELLENCE

DE LA

MORALE CHRÉTIENNE.

Ego sum lux mundi; qui sequitur me, non ambulat in tenebris.

Je suis la lumière du monde; celu qui me suit, ne marche point dans les ténèbres. *S. Jean*, chap. 8.

QUEL homme avoit paru jusques là sur la terre, qui eût droit de s'attribuer une qualité si sublime? Je suis la lumière du monde, le maître du genre humain, l'unique voie qui conduit à la vérité; tous ceux qui ne suivent pas mes traces, marchent dans les sentiers de l'erreur. *Ego sum lux mundi.*

Le monde étoit donc encore ense-

veli dans les ténèbres de l'ignorance, lorsque la sagesse éternelle descendit sur la terre, puisqu'elle venoit lui révéler des vérités si opposées à ses maximes. Tous les sages consacroient leurs veilles à des études stériles pour la vertu; ils méditoient sur les principes des êtres; ils estimoient les forces qui mettoient en mouvement ce vaste univers; ils se flattoient même de percer le voile, qui déroboit au reste des mortels, les mystères de la nature. Mais, dans les connoissances qui ont rapport à la conduite de la vie, les efforts de l'esprit humain n'avoient servi qu'à prouver ses égaremens et son impuissance, lorsqu'il est privé du flambeau de la révélation; les règles des mœurs, les véritables ressorts du cœur, sa foiblesse et sa dépendance de l'Etre suprême, étoient ignorées; l'Auteur même de la nature, n'étoit pas apperçu dans les ouvrages de sa toute-puissance; sa justice, son intelligence,

sa miséricorde, toutes les vérités éternelles du salut, étoient traitées comme des problêmes destinés à occuper l'oisiveté des hommes. Les uns abandonnoient l'univers au caprice du hasard, et tranquilles sur l'avenir, ils fouloient aux pieds toute espèce de crainte; d'autres soumettoient les événemens aux lois d'une aveugle fatalité. Au milieu de tant de contrariétés, l'homme ne connoissoit pas sa destination; et la découverte du bonheur véritable, seul digne de nos recherches, paroissoit être le désespoir de notre raison.

Tel étoit l'aveuglement du genre humain, dans des siècles où la philosophie éclairoit les esprits: l'extravagance et l'impiété prévaloient par-tout; la vérité n'osoit paroître sur la terre: Dieu seul pouvoit en rétablir l'empire, retracer dans nos ames, son image défigurée par tant d'erreurs, et rappeler l'homme à sa première institution. L'excès de nos maux fut suivi du plus

étonnant

étonnant remède ; la lumière qui devoit nous éclairer, sortit du sein même de la Divinité. Jésus-Christ, la splendeur de son Père, parut enfin sur la terre ; sa doctrine dévoila un nouvel ordre de vérités inconnues aux sages de tous les siècles ; elle attaqua la cupidité, l'ambition, l'orgueil, toutes les fausses vertus ; elle fit voir les fondemens véritables de l'humilité, les avantages de la pauvreté, le prix de la patience, l'utilité des afflictions, la nécessité des privations rigoureuses : elle fit sentir à l'homme la noblesse de son origine, la grandeur de sa destination, sa foiblesse, ses misères, et les remèdes auxquels il devoit recourir : elle ouvrit à ses yeux, les plus nobles espérances, l'immortalité et la possession éternelle du bien suprême. Ce nouveau législateur, rempli des secrets de Dieu, en parloit comme étant né dans le sein de la sagesse souveraine : il développoit les plus sublimes mystères,

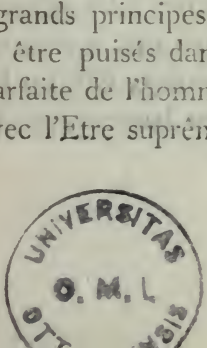
sans être étonné comme les autres mortels; la vérité brilloit dans ses discours: tout concouroit à faire voir en lui, le maître du genre humain, et le modèle de toute perfection. *Ego sum lux mundi.*

C'est l'excellence de cette morale, que j'entreprends de vous prouver, en développant ses principes, ses motifs et ses usages. Vous verrez que Jésus-Christ est l'unique voie qui conduit à la vérité; parce que ses préceptes seuls, peuvent former l'homme à la vertu, l'élever au dessus de la cupidité, le consoler dans les peines de la vie, et le rendre digne du bonheur éternel. En un mot, la morale chrétienne est sublime dans ses principes; première partie. Elle est noble dans ses motifs, et d'un usage universel dans les maximes qui la caractérisent; seconde partie : et tout le partage de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Tous les devoirs de l'homme, sont fondés sur la nature de son être, sur ses rapports avec son Créateur, et sur les différens liens qui l'unissent avec ses semblables : delà naissent ces idées universelles de vertu et d'équité ; cet ordre immuable, cette justice primitive, cette lumière des esprits, qui répand sur nos actions, un jour qui en dévoile la nature, et leur attache un caractère invariable, qui les distingue. Delà enfin, ce sentiment supérieur à la violence des passions, qui nous fait regarder les desirs contraires à cette harmonie, comme un désordre, un abus de l'être, un usage criminel des dons du Créateur.

Les grands principes de la morale doivent être puisés dans la connoissance parfaite de l'homme, de ses rapports avec l'Etre suprême et ses sem-



blables : sans cette connoissance, la piété est aveugle, le culte dégénère en superstition ; les vices sont érigés en vertus ; les actions louables en apparence, sont corrompues par l'orgueil ; les passions restent sans frein ; la force, le caprice, la coutume, usurpent l'empire de la raison ; les idées saines de la nature se confondent dans une multitude de lois arbitraires ; le respect pour des usages barbares, marqués au sceau de l'antiquité, achève d'éteindre les restes de cette lumière : la société n'est plus qu'un assemblage d'insensés, ébranlés au hasard, et conduits enfin au même précipice, par les fausses lueurs qui les couvrent.

Or, mes frères, la morale chrétienne fait connoître l'homme, ses rapports, sa destination, ses devoirs, ses principes sublimes : les semences de toutes les vertus, sont puisées dans ces notions lumineuses ; elle lui fait voir sa grandeur, sa bassesse, et la raison

de cette contrariété; elle lui fait sentir sa dépendance de l'Etre suprême, sa foiblesse, et le remède à tous ses maux; elle lui présente la Divinité sous des rapports qui rendent ses attributs précieux, qui inspirent l'amour et la reconnoissance; elle expose à ses yeux le fondement des vertus sociales, les liens qui l'unissent avec ses semblables, la nécessité des services mutuels, l'étendue de cette obligation, dont l'accomplissement fait l'harmonie publique, et le bonheur de tous les hommes.

Quelle idée sublime de l'Etre suprême, nous donne cette morale, lorsqu'elle développe les motifs de notre culte! Qu'il est digne de nos respects et de nos hommages, lorsqu'elle peint ce Dieu vivant, qui précède les temps et qui donne l'être à toutes les créatures! A sa voix, l'univers sort du néant, le chaos se débrouille, la terre se couvre de fruits: il étend la voûte immense des cieux; il suspend des étoiles

innombrables sur nos têtes; il captive la mer dans ses bords; il donne des voiles à la nuit; il sème la lumière dans nos vastes campagnes; le jour l'annonce au jour suivant, et le soleil attend ses ordres pour commencer sa carrière: il forme la chaîne des événemens, la destinée des empires, les révolutions des âges: il tient dans ses mains, le cœur des rois; il renverse les trônes, brise les sceptres, et réduit en poussière, tous les monumens de l'orgueil des mortels: la gloire, la puissance, l'autorité, n'appartiennent qu'à lui seul; et toutes les grandeurs sont comme le néant devant sa Majesté suprême.

C'est avec ces grands traits que la religion chrétienne peint à l'homme la puissance divine, et lui fait sentir sa dépendance de l'Etre suprême. Ces vérités primitives s'étoient conservées dans tous les cœurs, malgré les égaremens de l'esprit humain; toutes les na-

tions reconnoissoient une puissance supérieure: par-tout on trouvoit des temples, des prêtres, des victimes. Mais cette idée du pouvoir suprême, séparée des notions qui nous le rendent aimable, produisoit des effets plus dangereux que l'impiété: la divinité ne paroissoit que redoutable ; l'homme tremblant aux pieds de son idole, oublioit qu'il étoit fils du père le plus tendre, et se regardoit comme l'esclave d'un tyran bizarre, cruel, avide de sang humain ; la fatalité aveugle, qui régloit à ses yeux l'usage du pouvoir suprême, achevoit de porter dans son cœur le découragement et le désespoir : ainsi la crainte seule élevoit les autels, le culte dégénéroit en superstition servile, et souvent le père infortuné voyoit d'un œil tranquile couler le sang de son fils, pour assouvir la colère de ses Dieux.

La morale chrétienne, par ses principes, élève l'homme au dessus de la

superstition, et lui inspire cette adoration noble, cette piété douce, qu'accompagnent toujours la confiance et l'amour; elle représente la divinité sous des rapports, qui rendent ses attributs précieux, qui nourrissent notre reconnoissance, qui calment nos craintes, sans diminuer notre respect; elle nous apprend que l'usage de son pouvoir, loïn d'être abandonné aux décrets d'une destinée fatale, est toujours réglé par les lois invariables de sa sagesse, de sa justice, de sa miséricorde. Au milieu de tant d'ouvrages qui publient la gloire du Seigneur, elle nous fait voir l'homme heureux, sous une providence attentive à ses besoins, commandant à toutes les créatures, et chargé du tribut de reconnoissance qu'elles doivent à leur auteur: l'homme paroît l'unique objet de ses complaisances, le but de toutes les productions, le lien des différentes parties de l'univers. C'est pour lui que la terre prodigue ses tré-

sors, que les nuées s'élèvent et forment la pluie des deux saisons, que la fraîcheur des nuits succède à la chaleur du jour, et que le soleil répand sa lumière bienfaisante.

Tristes victimes de l'indigence, ne craignez plus que la faim précipite vos pas vers le tombeau : celui qui revêt avec tant de magnificence les lis des campagnes, qui nourrit avec tant de profusion les oiseaux du ciel, n'oublie pas des créatures formées à son image. Et vous, dont les jours coulent dans les larmes, qui êtes accablés sous le poids des maladies, ou persécutés par les injustices des hommes; reconnoissez, jusques dans vos peines, les bienfaits de cette providence : elle ne vous afflige que pour vous purifier, elle fait naître des infirmités de votre corps, la santé de votre ame. C'est un Dieu rempli de bontés; il est le protecteur de la veuve et de l'orphelin, le consolateur de la vertu

opprimée : il ne punit qu'en père, il frappe d'une main, et de l'autre il guérit ; *ipse vulnerat et medetur.*

De ces notions lumineuses, qui nous représentent l'Etre suprême aimant les créatures, et occupé sans cesse de leur bonheur, la religion chrétienne conçut la nécessité d'un culte, dont les principaux devoirs sont la reconnoissance et l'amour. Elle établit ce grand précepte de la charité, le fondement de la piété, la fin de toutes les lois, la seule qui établisse le règne de la justice dans nos ames. Mortels, ne multipliez plus vos idoles impuissantes; ne mettez pas votre confiance dans la multitude des victimes que vous offrez au Dieu véritable, dans la magnificence des dons dont vous chargez ses autels, dans la pompe de vos temples, et dans la solennité de vos fêtes! Ne croyez pas l'honorer par des pratiques arbitraires, et seulement extérieures : tout culte sans amour n'est pas un hom

mage digne de sa grandeur ; ses temples véritables sont nos cœurs. C'est là qu'il exerce son empire, et qu'il compte nos hommages par les passions que nous lui sacrifions. Aimez donc votre Dieu de tout votre cœur et de toutes vos forces : *diliges Dominum Deum tuum.* Par ce seul précepte, le commerce de l'homme avec la Divinité est rétabli, l'amour seul en forme les liens. Une adoration noble succède à la crainte superstitieuse et servile ; l'appareil extérieur et respectable du culte, est animé par l'esprit de la véritable piété. La perfection chimérique, qui substitue les règles arbitraires au devoir, s'évanouit ; les idoles sont renversées ; celles qu'on adore sur les autels, et celles que chacun sert dans son cœur. L'homme, loin de faire Dieu semblable à soi, tend à devenir semblable à Dieu, en se conformant à sa volonté souveraine. Aimez votre Dieu ; dès-lors la piété, séparée des foiblesses

de l'amour-propre, ou des caprices de l'humeur, annoblit les sentimens, et forme des ames grandes et généreuses. L'élévation des maximes de la religion, et la dignité de ses principes, se font sentir. La vertu, pleine d'une raison sublime, tient toujours un juste milieu, et devient respectable à ceux mêmes que le torrent des passions précipite dans des excès qui lui sont contraires: *diliges Dominum Deum tuum.*

Les principes de la morale chrétienne, ne sont pas moins sublimes, lorsqu'elle expose les fondemens des vertus sociales, et les différens rapports qui nous unissent à nos semblables. L'homme porte au fond de son cœur un amour-propre, qui se regarde comme le centre de l'univers, qui ne considère les autres créatures, que comme les instrumens de son bonheur, et qui commence à les haïr, lorsqu'elles sont un obstacle à l'accomplissement de ses desirs. Cette passion dange-

reuse, déguisée sous différentes faces, est la source des fourberies, des trahisons, des violences, des usurpations tyranniques, de l'ambition effrénée, et de tous les crimes qui troublent l'ordre de la société.

La religion chrétienne nous fait sentir l'injustice de cette cupidité ; elle nous représente le monde entier, comme une république dont Dieu est le chef, et dont tous les membres aspirent à la même félicité ; elle nous fait voir que tous les hommes sont semblables, qu'ils ont les mêmes besoins, et des droits égaux aux mêmes ressources ; que c'est un attentat contre la Providence, de ne pas partager les dons du père de famille avec ses enfans ; que cet amour, si vif pour nos intérêts, est la règle de celui que nous devons à nos frères : *diliges proximum tuum sicut te ipsum.*

De cette loi généreuse, équitable, pleine d'humanité, naissent la con-

fiance mutuelle, la bonne foi, la paix, la justice, le bonheur de tous les hommes. Le citoyen comprend, qu'étant né sociable, il ne lui est pas permis de frustrer la société des services qu'elle a droit de lui demander; qu'il est tenu de consacrer sa personne et ses travaux à une patrie, dont les avantages lui sont communs; il évite également l'excès d'une oisiveté honteuse, et d'une activité inquiète; il sacrifie, sans peine, les douceurs d'une vie privée, à des occupations utiles; il trouve sa propre satisfaction dans le bonheur de ses semblables: sa bienveillance ne se borne pas à aimer ses concitoyens; les nations éloignées ne lui sont pas étrangères; il retrouve, en elles, des traits de ressemblance qui l'attachent; il est sensible à leurs peines; un sentiment involontaire, l'intéresse à leurs disgrâces; il voudroit les rendre heureuses; son cœur s'étend, devient immense, et par une amitié universelle,

embrasse tous les hommes : *diliges proximum tuum sicut te ipsum.*

Vous qui vivez dans l'abondance et les délices, ne nourrissez pas dans votre cœur des sentimens de dureté envers les malheureux! Ne fermez pas vos oreilles aux cris de l'indigence : enfans du même père, ils doivent trouver dans votre tendresse, tous les secours dont ils ont besoin ; tout le genre humain n'est qu'une famille dispersée sur la terre ; tous les hommes sont frères, et doivent s'aimer comme tels : *diliges proximum tuum.* Vous, sur-tout, que la Providence place sur la terre, pour être les dépositaires de ses bienfaits, travaillez à rendre plus douce, la vie, à des infortunés que l'excès de la misère accable ; répandez dans leurs cœurs la joie et l'alégresse, en répandant vos bienfaits ! Le soulagement des malheureux, est l'usage le plus délicieux et le seul légitime de la grandeur. Il est bien doux de rendre les

hommes heureux, et de sentir qu'on est l'auteur de leur prospérité. Quiconque n'est pas sensible à une joie si pure, est un monstre d'inhumanité. En vain réunira-t-il ces talens supérieurs que le monde admire; il n'est point de gloire solide hors de l'humanité; et tous les talens ne sont estimables, qu'autant qu'ils nous rendent bienfaisans et utiles à nos semblables: *Nolite deficere benefacientes.*

Quel nouveau législateur change la face de l'univers, et fait régner la paix au milieu des troubles de l'injustice? Quelle voix puissante réprime dans les cœurs, les mouvemens impétueux de la colère, les mouvemens naturels de la haîne, et les desirs si satisfaisans de la vengeance? Quel oracle pourroit persuader aux hommes, de pardonner les offenses, d'aimer leurs ennemis, et d'étendre cette inclination bienfaisante sur des persécuteurs? La sagesse humaine n'avoit pu décou-

vrir, à travers la corruption des méchans, des motifs de les aimer; la reconnoissance seule rendoit bons ceux dont on recevoit les bienfaits. L'orgueil, la cupidité, la vanité, formoient tous les liens de la concorde; on aimoit les personnes nécessaires aux plaisirs ou à la fortune; celles qui étoient étrangères aux vues de l'amour-propre, ne trouvoient que de l'indifférence dans les cœurs; et celles qui s'opposoient à ses vues, y faisoient naître des sentimens de haine et de vengeance. Quelques-uns, craignant de troubler leur orgueilleuse tranquilité, affectoient la modération dans les injures; la gloire de mépriser un ennemi, leur tenoit lieu de vengeance; mais cette grandeur de sentimens, indépendante de l'orgueil et de l'amour-propre, qui élève l'ame au-dessus des injures, en réprimant tous les mouvemens de la haine, paroissoit étrangère à la nature. La vengeance, justifiée par

des apparences d'équité, étoit regardée comme légitime ; on se croyoit en droit de perdre un ennemi qui nous persécutoit ; d'abaisser un rival, dont les intrigues tendoient à abaisser notre fortune ; de décrier un médisant qui noircissoit notre réputation : ainsi, la haîne prolongeoit des disputes que l'injustice suscitoit, et faisoit du commerce de la société, un acharnement éternel.

Il étoit réservé à cette loi qui change les cœurs, d'élever l'homme au-dessus de la nature, et de lui faire appercevoir, dans un ennemi, des traits dignes de son amour ; d'étouffer, par la supériorité de la charité, les sentimens de haîne et de vengeance ; d'établir, dans les ames justes, cette paix précieuse que tous les efforts des méchans ne peuvent altérer. Elle fait voir au fidèle, qu'il doit aimer ses ennemis comme les enfans d'un même père, régénérés par la même grâce, rachetés par le même

sang, unis et destinés à la même félicité. Elle le dédommage, dans le pardon des offenses, par la consolation d'imiter Jésus-Christ, et par l'espérance de retrouver, devant le souverain juge, la même indulgence. Elle le soutient dans les évènemens fâcheux, en lui découvrant que les disgrâces sont des occasions de salut; que les obstacles à l'élévation, sont des écueils heureux qui sauvent du naufrage; que les passions des méchans, sont des moyens dont Dieu se sert, pour accomplir les desseins de sa miséricorde; et fondant ainsi l'amour de ses semblables, sur des vues supérieures à tous les motifs humains, elle le rend indépendant des vices et des vertus; elle l'étend à tous les hommes, sans distinction de bons et de méchans, d'amis ou d'ennemis: *diligite inimicos vestros.*

Ce n'étoit pas assez pour l'homme de connoître ses rapports avec l'Etre suprême et ses semblables; un voile

épais lui déroboit le fond de son être. Son cœur échappoit à toutes ses recherches ; il ne découvroit dans sa nature, que des contrariétés étonnantes : la vanité, jointe à une misère profonde; la bassesse, à la grandeur; des projets vastes, et une impuissance absolue pour l'exécution ; le desir de l'immortalité, et les frayeurs de la mort; un attrait invincible pour le bien infini, et un goût toujours renaissant pour les plaisirs frivoles. Malheureux dès sa naissance, il n'ouvre les yeux que pour répandre des larmes; sa vie n'est qu'une suite de douleurs; des jeux insipides amusent à peine son enfance ; les plaisirs vifs et tumultueux de la jeunesse, qui l'étourdissent quelquefois sur ses malheurs, l'accablent de remords ; le reste de ses jours coule dans la tristesse, l'infirmité, la langueur ; et la mort seule achève son supplice, en terminant sa carrière. Grand Dieu ! l'homme est donc l'ou-

vrage de votre colère ? Est-ce votre main qui a formé ce chaos plein d'horreur? Votre amour ne s'étend-il pas sur vos images? et l'Etre infiniment bon, peut-il se plaire dans l'infortune de ses créatures?

Quelle lumière pourra dissiper ces ténèbres épaisses, et montrer, dans ce désordre, l'accord de la justice divine, et des misères humaines ? Ici, la raison impuissante et désespérée, rend hommage à la révélation, et avoue le besoin d'un oracle suprême. Dieu seul, en nous instruisant de ses volontés libres, pouvoit nous apprendre que l'homme n'est pas tel qu'il est sorti de ses mains; qu'il a défiguré son image; qu'il a perdu, par le crime, tous ses droits à la félicité; que la pente au péché, l'erreur, l'opposition à l'ordre, sont des suites encore plus funestes de sa révolte contre son auteur.

A ces maux, se joignoit un plus grand mal, l'orgueil, et une présomp-

tion qui alloit jusqu'à sacrifier le don de Dieu. La foiblesse humaine cherchoit en vain, dans la nature, des lumières propres à dissiper ses erreurs, et des forces pour dompter ses penchans déréglés. Le philosophe enivré de ses fausses vertus, se persuadoit qu'elles n'étoient pas l'ouvrage d'une puissance supérieure; et les écoles savantes de la sagesse retentissoient de cette prière sacrilège : Dieu de nos pères! donnez-nous les richesses, la santé, la fertilité des campagnes; c'est tout ce que nous attendons de votre main libérale : la vertu, la justice, l'innocence qui dépendent de nous, seront l'ouvrage de nos efforts.

La morale chrétienne détruit cet orgueil injuste, en nous apprenant que l'Etre suprême est la cause immédiate de toutes nos lumières et de toutes nos vertus; que faute de consulter sa sagesse, nous ne voyons que des fantômes séduisans; que nous ne pouvons

rien de nous-mêmes, et que nous étions perdus sans ressource, si le Seigneur n'eût jeté sur nous un regard de miséricorde. Dans ses principes, l'homme, esclave des passions, et séparé du principe de toute justice, ne pouvoit rétablir l'ordre qu'il avoit violé ; sa raison ne suffisoit plus pour guérir sa nature ; la loi seule ne formoit que des prévaricateurs, ou de lâches esclaves : l'encens fumoit en vain sur les autels ; les taureaux et les béliers, n'étoient que des sacrifices impuissans. Dieu attendoit une victime digne de lui, et la terre ne pouvoit la produire ; c'en étoit fait du genre humain, si Jésus-Christ n'eût détourné les coups de sa colère : il vint se jeter entre nous et son père, pour arrêter ses foudres. Agneau sans tache ! il scella de son sang le traité qui nous réconcilie avec le ciel ; l'ordre fut rétabli, et la loi, gravée dans tous les cœurs, forma des adorateurs dignes de la majesté suprême.

A cet instant, commence et suit d'âge en âge l'auguste ouvrage de la réparation de l'homme; le nuage se dissipe, les contrariétés de sa nature ne sont plus un mystère; il découvre la cause de ses malheurs; il voit que le désordre n'est entré dans l'univers, qu'à la suite du crime; il connoît l'étendue de sa misère, et la main qui peut le guérir; la grâce, ce germe de la vie éternelle, lui est accordée par les mérites du Rédempteur. Une espérance ferme de la félicité, également éloignée des frayeurs du découragement et de la présomption de l'orgueil, commence à renaître dans son cœur; il entend, enfin, ces paroles consolantes: Tristes enfans d'Adam, finissez vos douleurs, ce jour tant desiré par nos pères, est arrivé; accourez tous à moi, j'adoucirai vos peines, et je vous ferai marcher dans la voie des préceptes: mais ne vous élevez pas sur les dons du Créateur, ne vous discernez

nez pas de vos frères ; la grâce qui nous sépare de la masse de perdition, est un bienfait de ma miséricorde ; et l'harmonie que je rétablis dans votre ame, est l'ouvrage de ma puissance. *Non volentis, neque currentis, sed miserentis Dei.*

Ainsi, la morale chrétienne élève les espérances de l'homme, sans nourrir son orgueil, et fait de la grâce, qui est la source de sa grandeur, le fondement de son humilité. Sublimé dans ses principes, elle développe la nature de l'homme, ses rapports avec l'Etre suprême, et ses semblables : elle lui découvre sa foiblesse, le fondement de ses espérances, et la source de toutes ses vertus ; j'ajoute, qu'elle est noble dans ses motifs, et d'un usage universel dans les maximes qui la caractérisent : c'est le sujet de ma seconde Partie.

SECONDE PARTIE.

LA sublimité des principes d'une morale, n'est pas la preuve entière de son excellence. L'homme ne peut connoître ses devoirs, sans les pratiquer ; il n'est pas rare de voir les mœurs en contradiction avec la doctrine ; la lumière qui éclaire les esprits, ne touche pas les cœurs ; et c'est en vain que les lois rappellent aux idées primitives de la vertu, si elles ne présentent des motifs qui la rendent aimable.

La morale doit donc toucher ces grands ressorts, qui remuent le cœur humain ; présenter ces motifs puissans, capables d'arrêter les mouvemens déréglés, de calmer le tumulte des passions, et de les soumettre à l'empire de la raison ; ces motifs, universels, invariables, qui attachent le cœur à la justice, par l'amour même de la féli-

cité, qui fixent l'inconstance et la légéreté naturelle, qui inspirent également l'horreur pour un crime commis dans les ténèbres, et de l'empressement pour une action vertueuse, que l'obscurité dérobe aux regards publics.

Or, mes frères, la morale chrétienne soutient la vertu par ces motifs invariables qui l'élèvent au dessus de tous les évènemens, qui lui inspirent un mépris égal pour les outrages et les faveurs de la fortune; qui la déterminent, dans toutes les circonstances, à sacrifier au devoir, la gloire, les plaisirs, les richesses et les honneurs. La fin qu'elle propose aux ames vertueuses, les annoblit, et met le sceau à l'héroïsme de leurs actions. La morale chrétienne, sans condamner les effets de la crainte, présente à l'homme vertueux, les plus nobles motifs: l'amour de la justice, et la conformité à la volonté divine. Tâchons de développer ces grandes vé-

rités du christianisme, et de montrer la noblesse de ses motifs.

La volonté divine, est la règle primitive de toute perfection : justice éternelle, nécessaire, invariable; l'ordre qu'elle établit, est le seul où la vertu puisse exercer son empire. Tout ce qui entre dans cet ordre, est noble, juste, digne de la raison suprême. Tout ce qui trouble cette harmonie, tient des égaremens de l'homme, de sa défectibilité, et de sa pente à l'injustice.

La conformité à la volonté divine, est donc le plus noble motif des actions vertueuses, puisqu'il attache à l'ordre, par l'amour même de cette justice suprême, qui est la règle de toutes les vertus. Justice universelle, indépendante des révolutions humaines, elle fait que chacun reste dans la place que la providence lui a marquée. Elle fixe les inconstances du cœur, et la bizarrerie des desirs; elle s'oppose aux

vues injustes de l'amour-propre, et aux projets insensés de l'ambition; elle calme les inquiétudes sur l'avenir, ce poison le plus dangereux de notre vie, en faisant voir que tout est réglé par la sagesse éternelle; elle corrige l'orgueil des prospérités, et l'amertume des disgrâces, en faisant adorer dans tous les évènemens, la volonté du souverain dispensateur. L'homme élevé par ces motifs, devient capable des sentimens généreux, de la grandeur d'ame, et des actions héroïques. Ses actions utiles à la société, sont encore plus estimables, par les ressorts qui les produisent: sa douceur, sa modération, son désintéressement, séparés des caprices de l'humeur, se soutiennent également dans toute sa conduite. Ses vertus indépendantes de l'amour-propre, ne sont plus soumises à ses vicissitudes; et réglées par la volonté suprême, elles deviennent aussi immuables que cette justice éternelle.

Tel est, mes frères, le noble motif, que la morale chrétienne propose à nos actions vertueuses. Elle veut que le fidèle, ne cherche qu'à plaire à son Dieu; que sa piété n'ait pour fondement, qu'une conformité continuelle à sa volonté souveraine; que la beauté de l'ordre, l'attache plus fortement que le sentiment du plaisir; et que toutes ses vertus naissent de l'amour de la justice éternelle: elle arme la divinité de ses foudres; elle peint un vengeur inexorable du crime; elle trouble le pécheur, par l'idée des supplices éternels. Cette crainte est salutaire: il est utile de percer souvent des yeux de la foi, ces abymes de feu. Ce souvenir est un frein nécessaire aux penchans déréglés: il prépare à la justification, par l'affoiblissement des passions; il trouble la fausse paix des ames criminelles: mais cette terreur n'affecte pas principalement les ames vertueuses; dans le sein de l'innocence et

des douceurs d'une paix profonde, elle laisse aux coupables, ces tristes présages des supplices éternels : des mœurs pures, inspirent aux gens de bien une confiance pour l'avenir, et écartent de leur cœur, le désespoir et les remords. L'amour de la justice éternelle est le plus noble motif qui fasse impression sur les cœurs vertueux : la crainte pourroit laisser subsister l'attachement au crime; mais la conformité à la volonté divine, place la justice dans le cœur, et l'attache constamment à la vertu, parce que ce principe est toujours le même, et que les occasions ne peuvent rien changer au devoir. Aimez votre Dieu, conformez-vous à sa volonté souveraine ; retracez dans votre ame, son auguste image ; aspirez à cette perfection, dont le père céleste est le modèle. Telle est la noble fin que la religion propose aux actions vertueuses. *Diligite justitiam, estote perfecti sicut pater vester qui in cœlis est.*

Que l'homme est grand, mes frères, lorsqu'il agit par ces motifs ! Ceux que l'avidité des louanges, l'amour de la gloire et les motifs humains soutiennent dans la carrière des vertus, semblent poussés par une force extérieure. Ils font des efforts ; ils sont étonnés d'être vertueux ; on s'apperçoit que la vertu n'est pas dans leur cœur, et que les regards publics leur prêtent une force étrangère. L'amour de la justice éternelle, au contraire, dominant dans l'homme, rend sa vertu si naturelle, qu'elle ne se fait pas même sentir : il s'attache au devoir, sans s'y plier, et s'y porte par inclination. Il n'a pas besoin d'appui étranger pour s'élever à l'héroïsme ; toute sa force est dans son cœur : sa règle est indépendante des circonstances et des jugemens des hommes. La gloire et les acclamations publiques le solliciteroient en vain à une entreprise injuste : la droiture, la vérité, l'innocence, sont la seule gloire à laquelle il aspire.

Que la vertu est respectable, lorsqu'elle naît d'un attachement constant à l'ordre, et de la conformité à la volonté divine ! Les autres motifs, prenant leur source dans l'amour-propre, laissent subsister, avec les qualités les plus estimables, toutes les foiblesses de l'humanité, les entêtemens, les incompatibilités, les jalousies, les caprices du goût, et les excès du zèle ; mais la conformité à la volonté divine, attachant à la règle de toutes les perfections, évite les excès, corrige les défauts, sépare la vertu de nos foiblesses, et ne lui laisse que ce qu'elle a de divin, sa noblesse, son égalité, son désintéressement, sa candeur. Elle adoucit l'amertume du zèle, fixe les bizarreries de l'humeur, et met toutes choses à sa place dans nos actions. C'est elle qui fait que l'homme public préfère au calme d'un heureux loisir les inquiétudes attachées aux fonctions civiles ; qui place des vertus moins brillantes

dans le cœur de l'homme privé ; cette piété solide, qui ne substitue jamais des œuvres arbitraires au devoir de l'état ; cette tendre compassion qui partage les larmes des affligés, et qui prodigue à l'indigent des secours réels ; ces soins domestiques, qui établissent la paix dans les familles ; cette douceur mutuelle, qui unit les cœurs ; cette condescendance, qui rapproche les humeurs, lie les esprits, désarme la férocité, concilie l'estime et la tendresse.

Je sais que cet amour de la justice éternelle, qui attache au devoir, indépendamment des autres motifs, passe, parmi les hommes charnels, pour un fantôme. Ne trouvant rien dans leur cœur qui soit comparable à ce grand sentiment, ils concluent que l'humanité en est incapable. Esclaves de l'amour-propre, ils ne comprennent pas le pouvoir d'une vertu qui élève l'homme au-dessus de lui-même. L'a-

mour de l'ordre, disent-ils, est un sentiment trop foible, pour que l'homme lui sacrifie des plaisirs, dont le charme fait la douceur de sa vie. La beauté simple de la vertu ne flatte pas assez ce qu'il a de sensible; il veut être heureux plutôt que juste, et la volupté est l'unique ressort de son cœur.

Il est vrai, mes frères, que l'homme veut être heureux. La nature a placé dans son ame une ardeur invincible pour la félicité. Le plaisir est le ressort de son cœur; mais le plaisir, puisé dans sa véritable source, n'est pas distingué de la justice. La félicité ne se trouve que dans la conformité à l'ordre; et le même sentiment, qui nous porte au bonheur, devroit nous attacher à Dieu; la satisfaction que l'on goûte dans la pratique de sa loi, produit seule une joie pure, charme les ennuis de notre exil, et devient un gage précieux des biens futurs. Tout le bonheur est dans le cœur; et c'est dans le cœur que la

conformité à la justice éternelle place la paix, l'harmonie, la félicité; tous les autres biens sont indignes d'occuper une ame formée à la ressemblance de l'Etre suprême. Les honneurs, les richesses, les sciences, les talens, ne sont que de faux brillans, qui usurpent nos hommages, et les attirent par des charmes trompeurs.

Que sont, en effet, ces plaisirs, auxquels l'homme se livre avec tant d'ardeur? insuffisans, mêlés d'amertumes, presque toujours empoisonnés par les remords : les moins frivoles n'ont, comme les autres, que la durée d'un instant. Incapables de remplir nos espérances, ils laissent un vide affreux dans les cœurs. Le dégoût et l'ennui sont à la suite des transports les plus vifs; et ces momens, où la passion seule semble occuper l'ame entière, ne sont que des momens d'ivresse, que le calme des sens dissipe, et que la raison désavoue. Oui, mes frères,

la conformité à la volonté divine procure seule ce plaisir, que l'ennui ne peut flétrir, et que le chagrin ne peut altérer. La réflexion ne fait qu'augmenter une joie si pure. Il est bien doux de rentrer en soi-même, et d'y appercevoir des traits de ressemblance avec le modèle de toutes perfections. Celui-là seul est heureux, qui est dans l'ordre! Quiconque s'en éloigne, dit le sage, s'écarte du seul bonheur où l'homme puisse aspirer sur la terre : *Sapientiam enim & disciplinam qui abjicit, infelix est.*

Concluons que la satisfaction qui accompagne la vertu pendant cette vie, ne peut remplir toute l'étendue de nos desirs. La révolte des passions, les efforts des méchans, les infirmités, l'ignorance et la misère, attachés à notre exil, troublent souvent le repos du juste. Il n'est pas rare de voir les coupables prospérer, et les amis de la vertu gémir dans l'infor-

tune. On s'apperçoit que la justice ne doit pas recevoir ici-bas sa récompense; que le temps est un chaos, et que la félicité parfaite ne doit être établie que dans l'éternité.

Aussi, la religion chrétienne ouvre à l'homme, des espérances plus nobles: elle veut qu'il aspire à la céleste patrie, où les élus, transportés par un goût sublime de la vérité et de la vertu, et délivrés des misères qui nous environnent, jouissent sans dégoût, et aiment sans remords, parce que leur amour croît avec la possession du bien suprême. Mais cette espérance des récompenses éternelles, puise toute sa vivacité dans l'amour de la justice, et n'en présente pas un motif distingué. Dieu, qui est le terme de cette espérance, est lui-même la justice essentielle; et le souverain plaisir des élus, sera de n'avoir plus rien en eux qui s'oppose à cette règle suprême. Si les hommes sont frappés par d'autres mo-

tifs, c'est qu'ils n'ont qu'une idée confuse du bonheur. La connoissance de la vérité dans le ciel, réformera leur jugement, et leur fera comprendre, que la félicité ne se trouve que dans l'assujettissement à l'ordre. La justice commencée, fait le bonheur des hommes sur la terre : la justice parfaite et invariable, fera le bonheur des saints dans le ciel. En un mot, l'amour de la justice est le motif le plus noble des actions vertueuses, puisqu'il établit seul, le règne de la vertu dans nos cœurs, et remplit toute l'étendue de nos desirs. *Diligite justitiam, estote perfecti sicut pater vester qui in cœlis est.* Il me reste à vous faire voir, que la morale chrétienne est d'un usage universel dans ses maximes.

Le détachement des biens du siècle et l'amour des souffrances, sont les maximes qui caractérisent la morale chrétienne ; destinée à élever les hommes à Dieu, et à les conduire

plus sûrement à la félicité suprême, elle devoit être distinguée des doctrines étrangères au salut, par ces préceptes, qui tendent à établir dans nos ames le règne de la volonté divine, à détruire ce fond de corruption, qui est la source des desirs déréglés; à renverser tous les obstacles, que l'attrait des faux plaisirs met à la recherche du bonheur éternel.

Or, mes frères, l'attachement aux biens du siècle, et l'amour du plaisir, sont les plus grands obstacles à notre salut. Esclaves du péché, par le dérèglement de notre nature; nos penchans révoltés contre la loi, nous entraînent, comme malgré nous, vers les objets illicites: la cupidité va toujours au-delà des besoins de la nature; et la voie du plaisir, est celle de notre perte éternelle. La molesse seule, est un acheminement insensible à la licence des mœurs: une vie oiseuse et mondaine, touche de près à la dissolution:

les passions promptes à s'enflammer, ne connoissent plus de bornes, dès qu'on les menage; toute indulgence les rend plus indomptables: de sorte que pour les faire rentrer dans l'ordre, il faut que nous résistions sans cesse aux impressions des sens; que nous rompions nos inclinations les plus vives; que nous nous roidissions sans relâche contre nous mêmes; que nous mortifions ces penchans rebelles, qui ont tant de peine à plier sous le joug du devoir, et sous l'austérité des règles.

Le détachement des biens du siècle, et la mortification des sens, sont donc indispensables pour tous les hommes, puisqu'ils sont tous nés pour le ciel; que la plus haute élévation n'empêche pas qu'ils ne soient exilés sur la terre; et qu'ils ne peuvent aspirer à l'héritage éternel, que par ce renoncement entier, qui, refusant tout à la cupidité, et réprimant les passions, assure dans nos cœurs, l'empire

de la charité, la soumission à l'ordre, et le règne de la justice.

Cependant, malgré la nécessité de ces maximes, dans un siècle où les règles sont plus développées, où la morale chrétienne est montrée comme un chef-d'œuvre, par des ouvrages dignes des meilleurs temps de l'Eglise, il se trouve encore des fidèles, qui reprochent aux ministres évangéliques un excès de sévérité. La croix est toujours un scandale pour les grands du siècle : la pénitence révolte les chrétiens sensuels : ils disent hautement, que ces maximes de croix, de violence, de renoncement, ne sont pas propres à toutes les conditions ; qu'une loi si parfaite, n'est pas universelle dans ses usages ; qu'elle ne peut égaler les grands et le peuple, et ramener au même devoir la variété des états ; qu'elle doit s'adoucir en faveur du rang et de la naissance ; que l'usage a établi dans le commerce, des bienséances incom-

patibles avec la rigidité des saintes règles ; et que les mœurs attachées à la grandeur, rendent impossible la pratique de devoirs si austères.

C'est ainsi, ô mon Dieu ! que votre sainte loi trouve toujours des obstacles dans la corruption de notre cœur ; que les lumières d'une vaine raison, ne servent qu'à obscurcir celles de la foi, et que nos passions forment sans cesse des inconvéniens qui autorisent la transgression des saintes règles. Est-il possible, grand Dieu ! que des disciples de Jésus-Christ, s'aveuglent jusqu'à croire que la voie du ciel n'est pas celle de la croix, que la vie sensuelle est quelquefois permise, que les maximes évangeliques peuvent subir la destinée des choses humaines, s'affoiblir avec le temps, et suivre la vicissitude des mœurs et des usages? Nous cherchons donc à vous tromper, par un excès de sévérité, dans ces chaires chrétiennes : c'est un langage

humain que nous empruntons, lorsque nous annonçons ces vérités salutaires : celui qui ne porte pas sa croix chaque jour, ne sauroit être mon disciple : quiconque ne se renonce pas lui-même, ne doit rien prétendre à mes promesses : le royaume des cieux souffre violence, il n'y a que ceux qui se la font, qui en jouiront un jour. La ferveur ou le déréglement des siècles, le zèle ou la complaisance des hommes, la rigueur ou le relâchement des opinions, l'élévation ou la bassesse, les richesses ou l'indigence, ne peuvent rien changer à ces maximes : je vous le dis en vérité, le ciel et la terre passeront, mais les paroles de la loi sainte ne passeront point, et elle sera toujours la règle immuable des mœurs ! Voilà ce que l'Evangile annonce à tous les fidèles. Mais n'ajoutons rien à ces paroles divines ; Jésus-Christ les adresse aux grands comme au vulgaire, aux hommes placés dans l'élévation comme à la po-

pulace obscure, aux sages comme aux ignorans: les larmes, les jeûnes, la violence, les croix sont le partage de ses disciples : quiconque ne se fait pas violence, n'entrera jamais dans le royaume des cieux: *Violenti rapiunt illud.*

Quelle erreur, mes frères, de penser que l'attachement à la terre est le privilège de la grandeur, que les faveurs du monde donnent droit de fixer son cœur, qu'il est permis aux heureux du siècle, d'oublier qu'ils marchent vers l'éternité, parce que le chemin qui les conduit à ce terme, est semé de fleurs, et que des images plus riantes charment l'ennui de leur pélerinage! Quoi, mes frères, dans un degré d'élevation, où tout rit à nos penchans, où l'amour du plaisir, cet écueil de l'élévation, exerce son empire sans obstacle; où les occasions préviennent les desirs, où l'adulation couvre l'infamie du crime par des déguisemens, traite

les remords de foiblesse, et enhardit la timidité du vice en louant ses excès; dans une situation si dangereuse pour la vertu, l'attachement aux biens du monde, l'oubli des vérités éternelles, le goût des faux plaisirs, trouveroient plus d'indulgence! Les règles des mœurs deviendroient donc moins sévères, à mesure que les périls augmentent? les précautions moins nécessaires, lorsque les occasions de chûte se multiplient? La cupidité pourroit croître avec l'attrait des objets qui l'enflamment, et les excès des passions seroient excusés par la facilité de les commettre? Quelle carrière ouverte à tous les vices, si la cupidité ne connoissoit d'autres bornes que l'impuissance; si l'Evangile se relâchoit de ses devoirs austères en faveur des grands, et si l'élévation qui ne laisse plus d'obstacles à leurs desirs effrénés, justifioit encore cette pente naturelle qu'ils ont à se livrer aux biens frivoles! N'est-ce

pas au contraire, dans la grandeur et l'opulence, qu'il faut se détacher du monde, se souvenir que la terre est une demeure étrangère, se nourrir des espérances de la foi, s'élever au dessus de tout ce qui passe, et regarder les biens du siècle, comme indignes d'attacher une ame immortelle? Plus l'attrait du plaisir est séduisant, plus la vigilance est indispensable : plus les objets qui nous environnent affoiblissent les lumières de la foi, plus l'attention aux vérités éternelles est nécessaire : plus le monde devient aimable, plus il est dangereux. Voilà pourquoi l'Evangile nous apprend à craindre les prospérités humaines, et qu'il prononce contre les heureux du siècle, ces terribles menaces : Malheur à ceux qui sont dans la joie et l'abondance, parce qu'ils cherchent leur félicité sur la terre! *Væ vobis divitibus, quia habetis consolationem vestram!*

J'avoue que la perfection évangé-

lique n'est qu'un conseil, et ne peut être la règle de toutes les conditions: cette rigueur incroyable, cette séparation totale des créatures, ces prodiges de pénitence qui excitent quelquefois l'admiration des mondains, quoiqu'ils réveillent souvent leur censure, sont le partage des ames que Dieu appelle à lui, par des voies extraordinaires. Les retraites obscures, et les solitudes profondes, ne sont pas des asiles nécessaires à la vertu. David fut juste aux yeux de Dieu, par des œuvres éclatantes, comme Judith, par les actes pénibles et secrets de la piété. On peut se sanctifier dans un usage modéré des biens du siècle, comme dans les austérités du cloître. Heureux, cependant, ceux qui marchent dans la voie des conseils! Tout usage des créatures, peut corrompre le cœur; et le dépouillement entier, est sans doute la voie du salut la plus assurée; rien n'est plus consolant pour ces

ces ames dévouées au Seigneur, que des retours fréquens sur les dangers du monde, et sur la sévérité des saintes retraites. Echappés aux périls et aux orages du siècle, ils marchent vers la céleste patrie, d'un pas plus ferme et plus tranquille; ils sont hors des ombres et des figures, en s'attachant à la vérité suprême; ils sauvent leurs richesses du néant, en les déposant dans le sein de Dieu. C'est le temps qu'ils sacrifient à l'éternité. Qu'ils sont dignes de respect, lorsque les mains de la foi les offrent à l'autel, et que ces vues supérieures animent leur sacrifice!

Pour vous, mes frères, qui jouissez des bienfaits du Créateur, au milieu des délices de l'abondance; qu'une prospérité continuelle attache à cette vie périssable; que la faveur de l'élévation, les soins domestiques, livrent au tumulte des affaires, et aux agitations des enfans du siècle; ne pensez pas que les agrémens de votre exil,

la facilité de satisfaire à vos passions, les bienséances de votre rang, puissent vous dispenser du détachement et de la mortification chrétienne: ces maximes sont d'un usage universel. Tous les hommes sont nés pour le ciel, et doivent mépriser les biens terrestres; ils ont, dans tous les états, des passions qui les éloignent de la justice; ils doivent, par conséquent, les réprimer sans cesse par la mortification des sens, par un retranchement de tout ce qui flatte la cupidité, par la privation des plaisirs, même innocens, dont la jouissance pourroit les amollir, les entraîner, ou les corrompre. Vivez donc sur la terre, comme des hommes destinés à l'héritage éternel; détachez vos cœurs des biens périssables; renoncez aux faux plaisirs; mortifiez vos sens; livrez-vous à toute la sévérité des maximes évangéliques; méditez sans cesse, et accomplissez exactement cette loi sublime dans ses principes, noble dans

ses motifs, universelle dans ses usages, afin que vous parveniez aux récompenses éternelles, promises à ses observateurs, et que je vous souhaite.

Ainsi soit-il.

IER SERMON

SUR

LA FAUSSETÉ DE LA PROBITE

SANS LA RELIGION.

Nolite timere eos qui occidunt corpus, animam autem non possunt occidere; sed potiùs timete eum qui potest animam et corpus perdere.

Ne craignez pas ceux qui n'ont de pouvoir que sur le corps, et ne peuvent pas faire périr l'ame; craignez plutôt celui qui peut condamner l'un et l'autre aux flammes éternelles. *S. Mathieu*, chap. 10.

Ainsi l'oracle de la vérité, le modèle et la cause de toute justice, proposoit à ses disciples, les motifs qui pouvoient assurer leur vertu, et former dans leur cœur un attachement constant à leur devoir. Ne craignez pas ceux qui n'ont de pouvoir que sur le corps; vos ver-

tus, soutenues par les regards publics, et appuyées sur les jugemens des hommes, tomberoient bientôt avec ces appuis fragiles: craignez plutôt, celui qui peut condamner le corps et l'ame aux flâmes éternelles. Il voit tout, il perce le voile répandu sur les consciences; et celui qui craint ses jugemens, s'abstient de toute injustice, parce qu'il sait qu'aucune action ne peut échapper à sa vigilance: *nolite timere eos qui occidunt corpus*, &c.

Il est donc vrai que l'idée d'une justice éternelle, invariable; que la connoissance d'un Etre infini, qui agit sans cesse pour nous rendre bons et heureux; et la crainte des châtimens éternels, que sa main vengeresse prépare aux coupables, et les espérances que nourrit la vertu, d'une vie plus heureuse après la mort, peuvent seules fixer les hommes dans la justice. Sans ces motifs, les lois les plus inviolables de la société s'éva-

nouissent, les mœurs n'ont plus de règle, les idées de l'ordre sont renversées; la probité n'est qu'une chimère, et les vertus les plus brillantes, ne sont que des rafinemens de l'amour-propre.

Ces vérités, gravées dans tous les cœurs, se conservèrent toujours, quoique altérées par un mélange de superstitions bizarres; les plus sages législateurs regardèrent la crainte des Dieux, comme un frein nécessaire aux passions. L'idolâtrie présentoit par-tout, sous le voile des fables, l'idée d'une Providence et d'un avenir heureux ou malheureux; et la main qui encensoit follement l'inceste et l'adultère, offroit, en tremblant, des sacrifices pour appaiser la Divinité, qui punissoit ces crimes. Mais la religion chrétienne, en nous donnant des notions plus pures de l'Etre suprême, met ces vérités dans tout leur jour. Ses maximes condamnent toute probité née dans l'or-

gueil, appuyée sur les circonstances, les occasions et les jugemens des hommes. Elle nous fait concevoir des espérances plus nobles et plus sublimes : elle fixe notre inconstance dans le bien, par des motifs toujours invariables, l'amour de l'ordre, l'attente des récompenses promises à la vertu, la crainte d'un juge inexorable, qui pénètre dans les replis les plus cachés de la conscience : *nolite timere eos*, &c.

Cependant, au milieu des triomphes d'une religion, qui donne de si beaux préceptes et des motifs si touchans pour exciter à la vertu, l'incrédule s'efforce d'élever, sur les ruines de la piété chrétienne, un phantôme de probité, qu'il oppose, avec insulte, aux justes de l'évangile : tous les ouvrages sortis de la main de l'incrédule, qui combattent la providence de Dieu, la spiritualité de l'ame et la vérité d'un avenir, ne respirent que l'humanité, et sont remplis des plus vives exhortations

à l'amour du prochain; il se vante même que l'honneur et la probité véritables, ne résident que chez ses partisans, et il s'arroge l'héroïsme et la gloire des vertus, dont il ne laisse au fidèle que l'obscurité, les petitesses et les travers.

Ne laissons pas à l'incrédule, cet avantage qu'il se donne sur les fidèles. Quelque vaine que soit la gloire dont l'impie se pare, un respect apparent pour les vertus sociales, l'assurance avec laquelle il débite ses maximes, et les traits piquans dont il perce les véritables justes, lui donnent trop de supériorité dans l'esprit des hommes frivoles; il faut faire tomber le masque qui cache sa difformité, développer les dangereuses conséquences de ses principes, prouver que la probité dont il se flatte, est fausse ou peu solide, et que la seule apparence des vertus, le console de la perte des véritables. En un mot, les principes de l'incrédulité sont incompatibles avec la probité

véritable, parce qu'ils anéantissent tous les devoirs de l'homme à l'egard de Dieu, et tous les devoirs de l'homme à l'égard de la société. C'est le partage de ce discours. *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

LA probité est une conduite réglée sur la connoissance et l'amour de la vertu; un choix libre des moyens qui entrent dans l'ordre primitif, établi par le Créateur; un attachement constant à cette économie parfaite, d'où résulte l'harmonie publique et le bonheur de tous les hommes : elle se propose, par conséquent, des obligations à remplir; une loi universelle, éternelle, immuable, qui fixe ses devoirs; la connoissance de cette loi, et une conformité libre à cette raison souveraine, qui est la source primitive de toute justice. Si l'homme vit sur la terre, sans destination, sans devoirs, sans liberté;

s'il n'y a pas une règle invariable qui distingue le bien et le mal, ce droit naturel que nos beaux esprits philosophes rebattent à tous propos, n'est qu'un préjugé, et la probité qu'ils affectent, qu'une chimère, qui n'a de réalité que dans leur imagination.

Or, mes frères, telle est l'affreuse perspective que présentent les incrédules : convenez de leurs maximes, l'univers n'est plus qu'un chaos ; toutes les notions du vice et de la vertu sont confondues ; le bien et le mal deviennent arbitraires ; les crimes les plus atroces ne sont que les jeux de la nature, ou les effets nécessaires de l'action des corps ; en un mot, tous les devoirs de l'homme à l'égard de Dieu, sont anéantis : première conséquence du système des incrédules, qui vous fera voir que leurs principes sont incompatibles avec la probité véritable.

La piété est le premier devoir de l'homme, à l'égard de la Divinité ; c'est

un sentiment d'amour, de respect et de reconnoissance, qu'excite en nous la vue de ses perfections infinies, considérées sous différens rapports. Pour sa bonté, nous lui devons de l'amour; pour sa majesté, des hommages; pour ses bienfaits, de la reconnoissance. La piété suppose donc l'existence d'un être intelligent, qui a tiré du néant toutes les créatures, qui forme l'arrangement de l'univers, et qui dispose toutes choses avec une sagesse infinie; d'une Divinité sage, juste, sainte, règle suprême de l'ordre et du désordre intellectuels, qui aime nécessairement les vertus comme retraçant ses perfections dans les créatures formées à sa ressemblance, et qui hait en elles les vices qui défigurent son image; d'une Providence tendre et bienfaisante, qui agit sans cesse pour nous rendre bons et heureux, dont l'amour et la bonté ne sont pas abandonnés aux décrets aveugles d'une destinée fatale, ni su-

jets aux caprices bizarres des divinités païennes, mais toujours réglés par la loi immuable de sa sagesse.

De ces belles et lumineuses idées, naissent dans le cœur de l'homme, la confiance, l'amour, et une vénération proportionnée aux degrés d'excellence qu'elles lui font concevoir dans l'Etre suprême; une adoration noble et libre, digne de la Majesté souveraine, et bien éloignée d'un culte superstitieux, sombre et servile, qui saisit et abat le cœur; une piété douce et solide, qui sait honorer Dieu, plutôt par les passions qu'elle sacrifie, que par les victimes qu'elle immole. Ecoutes, Israël, s'écrie le prophète royal, dans ces cantiques admirables, où il retrace au peuple les motifs du culte qu'il rend au Seigneur, n'offres pas un encens sacrilège aux Dieux impuissans des nations, invoques à jamais celui qui répand sur toi ses bienfaits Son pouvoir immortel fit sortir du

néant, le ciel et la terre; la lumière est un don de ses mains; il dispense, avec mesure, la chaleur du jour, et la fraîcheur des nuits. Tout l'univers est plein de sa magnificence. Que le Seigneur est bon! il prévient nos besoins, il adoucit nos peines, il excuse nos foiblesses, il attend le retour du cœur ingrat qui l'abandonne, il est le père de l'orphelin; la veuve espère en sa défense, les larmes du juste sont précieuses à ses yeux; et sa miséricorde s'étend de générations en générations, sur tous les hommes. *Confitemini Domino, quoniam bonus, quoniam in sæculum misericordia ejus.*

Opposons à ces notions sublimes de la providence, qu'une raison éclairée et la religion nous donnent, les fausses lueurs de la philosophie insensée des incrédules. L'homme, dit l'impie, toujours enflé d'un sot orgueil, rapportant tout à lui-même, cherche en vain dans l'univers, les traits expres-

sifs d'une providence attentive à ses besoins, qui veille à sa conservation, et entretient l'harmonie par les lois constantes de sa sagesse ; l'idée de cette providence et de cet esprit créateur universel, qui a formé tous les êtres avec dessein, et qui les fait tous conspirer à l'ordre général, est une chimère enfantée par l'imagination, et accréditée par la politique. L'intelligence ne présida jamais à la construction du monde ; et ces globes si lumineux, ces organisations si différentes, ce spectacle si varié de l'univers, ne sont que l'effet de l'assemblage fortuit des particules isolées de la matière. Laissons le vulgaire stupide, admirer la magnificence des cieux, et rapporter à une intelligence toute divine, l'ordre et la régularité qu'il croit appercevoir dans leurs mouvemens. Pour nous, qui avons suivi la nature dans toutes ses opérations, nous n'y voyons que les jeux du hasard, la distribu-

tion mal ordonnée des richesses, l'irrégularité des saisons, les maladies de toute espèce, les poisons qui infectent l'air, et qui croissent indifféremment avec les plantes salutaires, les foudres qui consternent toute la nature, la terre qui ouvre son sein pour dévorer ses habitans; tous ces phénomènes, qui sont des désordres réels, nous convainquent que des arrangemens si bizarres, sont les suites du concours fortuit de la matière, et que les êtres sont formés sans le secours d'une intelligence.

Voilà où se réduit la philosophie des incrédules; voilà ces découvertes heureuses, et ces services importans rendus à toute l'humanité : la connoissance d'un Dieu, qui n'est pas distingué de la substance étendue, incapable d'agir pour une fin, dont les attributs ne sont que les modifications de la matière : tous leurs principes tendent à ruiner les fondemens de la piété; et tandis qu'ils

affectent de parler de l'Etre suprême, dans les termes les plus magnifiques; qu'ils établissent d'un ton dogmatique, qu'il faut bien prendre garde de lui attribuer les affections humaines, ils en font une divinité aveugle, indigne de nos hommages. Que deviennent, en effet, l'amour et le respect dus à la Divinité ? quel sentiment d'admiration peut exciter en moi cette harmonie constante et régulière de l'univers, que la révolution des temps a toujours respectée, si une nécessité fatale ou un agent aveugle préside au maintien de ces lois ? La terre ne me rappelle plus les bienfaits du Créateur; ces riches ornemens dont elle se pare, tous les fruits dont elle est couverte, ne sont pas les présens d'une providence qui les fait servir à mes besoins; les cieux ne publient plus la gloire et la sagesse de leur Auteur; ces étoiles innombrables suspendues sur nos têtes, les périodes encore plus frappans du soleil et de la lune,

cette lumière qui semble faire sortir du néant, par une nouvelle création, les différens objets que la nuit plonge dans la confusion; toutes ces merveilles ne sont que les effets nécessaires du mouvement, et de la capacité infinie de la matière? Et toi, dont les flots en courroux semblent menacer la terre d'un nouveau déluge, terrible élément, dont la vaste étendue et la majestueuse horreur inspirent tout à-la-fois la crainte et l'admiration; c'est donc follement que j'adore la puissance de l'esprit Créateur qui a marqué tes limites? la main qui te captive dans ton lit, n'est que la pression nécessaire des corps qui t'environnent, et les malheureux, près d'être ensevelis dans tes eaux, adressent en vain leurs vœux à un Etre suprême, qui dispose avec liberté des élémens, et qui fait succéder, quand il veut, le calme aux tempêtes les plus affreuses.

Toutes ces conséquences, disent

quelques incrédules modernes, ne suivent pas du système que nous embrassons. Nous ne sommes disciples ni de Lucrèce, ni d'Epicure. On pourroit leur reprocher qu'ils enseignoient l'athéïsme, puisqu'ils substituoient à l'intelligence créatrice, un agent nécessaire, incapable de connoissances et de dessein; et ce n'est pas là notre Dieu. Sa sagesse est infinie, comme sa toute-puissance: les cieux sont l'ouvrage de ses mains: leur structure magnifique, leur cours toujours égal et majestueux, publient son intelligence; et nous ne ferons jamais honneur au hasard, d'une harmonie si constante et si régulière. Mais ce Dieu infiniment parfait, peut-il être sensible aux hommages insensés des hommes? Est-il de sa grandeur de s'amuser à ce qui se passe parmi eux, de compter leurs vices ou leurs vertus, d'étudier leurs desirs frivoles; et s'il est heureux par lui-même, quel besoin a-t-il de notre culte, de nos louanges et de nos adorations?

C'est avec ces traits, ô mon Dieu! que l'impie se forme l'idée de votre grandeur. Troublé par les horreurs du crime, il cherche dans votre majesté redoutable, une indulgence qu'il ne trouve pas dans la corruption de son cœur; et sous prétexte que le soin de veiller sur l'univers est indigne de l'Etre suprême, il en fait une Divinité dédaigneuse, qui, de crainte de troubler son repos, n'entre pas dans le détail des affaires du monde, et qui ne se tient point offensée par l'injustice des hommes, ni honorée par leurs hommages.

Quel monstre de Divinité, mes frères, et quelle conséquence affreuse pour la piété, naissent de ces principes! Si Dieu n'aime pas les créatures qu'il a formées; si sa souveraine majesté ne sert qu'à les rendre viles à ses yeux; s'il reçoit leurs hommages avec indifférence; s'il voit d'un œil tranquile l'impie prévaloir sur le juste; s'il est de sa

grandeur de laisser le vice sans châtiment, et la vertu sans récompense, je suis donc dispensé d'aimer ses perfections infinies, puisque son amour seul et sa tendre providence, me rendent ses attributs précieux. Si c'est là le caractère du Dieu que nous adorons, je ne le reconnois donc plus pour mon père, mon appui, mon consolateur: ce n'est qu'un tyran bizarre, qui se joue de mes malheurs, et qui ne m'a tiré du néant que pour me faire servir de jouet à ses caprices.

Etrange abus de la raison, d'avouer une Divinité juste, sage et intelligente, et de la croire indifférente pour nos vices ou nos vertus. C'est admettre tout-à-la-fois Dieu juste et injuste; règle suprême du bien, et sans opposition avec le mal; aimant la vertu qui retrace ses perfections, et ne haïssant pas le crime qui défigure son image. Il a créé sans doute l'homme par sa volonté libre, et il pouvoit être heu-

reux sans la production de cet être : mais cette création supposée, l'usage des facultés qu'il nous a données, doit être conforme à l'ordre établi par sa sagesse ; et par conséquent, l'abus de ces facultés qui trouble cette harmonie, devient nécessairement l'objet de sa haîne et de sa vengeance. Nos hommages n'ajoûtent rien à sa gloire ; mais ils en sont un aveu qu'il exige de toutes les créatures capables de connoître et d'aimer ses perfections infinies. Sa main a gravé cette loi dans nos cœurs, avec des traits vainqueurs du temps et de l'ignorance ; et le consentement unanime de toutes les nations, les temples, les prêtres, les victimes, les idoles mêmes si multipliées, prouvent que l'incrédulité fait de vains efforts pour combattre la nécessité d'un culte, et qu'il est plus facile de défigurer l'image de la Divinité, que de lui refuser ses hommages.

Il restoit encore un trait dans les

mains de l'impiété, contrainte, par la force des lois, de respecter le culte public, et ce consentement des nations, qui croyoient trouver l'expression de la nature, dans les hommages que tous les peuples rendoient à l'Etre suprême; c'étoit d'ôter à ce consentement unanime la marque caractéristique de vérité, en niant qu'il fût l'impression de la nature, et en le regardant comme l'ouvrage de la politique, de l'éducation, des préjugés, et des sophismes. Ce trait, que le matérialiste avoit osé lancer contre la religion, au milieu des extravagances de l'idolâtrie, tant la persuasion de la nécessité d'un culte dominoit les esprits, l'incrédulité, plus audacieuse dans nos jours, a tenté d'en faire usage pour détruire le seul culte véritable, et anéantir tous les devoirs de l'homme à l'égard de la Divinité.

Un impie s'est rencontré d'une licence incroyable dans ses opinions; esprit vif, étendu, pénétrant, mais sans règle,

sans mœurs, sans principes, ennemi de la vérité par le but même de ses recherches, rebelle à la persuasion, docile à l'illusion du sophisme, plus habile à former des difficultés qu'à les résoudre, plus jaloux d'obscurcir la lumière que de dissiper les nuages, plus satisfait de nous égarer que de nous instruire, adroit à nous surprendre, prêtant au vrai et au faux les mêmes couleurs, et cherchant à les confondre tellement que l'esprit ne pût distinguer leurs limites. L'hérésie, si jalouse d'une liberté licencieuse, fut alarmée de ses excès, et ne put les réprimer. Elle comprit dès-lors jusqu'où peut se porter un esprit qui a secoué le joug d'une autorité légitime. Il osa mettre en problème l'existence d'un Dieu, attaquer ce consentement unanime des nations qui honorent l'Etre suprême, et en chercher l'origine dans la politique et les préjugés de l'enfance. La subtilité des raisonnemens, l'analogie de quel-

ques traits de Jésus-Christ, avec les législateurs païens; des points de comparaison présentés avec un art qui faisoit évanouir les différences, de longues digressions, des citations entassées, éblouirent les esprits; des hommes mous, inappliqués, et cependant jaloux du titre de savans, lurent avidement un recueil qui étendoit la superficie de leurs connoissances. L'incrédulité, fière de ses armes, qu'elle croyoit d'une nouvelle trempe, leva sa tête altière, et fit entendre à l'univers ces horribles maximes: Mortels, brisez vos chaînes; secouez le joug d'une religion qui gêne vos passions, en les captivant sous les lois d'un esprit créateur. La nature ne forma jamais des rapports entre l'homme et la Divinité: le magistrat législateur est le premier instituteur de la religion; les hommes seuls se sont donné des fers; la politique les a formés; l'éducation les a fait respecter; et cette idée d'un Etre suprême qui fait trembler les coupables,

coupables, n'est que l'effet de la superstition, de la tyrannie, de l'habitude, et des préjugés de l'enfance.

Nous avons peine à concevoir que l'esprit humain puisse se porter à ces excès, tant l'opposition entre les vérités primitives et les erreurs monstrueuses nous paroît grande. Les impies qui débitent ces maximes avec tant d'assurance, sont sans doute bien éloignés de la persuasion ; mais il est certain que le mépris de la révélation enfante ces systêmes monstrueux ; que les esprits, sans cette règle, tombent de ruine en ruine ; qu'une erreur les entraîne dans une autre, et que l'habitude de résister à l'impression des vérités les plus frappantes, forme enfin la gradation des ombres qui les plongent insensiblement dans les ténèbres les plus épaisses. Il suffiroit, pour renverser toutes ces objections des incrédules, de leur prouver que le culte de la Divinité, et le consentement unanime de toutes les nations

qui honorent l'Etre suprême, ne sont pas l'ouvrage de la politique, toujours changeante, et mobile au gré des passions des hommes, ou de l'éducation, dont les principes sont si différens chez tous les peuples. Par-tout le culte a précédé les établissemens politiques: aucun législateur n'a entrepris de policer une nation, quelque barbare qu'elle fût, qu'il n'y ait trouvé une religion établie. Ils se servoient même de ces liens sacrés pour captiver les hommes: ils leur parloient de la part des Dieux qu'ils adoroient: ils supposoient donc que le devoir d'honorer l'Etre suprême étoit connu. Les principes de l'éducation varient sans cesse; la succession des temps et les révolutions des affaires, les divers intérêts des peuples, les différentes inclinations donnent cours à d'autres maximes, et établissent d'autres règles. La nature seule est semblable dans tous les hommes qui sont, ou qui ont été. Par conséquent, si le culte de

Dieu s'est conservé parmi tous les changemens de la société, nous devons conclure que ce consentement unanime des nations ne vient pas de la simple éducation, mais qu'il est fondé sur des rapports essentiels entre l'homme et la Divinité, que l'esprit apperçoit évidemment; et qu'il est une impression de la nature.

Ainsi l'homme, dont l'esprit s'égare dans les sophismes de l'incrédulité, perd de vue l'Etre suprême, et manque au premier de ses devoirs. Stupide admirateur des merveilles qui l'environnent, il ne découvre plus dans la nature, la sagesse et l'intelligence de son auteur. Au milieu de tant de biens, sa reconnoissance manque d'objet; et plaçant tous les effets dans l'ordre d'une nécessité fatale, ou dans l'économie d'une Divinité oisive, il se croit dispensé de tous les sentimens de respect, de reconnoissance et d'amour, que la nature inspire à tous les hommes pour l'Etre suprême.

Grand Dieu! il est temps que votre justice éclate. L'impie a trop long-temps abusé de votre patience. Il nous demande avec insulte : Où est donc ce Dieu dont nous vantons la puissance? Il méprise vos bienfaits; il traite d'insensé le peuple qui vous adore. Justifiez, Seigneur, la conduite admirable de votre providence. Sortez des ténèbres respectables qui vous cachent à l'impie; et puisque vos miséricordes ne peuvent toucher son cœur, montrez-vous à ses yeux dans l'appareil de votre justice. Renversez tous les édifices de son orgueil. Que l'affreux tombeau le dévore à jamais. Que les abîmes s'ouvrent sous ses pas; et que la terre soit enfin déchargée du poids importun d'un ingrat.

Mais ce n'est pas assez pour l'incrédulité de renverser les fondemens de la piété, et d'anéantir tous les devoirs de l'homme à l'égard de la Divinité. Ses principes tendent encore à anéantir tous les devoirs de l'homme à l'égard

de la société; seconde preuve de leur incompatibilité avec la probité véritable.

SECONDE PARTIE.

L'AMOUR de l'ordre public et de ses semblables, est le fondement de toutes les vertus sociales : l'humanité, la douceur, la modération, la justice, toute économie sage et parfaite, naissent de cet amour; si vous sappez ce fondement, tout l'édifice s'écroule, toutes les vertus tombent, toute l'harmonie se dissout; et il ne reste dans la société, qu'un arrangement bizarre, formé par le vice ou par les vues d'un intérêt personnel.

Je sais que la politique a trouvé l'art de faire servir au bien public, les passions mêmes des hommes, et leurs intérêts particuliers; tous les talens qui embellissent la société, méritent des égards et des récompenses, quelque vils que soient les ressorts qui les

mettent en usage. David ménageoit Joab, quoiqu'il dût plutôt ses victoires à sa jalousie contre Abner, qu'à sa fidélité. L'ambition, la témérité produisent quelquefois des révolutions utiles ; et quoique les actions des héros mondains soient avilies par leurs motifs, elles méritent cependant notre reconnoissance, puisqu'il en résulte en quelque sorte, les mêmes avantages que s'ils travailloient pour la société, et pour obéir aux vues du Créateur.

Mais, à considérer les choses avec attention, on découvre qu'il ne résulte de cet arrangement formé par les passions, qu'une harmonie apparente, une utilité superficielle, transitoire, toujours portée à se démentir ; que cette économie laisse subsister les noirceurs, les fourberies, la mauvaise foi, la trahison, l'esprit de trouble et de révolte, tous les vices en un mot, sous les apparences des vertus ; et que sans cet amour de l'ordre public, qui préfère

l'honnête à l'utile, qui règle les desirs et les actions sur la volonté de l'Etre souverain, qui agit également dans le secret et les ténèbres, comme dans les actions éclatantes, toutes les vertus sont fausses, et tous les devoirs de l'homme à l'égard de la société sont anéantis.

Ces vérités supposées, mes frères, n'est-il pas évident que la doctrine des incrédules est incompatible avec la probité véritable, puisqu'elle anéantit cet amour de l'ordre, le fondement de toutes les vertus sociales ? Suivons les principes établis par leurs principaux défenseurs, et développons les dangereuses conséquences de leurs maximes. L'homme, disent ces philosophes nouveaux, s'aimant invinciblement lui-même, ne recherche que son utilité ; l'amour du bien public, et tous ces droits que le public réclame, ne sont que des lois imaginaires ; chaque mortel forme dans la société, un être

isolé, qui ne doit rien qu'à lui-même : son plaisir est sa loi, son adresse à se procurer une situation heureuse, fait toute sa vertu, et l'amour de son bien-être forme seul tous les liens qui l'unissent avec ses semblables. Il en est de même de cette justice éternelle, invariable ; de cette distinction essentielle entre le bien et le mal moral : la vertu n'a de réalité que dans le tour d'imagination de chacun des hommes ; et sa pratique ne doit avoir lieu, qu'autant qu'elle procure plus d'agrémens que le crime. D'où il suit que David et Achab, Achitophel et Chusaï, Joad et Ménélaüs, étoient également vertueux, puisqu'ils pratiquoient ce qui pouvoit satisfaire leur amour-propre. Tout ce que l'on peut dire de ces grands hommes, qui se sont sacrifiés pour le bien de leur patrie, c'est qu'ils étoient heureusement nés pour la société, qu'ils trouvoient du plaisir à travailler au bonheur de leurs semblables, et que

les préjugés de leur éducation, déguisoient leur amour-propre, sous des formes moins odieuses.

Ne frémissez-vous pas, mes frères, en entendant ces horribles maximes? L'impiété qui déshonore l'humanité, et qui ne devroit trouver aucun asile sur la terre, trouveroit-elle encore parmi vous des apologistes et des admirateurs? Oui, grand Dieu, si ma bouche s'est ouverte pour dévoiler ces systêmes affreux, que les ténèbres éternelles devroient dérober aux yeux des hommes, c'est que les prières et les gémissemens secrets de vos ministres, sur les égaremens des incrédules, ne suffisent plus contre la témérité de leurs attentats; loin de se cacher aux regards publics, ils se montrent avec ostentation; ils nous reprochent, avec un air d'insulte, notre attachement à nos saintes lois, comme une déférence puérile aux préjugés vulgaires; ils ont enfin accoutumé les oreilles des Chrétiens à entendre sans

indignation leurs horreurs et leurs blasphêmes ; leur bouche ne s'ouvre que pour exhaler la corruption de leur cœur; ils infectent des maximes du libertinage tout ce qui les approche, et leur exemple dangereux, multiplie tous les jours les prévaricateurs au milieu de votre peuple.

Malheur à la nation où les maximes des impies prévalent, et où leurs attentats ne sont pas réprimés par les lois publiques? Quelles vertus peuvent rester dans des hommes, qui se croient permis tout ce qu'ils désirent, qui regardent les crimes les plus honteux, comme des penchans innocens, qui ne croient rien devoir qu'à eux-mêmes, qui sont parvenus à se persuader que les vices et les vertus sont des chimères, auxquelles la crédulité a donné des noms différens pour les réaliser ? La société ne sera plus qu'un théâtre d'horreur et de confusion, sans ordre, sans subordination, sans confiance ; l'inceste et le parricide

n'auront plus rien qui les distingue de la piété filiale et de la pudeur ; l'enfant se croira autorisé à secouer le joug paternel ; l'épouse regardera la fidélité du lien sacré, comme un vain scrupule, que la tyrannie des hommes sur son sexe, a établi : il faudra tromper, si on ne veut pas l'être, et prévenir sa ruine, par celle de son ennemi ; l'utilité seule décidera de l'amitié, la force du droit, la richesse du mérite : *Alius alium per invidiam occidit, & pecuniæ obediunt omnia.*

Repassez sur tous les grands talens qui rendent les citoyens utiles à la patrie ; si l'amour de l'ordre n'en règle pas l'usage, s'ils sont donnés à ces hommes qui regardent la vertu comme arbitraire, et les devoirs comme des chimères, ne deviennent-ils pas dans leurs mains l'instrument de nos malheurs ? Quel fléau pour la terre, qu'un conquérant que l'ambition conduit à la gloire, si les maximes de l'impiété

décident de ses entreprises ! Il ne connoîtra d'autre droit que la force ; l'espérance du succès suffira, pour établir à ses yeux la justice de ses armes ; sa valeur insensée n'annoncera que des calamités ; les villes réduites en cendre, les citoyens ensevelis sous leurs ruines, le sang et les larmes des peuples, seront les monumens de ses triomphes ; il répandra la désolation sur toute la terre, comme un torrent ravage nos campagnes, et détruit en un instant toutes nos espérances. Rappelez-vous les tristes révolutions qu'ont produites ces génies remuans, incapables d'être fixés par la règle et le devoir ; ces esprits superbes et audacieux, qui sembloient nés pour changer la face de l'univers : les dissensions qu'ils fomentoient, ont ébranlé les trônes ; les princes et les peuples sont devenus les jouets de leurs intrigues, parce que l'impiété avoit rompu l'unique barrière qui pût arrêter l'impétuosité de leurs passions, en ne pro-

posant à leurs actions d'autre fin que leur propre avantage, et en leur montrant la justice, la soumission, l'amour de la patrie, comme des vertus de théâtre qui deviennent inutiles, dès que la fortune changeant les rôles, nous ouvre la porte des honneurs, et livre à notre ambition, la destinée des empires. Jetez enfin, jetez les yeux sur la corruption des mœurs répandue sur toute la terre; cette licence effrénée qui ne connoît plus d'obstacles, cette singularité de débauche, qui insulte à la pudeur; ces crimes publics que le respect seul des lois devroit ensevelir dans les ténèbres, tous ces excès sont les effets des connoissances empoisonnées par l'impiété, de ces ouvrages lascifs et pernicieux, où les incrédules, fatigués des vains efforts qu'ils font pour développer leurs systêmes ténèbreux, se soulagent à peindre les agrémens de la volupté, à donner à la débauche un air de noblesse et de bon goût, à

présenter sous des traits enchanteurs les maximes du libertinage, à percer de mille traits les sectateurs austères de la vertu, qui conservent encore quelques restes de l'innocence des mœurs anciennes, et de la simplicité de nos pères.

O siècle tant vanté! tes lumières n'ont donc servi qu'à corrompre nos mœurs? Ces agrémens répandus dans les ouvrages des incrédules, rendent la séduction plus assurée; le vice paré d'une imagination brillante, ose s'y montrer à découvert; l'indécence est jointe aux désordres, le scandale aux crimes; et les excès des passions sont érigés en vertus : on regarde comme une belle fable, cette austère probité dont nos pères faisoient gloire; on sourit dédaigneusement aux noms sacrés de patrie, de religion, d'obéissance aux lois; on méprise cet amour de l'ordre et du devoir, qui élève l'homme au-dessus des flatteries, des reproches et des menaces; qui le rend désintéressé, pour

le conserver libre; qui inspire de l'attachement à la patrie, et les moyens pour la servir; qui apprend à préférer le bien public au particulier, à ne trouver rien de nécessaire, que la vertu, rien d'estimable, que la droiture, rien de honteux, que le vice, rien de consolant, que le témoignage d'une bonne conscience.

Sainte Religion, que vos préceptes sont différens des fausses maximes des impies! Vous seule élevez les hommes au-dessus de l'empire de la cupidité; vous les excitez à aimer leurs semblables, non-seulement parce qu'ils ont la même nature, et que le genre humain n'est qu'une famille répandue sur toute la terre; à ces notions sublimes, vous ajoutez que les fidèles honorés de l'adoption divine, ont un même chef, Jésus-Christ, dans lequel ils doivent tous s'aimer; et confondant ainsi dans une même charité, l'amour de Dieu, de soi-même et du prochain,

vous étouffez par ce sentiment les antipathies, les haînes, les jalousies qu'enfante l'amour-propre, source intarissable de crimes et d'injustices.

Qu'aisément, ô mon Dieu! le chrétien pratique les vertus sociales, lorsqu'il médite cette loi qui lui retrace tous ses devoirs ; qui recommande la bonne-foi dans le commerce, l'intégrité dans l'administration de la justice, la fidélité dans le maniement des deniers publics, la fermeté mêlée de douceur dans l'exercice de l'autorité, la libéralité, sans profusion, dans l'usage des richesses, l'amour du bien public et toutes les qualités qui forment le citoyen! Si quelque fidèle se livre aux excès des passions, votre sainte loi n'a aucune part à la corruption de son cœur; il étoit réservé à l'incrédulité de ruiner la probité par principes, et de ne laisser aucune ressource aux vertus morales, après la perte des vertus chrétiennes.

Que deviennent, en effet, toutes les

vertus sociales, si l'impiété forme tous les liens qui nous unissent avec nos semblables? L'amour-propre, cette passion dangereuse, ne considère les autres créatures que comme les instrumens de notre propre bonheur, et commence à les haïr, dès qu'elles sont un obstacle à l'accomplissement de nos desirs: il s'établit dans le cœur comme le centre de l'univers, et veut en diriger tous les ressorts à son avantage; il met en opposition tous les intérêts; il tend à s'approprier tous les bienfaits du Créateur: tout partage lui est odieux; il anéantit par conséquent les vertus sociales, dont le but est d'établir entre les hommes, la confiance, l'égalité, la concorde, l'humanité, l'affabilité, la commisération. Ces vertus font toute la douceur du commerce de la vie, et naissent du sentiment intime que nous avons de l'excellence de notre Etre: elles nous font respecter dans nos semblables l'image de la Divinité; elles

nous les représentent, suivant l'ordre établi par la justice du divin Créateur, comme sujets aux mêmes maux, aux mêmes besoins, et par conséquent comme devant participer aux mêmes ressources, aux mêmes soulagemens: enfin, elles donnent à notre ame, cette sensibilité qui nous fait partager leurs peines, et y répandent cette joie pure lorsque nous pouvons faire leur bonheur. La cupidité qui n'est pas retenue par le respect des lois ou l'amour du bien public, étouffe le germe de toutes ces vertus, et détruit leur objet; elle ne considère pas les hommes comme les enfans du même père, mais comme des rivaux qui se disputent l'héritage, divisés par l'intérêt, étrangers ou opposés aux vues de l'amour-propre, n'excitant que des sentimens de haine et de vengeance, des ennemis qu'il faut détruire, des concurrens qu'il faut abattre, pour s'élever sur leurs ruines.

Présentons ici le tableau d'une so-

ciété formée par l'amour-propre, et où les devoirs sont regardés comme des lois imaginaires : il suffira pour exposer à vos yeux les suites funestes des principes de l'incrédule, et vous en inspirer de l'horreur. Je vois d'abord les hommes, troublés par de vains desirs, remués par l'ambition, divisés par l'intérêt, se briser et s'entredétruire par des chocs mutuels ; l'attrait de la domination se fait sentir ; le goût plus légitime de la liberté forme des obstacles ; la force décide, et soumet le foible aux passions du plus fort : delà, les usurpations tyranniques ; le possesseur injuste veut conserver, en inspirant la crainte, ce qu'il a acquis par la violence ; il fait marcher devant lui la terreur et l'effroi ; il s'arme du glaive, il le plonge dans tous les cœurs, que l'amour de l'égalité anime encore : sa jalousie, sacrifiè à ses soupçons, l'innocent et le coupable ; sa cruauté réunit enfin contre lui, cette foule d'esclaves : le foible

ne prévoyant pas dans l'avenir, des maux plus grands que ceux qu'il souffre, fait des efforts pour briser ses chaînes ; la puissance injuste se détruit par ses excès; l'idole tombe, l'oppresseur est renversé : mais son exemple forme des imitateurs ; le goût de la domination se fait sentir dans tous les cœurs ; d'autres ambitieux cherchent à s'élever sur ses ruines : delà, les troubles, les anarchies et les horreurs des discordes civiles. Les membres de cette société ne donnant point de bornes à leurs desirs, chacun veut jouir de la totalité des biens, au préjudice de ses semblables ; le droit n'assure plus la possession, l'adresse à se les procurer donne tout l'avantage ; le crime est préféré à la vertu, s'il est heureux : delà, les fourberies, les trahisons, les noirceurs. Le magistrat n'étant plus animé par l'amour du bien public, fait servir à la satisfaction de ses passions, la licence que donne

l'autorité ; celui qui tient en ses mains les ressorts de la circulation, détourne à son profit les sources de l'abondance publique ; l'union des forces, ne conspire plus au bien général ; le citoyen se détache d'une patrie, où les avantages ne lui sont pas communs, et ne s'intéresse plus à sa défense : delà, la langueur du corps politique, la révolution des états, la chûte des empires.

Telle est l'image affreuse d'une société formée sur les maximes des incrédules : persuadez aux hommes, que le plaisir est leur loi, que la vertu n'a de réalité que dans l'imagination, et que sa pratique ne doit avoir lieu, qu'autant qu'elle procure plus d'agrément que le crime, il ne leur restera d'autres liens que l'intérêt, qui peut les diviser avec autant de facilité qu'il les unit. La sincérité sera bannie du commerce, puisque tous pourront trouver un avantage à manquer de parole ; ils ne seront fidèles et religieux, que

quand ils n'auront rien à gagner à violer leur foi ; toutes les affaires qui demandent de la probité et de la confiance, deviendront impossibles ; la paix n'aura pas plus de sureté que la guerre ; chacun voudra prévenir les artifices de son voisin par les siens ; toutes les liaisons ne seront que des intrigues criminelles, les degrés des passions, l'ardeur du tempérament, un courage plus entreprenant, formeront sans cesse de nouvelles révolutions, et ces changemens seront toujours funestes à la société, parce que les méchans l'emportent de beaucoup sur les bons, que les intérêts personnels sont souvent opposés au bien général, et qu'il y a peu de ces ames nobles qui pratiquent la vertu par goût, et qui ont du plaisir à rendre heureux leurs semblables. En vain les incrédules voudroient déguiser l'odieux de leurs systêmes, en se montrant les enthousiastes du bien public, et en prodiguant des éloges à

leurs partisans, qu'ils vantent comme les meilleurs citoyens; ces vaines déclamations ne rallumeront jamais dans les cœurs, l'amour du bien public que leurs maximes tendent à éteindre; et ils feront des efforts inutiles pour ramener les hommes aux principes de la vertu, après leur avoir appris à les mépriser.

O vous qui donnez des bornes à l'immensité de la mer, et qui domptez l'orgueil des flots! réprimez la licence des esprits, et arrêtez ce torrent de l'impiété, qui menace de ravager la terre. Hélas! peut-être touchons-nous à ces jours désastreux, où les yeux des élus, contraints de gémir sur les malheurs de la sainte Jérusalem, se changeront en des sources de larmes! Les progrès rapides de l'incrédulité, le mépris des choses saintes, l'indifférence pour les dogmes, la prévention des esprits forts contre le merveilleux, et leurs efforts pour découvrir dans les forces de la nature, la cause de tous les prodiges; le Dieu du ciel presqu'oublié

dans les arrangemens humains, comme s'il n'étoit pas le Dieu des armées et des empires; les vœux que les Moïses lui adressent sur la montagne, regardés comme indifférens aux succès des combats; les travaux du ministère, le sacrifice des vierges, les larmes des pénitens, méprisés comme des inutilités pieuses; enfin, la facilité des esprits à recevoir ces funestes impressions, doivent nous faire craindre une révolution dans la foi. Eloignez, grand Dieu, ce funeste présage: conservez ce dépôt sacré dans ce royaume, que la piété de ses rois, le zèle éclairé des pontifes, l'attachement du peuple au culte de ses pères, rendent encore une portion florissante de votre héritage. Augmentez dans tous les fidèles l'amour de la religion: faites gémir l'impie sur ses excès, et que tous les cœurs, réunis par la foi dans le sein de votre église, aspirent aux récompenses promises aux vrais adorateurs.

Ainsi soit-il.

SERMON

IIe SERMON

SUR

LA FAUSSETÉ DE LA PROBITÉ

SANS LA RELIGION.

Nolite timere eos qui occidunt corpus, animam autem non possunt occidere; sed potiùs timete eum qui potest animam et corpus perdere in gehennam.

Ne craignez pas ceux qui n'ont de pouvoir que sur le corps, et ne peuvent pas faire périr l'ame; craignez plutôt celui qui peut condamner l'un et l'autre aux flammes éternelles. *S. Mathieu*, chap. 10.

AINSI l'oracle de la vérité, le modèle et la cause de toute justice, proposoit à ses disciples les motifs qui pouvoient assurer leur vertu, et former dans leur cœur un attachement constant à leurs devoirs. Ne craignez pas ceux qui n'ont de pouvoir que sur

le corps. Vos vertus soutenues par les regards publics, et appuyées sur les jugemens des hommes, tomberoient bientôt avec ces appuis fragiles. Craignez plutôt celui qui peut condamner le corps et l'ame aux flammes éternelles. Il voit tout; il perce le voile répandu sur toutes les consciences; et celui qui craint ses jugemens, s'abstient de toute injustice, parce qu'il sait qu'aucun crime ne peut échapper à sa vigilance : *Nolite timere eos qui occidunt corpus*, etc.

Il est donc vrai que l'idée d'une justice originelle, éternelle, invariable, la connoissance et l'amour d'un Etre infini, qui agit sans cesse pour nous rendre bons et heureux; la crainte des châtimens éternels, que sa main vengeresse prépare aux coupables, ou les espérances que l'on tire de la vertu, pour une vie plus heureuse après la mort, peuvent seuls fixer les hommes dans la justice. Sans ces motifs, les lois les plus inviolables de la société

s'évanouissent, les mœurs n'ont plus de règle; les idées de l'ordre sont renversées, la probité n'est qu'une chimère, et les vertus les plus brillantes ne sont que des rafinemens de l'amour-propre.

Ces vérités gravées dans tous les cœurs, se conservèrent toujours, quoique altérées par un mélange de superstitions bizarres. Les plus sages législateurs regardèrent la crainte des Dieux, comme un frein nécessaire aux passions. L'idolâtrie présentoit par-tout, sous le voile des fables, l'idée d'une providence et d'un avenir heureux ou malheureux; et la main qui encensoit follement l'inceste et l'adultère, offroit en tremblant des sacrifices pour appaiser la Divinité qui punissoit ces crimes. Mais la religion chrétienne, en nous donnant des notions plus pures de l'Etre suprême, met ces vérités dans tout leur jour. Ses maximes condamnent toute probité née de l'orgueil,

appuyée sur les circonstances, les occasions et les jugemens des hommes. Elle nous ouvre des espérances plus nobles et plus sublimes. Elle fixe notre inconstance dans le bien, par des motifs toujours invariables; l'amour de l'ordre, l'attente des récompenses promises à la vertu, la crainte d'un juge inexorable, qui pénètre dans les replis les plus cachés de la conscience. *Nolite timere eos*, etc.

Tels sont les motifs que l'impie s'efforce d'anéantir, et que j'entreprends de vous présenter comme les seuls capables d'assurer la probité. J'ai tâché de vous prouver, dans un premier discours, que la probité des incrédules est fausse, parce que leurs principes sont incompatibles avec la probité véritable. Mon but est de vous faire voir, dans celui-ci, que la probité des incrédules n'est jamais solide, parce que les motifs que lui laisse l'incrédulité, sont insuffisans; vérité qui sera

tout le partage de ce discours. *Ave, Maria*, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

SI les hommes naissoient vertueux, l'amour de l'ordre et du devoir suffiroit pour assurer leur probité. La vertu a des charmes si puissans qu'elle entraîneroit tous les cœurs, si les nuages qu'élèvent les passions, n'obscurcissoient jamais l'éclat de sa beauté. Celui qui en connoît tout le prix, méprise la gloire, la fortune, les richesses. Privé de tout bien, il se suffit à lui-même. La satisfaction pure et tranquille, qu'il éprouve dans la pratique de ses devoirs, bien supérieure à l'ivresse des sens, lui tient lieu des plaisirs frivoles, des acclamations publiques et des récompenses passagères.

Mais les passions forment dans nos cœurs, une opposition à l'ordre, qui nous éloigne sans cesse de la justice. L'at-

trait du plaisir corrompt nos premières mœurs, et nous rend esclaves des penchans déréglés. L'orgueil ne cherche qu'à s'élever de degrés en degrés, et compte pour rien les obstacles que le devoir met à l'injustice de nos entreprises. L'ambition qui semble suspendre l'usage des plaisirs vifs et tumultueux, augmente encore la difficulté du retour à la vertu, que la lassitude et le dégoût qui suivent la débauche, faisoient espérer. Les jalousies dévorantes, les intrigues criminelles, les projets audacieux, remplissent tous les momens qu'elle dérobe à la volupté. Enfin, notre fragilité naturelle suffit, pour rendre la probité peu solide. Nos vices et nos vertus tiennent de notre inconstance. Les efforts que nous faisons dans la pratique des devoirs, lassent bientôt notre foiblesse. Les passions se réveillent, le crime perd son horreur, les charmes de l'innocence ne touchent plus assez vivement; et le cœur, dégoûté de la

vertu, devient sensible aux attraits du vice.

Il faut donc à l'homme, des motifs qui fixent son inconstance dans le bien, qui l'élèvent au dessus des obstacles, que les passions, la coutume et le faux honneur mettent à la vertu; qui le précautionnent contre la séduction de l'exemple, et le danger des occasions; des motifs toujours agissans, auxquels les circonstances et les différentes situations ne puissent rien changer; qui l'attachent à la vertu, et qui l'éloignent du vice; tels, enfin, que la religion nous les propose: l'espérance et la crainte d'un juge sévère qui sonde les cœurs, qui connoît nos intentions les plus secrètes, qui recompense la vertu avec magnificence, et qui prépare aux coupables des châtimens éternels. *Nolite timere, etc.*

Or, mes frères, les incrédules, en niant la vérité d'un avenir, anéantissent ces motifs, si propres à assurer la probité.

Ils substituent, à l'espérance des récompenses et à la crainte des châtimens éternels, l'amour de la gloire, la crainte de l'infamie, des motifs dépendans du jugement des hommes, des regards du public, des circonstances, et qui ne peuvent assurer la probité dans toutes les occasions, où les passions s'élèvent contre le devoir. Par conséquent, la probité des incrédules n'est jamais solide, puisqu'elle ne laisse à l'homme, que des motifs insuffisans, pour l'attacher à la vertu et l'éloigner du vice. Mettons dans tout leur jour, ces vérités si intéressantes.

L'espérance est le premier motif qui agit sur nos cœurs; le desir d'être heureux dirige toutes nos affections; et le moyen le plus sûr pour attacher l'homme à la vertu, est de lui faire sentir qu'il ne peut parvenir à la félicité, que par la pratique constante de ses devoirs. Et tel est, mes frères, le puissant motif que la religion met en usage, pour as-

surer la probité. Elle oppose à l'attrait des biens sensibles qui nous séduisent, la grandeur des biens futurs; elle nous soutient contre les dégoûts de la piété, par l'assurance du bonheur réservé à notre persévérance; elle offre à la vertu souffrante des récompenses éternelles; elle fait sentir à l'homme, qu'il est né pour le ciel, que les honneurs, les dignités, les richesses, sont indignes de ses recherches, et que tout ce qui l'attache ici-bas, l'arrache du sein de son repos.

C'étoit cette espérance ferme qui soutenoit les justes de l'ancienne loi, dont nous admirons l'héroïsme dans la pratique des vertus. Moïse, animé par les récompenses promises à sa fidélité, conduisoit avec une extrême patience un peuple indocile, toujours prêt à le lapider, comme un imposteur; parce qu'il préféroit, dit l'Apôtre, d'être affligé avec le peuple de Dieu, plutôt que de jouir d'une

félicité passagère avec les Egyptiens idolâtres: *Respiciebat in remunerationem.* Job, comblé de toutes les faveurs du ciel, éprouve bientôt toutes les rigueurs de l'adversité; ses malheurs égalent ses prospérités; Dieu souffle sur sa postérité nombreuse, et elle est effacée, comme les caractères tracés sur le sable; une plaie affreuse couvre son corps, ses proches et ses amis l'abandonnent, il demeure seul avec sa vertu; et sa vertu, affermie, par l'espérance d'une gloire immortelle, triomphe de tous ses malheurs: *Scio quod Redemptor meus vivit, & surrecturus sum de terrâ.*

La probité, disent les incrédules, n'a pas besoin, pour se soutenir, d'être appuyée sur l'espérance de l'immortalité: les mœurs réglées de quelques sectateurs de l'impiété, et les excès que les Chrétiens se permettent, prouvent assez que le préjugé d'un avenir, ne donne pas beaucoup d'empire sur les

passions ; quelle que soit la destinée de l'homme après cette vie, le témoignage d'une bonne conscience suffit pour le fixer dans la justice ; la vertu est elle-même sa récompense ; on est toujours heureux quand on remplit ses devoirs : d'ailleurs, l'amour de la véritable gloire est un motif assez puissant pour affermir la probité dans les grands cœurs ; cette belle passion élève l'esprit, annoblit toutes nos actions, bannit des cœurs les sentimens bas et timides, forme, dans tous les âges, des hommes illustres, des citoyens utiles à la patrie, des princes dignes de l'amour des peuples et des éloges de la postérité : c'est la gloire qui réveille dans les grands, l'assoupissement de la paresse, qui arrache l'homme public au plaisir, qui soutient le magistrat dans ses pénibles fonctions ; elle rend tous ses amateurs actifs, décidés, vigilans, capables de faire des efforts dans les occasions ; au lieu que la religion engourdit

ses sectateurs, les rend timides, scrupuleux, indécis, les jete dans une inaction nuisible ; leur inspire de vaines terreurs, et les soumet à la pratique rigoureuse des vertus les plus austères ; vertus, plus propres à former une société de solitaires, pleins de mépris pour les choses de ce monde, qu'une société d'hommes raisonnables qui savent goûter les douceurs de la vie, et contribuer à tout ce qui peut la rendre agréable.

Tel est le langage des incrédules : ils s'efforcent de consacrer une doctrine qui tend à la ruine des mœurs, et qui anéantit tous les motifs de la probité ; ils répondent à nos raisons par des plaisanteries frivoles ; ils rejetent sur la religion, les excès qu'elle condamne dans les fidèles ; ils opposent aux vertus solides des justes, une probité née de l'orgueil, et soutenue par les suffrages des hommes.

Qu'il est facile de venger l'honneur

de la religion, et de renverser cette idole de probité que l'impie veut élever sur la ruine des vertus chrétiennes! La religion rend l'homme supérieur aux évènemens; l'impiété le soumet aux caprices de la fortune: la foi, en couronnant la patience, donne la constance dans l'adversité; l'incrédulité nous laisse à notre foiblesse: l'humilité évangélique donne de la réalité à toutes les vertus; l'orgueil de la philosophie n'en laisse que les apparences: l'homme formé par les regards publics, représente toujours, sa probité n'est que pour les spectateurs; le juste formé par la religion, est vertueux pour lui-même; tout l'homme est dans le cœur, et c'est sur le cœur que les motifs de la religion agissent.

Que le fidèle est grand, mes frères, lorsqu'il remplit sa destination avec ces vues supérieures! Que sa probité est solide, lorsqu'elle est appuyée sur l'espérance des récompenses éternelles!

Les occasions ne l'autorisent jamais contre le devoir, parce que le motif qui le fait agir, est indépendant des évènemens et des révolutions du siècle: le secret et les ténèbres sont, pour lui, comme la lumière et les regards publics, parce que Dieu, qui doit être son juge, le voit dans toutes les situations: le monde toujours injuste le persécutera; la jalousie réunira contre lui ses traits les plus odieux; sa gloire, sa fortune, sa réputation pourront varier; mais sa vertu ne changera jamais, parce qu'elle n'attend pas sa récompense, de l'estime et des suffrages inconstans des hommes.

Trouvez, si vous le pouvez, la même sûreté dans cette probité qu'affectent les incrédules. Quels motifs capables d'attacher au devoir peuvent rester à des hommes persuadés que tout finit avec le corps, et que la vertu demeure, après cette vie, sans récompense? Si nous ne sommes faits que pour passer

un petit nombre de jours dans des occupations frivoles ; si nous remplissons notre destinée, en jouant un rôle si méprisable, il est donc égal d'être juste ou injuste, religieux ou sacrilège, charitable ou dénaturé, puisque la vie présente, en finissant, termine la pièce, et qu'un anéantissement éternel égale tous les hommes, en les confondant à jamais dans la nuit du tombeau ? Si la mort ne met point de différence entre le juste et l'impie ; c'est donc une folie de s'attacher à la vertu sur la terre, puisque la grandeur, les plaisirs, l'opulence, sont ordinairement l'apanage du vice ; qu'il triomphe sans revers, tandis que la vertu est opprimée sans ressource, et que les méchans sont presque toujours les heureux du siècle.

Le témoignage d'une bonne conscience, motif que l'incrédule laisse à la vertu, ne suffit pas pour lui assurer des sectateurs. L'espérance des récom-

penses éternelles donne seule toute la vivacité à cette satisfaction que l'on goûte dans la pratique des devoirs : il est bien doux de se rappeler des actions vertueuses, qui nous assurent un bonheur sans fin ; et ce motif sera toujours assez puissant sur des fidèles persuadés de la vérité d'un avenir : mais ôtez cette espérance, le témoignage d'une bonne conscience n'est plus que le souvenir d'une action étrangère à notre bonheur, quoique conforme à l'ordre ; sentiment trop foible pour rendre l'homme supérieur à la violence des passions, et qui pourroit à peine le soutenir contre l'uniformité du devoir, et les dégoûts de la vertu.

Je sais que la gloire, cette idole des mondains, donne quelquefois les plus brillans spectacles ; que le desir des grandeurs et des distinctions du siècle, produit souvent des actions utiles à la société ; que l'amour-propre force les mondains à cacher leurs vices sous les

apparences des vertus : mais ce respect humain, qui multiplie tous les jours les hypocrites, ne forma jamais un citoyen vertueux. Il proscrit les excès, il diminue le scandale, il confond le vice et la vertu sous le voile trompeur des bienséances ; mais les passions n'y perdent rien ; elles se retrouvent au fond du cœur, quoiqu'elles rendent un hommage forcé à la vertu, en s'honorant de ses apparences. L'amour de la gloire, dans les occasions d'éclat, peut suppléer à l'amour du devoir ; l'homme, alors en spectacle, se surmonte ; les yeux du public lui prêtent une grandeur étrangere : mais dans le secret et la solitude, dans les devoirs obscurs et domestiques, ces motifs cessent d'agir, l'homme est rendu à lui-même ; l'humeur et les passions reprennent le dessus ; les ténèbres deviennent le tombeau des vertus que les regards publics avoient fait naître ; et ces héros si grands, dans quelques occasions, où

la nature ramasse toutes ses forces, ne sont plus que des personnages vils et méprisables, dans le cours des actions d'une vie commune.

Placez ces esclaves de la gloire, dans ces circonstances, où la gloire même les sollicite contre le devoir, où le crime leur ouvre les portes de la fortune, où le succès de leurs intrigues criminelles leur assure l'appareil des éloges, que le monde ne refuse jamais à l'éclat et à la vanité, quoiqu'il ne donne qu'à la vertu les louanges sincères. Contens alors d'accorder leurs passions avec l'estime publique, ils ne s'embarrassent pas de l'accorder avec leurs devoirs; ils attendent toutes leurs récompenses du suffrage des hommes. Que leur importe de les devoir à l'erreur ou à la vérité? Avides des regards publics, ils préféreront sans doute des crimes heureux qui les donnent en spectacle, à des vertus qui les laisseront dans l'obscurité. Le vice, fécond en

ressources, conduit souvent à la fortune, à l'élévation, aux distinctions du siècle ; c'est-là l'écueil de toute probité, fondée sur la gloire humaine. La vertu seule mérite les récompenses éternelles: c'est là le triomphe de la religion et de la probité fondée sur ce motif.

En effet, mes frères, il faut à l'homme, pour affermir sa probité, des motifs applicables à toutes ses actions, qui soient d'un ordre exempt de vicissitude, et qui aient assez de force pour dompter ses penchans. L'attrait de la félicité remplit son cœur, dirige toutes ses affections: par conséquent, si le bien auquel il attache son bonheur, n'exclut pas le crime, il devient indifférent pour le vice et la vertu ; et voilà le terme où conduit l'impiété, en bornant la félicité à l'usage des biens présens, qui s'acquièrent souvent par l'injustice. La religion, au contraire, attache constamment au devoir, en proposant au-delà de cette vie, un

bonheur qui n'est accordé qu'à la vertu; puisqu'il n'est pas possible que l'homme recherche ce bonheur, et se livre en même temps à des crimes qui l'en éloignent.

Les incrédules n'ont donc pas saisi l'idée véritable de la religion. L'élévation de ses motifs ne s'est pas fait sentir à leur cœur; et leur pinceau étoit trop foible, pour exprimer la noblesse de ses traits, lorsqu'ils nous ont représenté ses sectateurs scrupuleux, indécis, pusillanimes, préférant des pratiques arbitraires aux devoirs, étrangers à la société par le dédain des choses de la terre, et se faisant honneur d'une inaction consacrée par des œuvres pieuses. La religion ne retranche rien aux devoirs de l'homme, du citoyen, du père de famille. Elle présente seulement des motifs qui attachent à ces devoirs, et des maximes qui les facilitent. La perfection qu'elle propose, est l'embellissement de l'humanité. Le

soulagement des malheureux, la bonne-foi, la justice, l'amour de la patrie, les actions utiles à la société, sont les premières obligations qu'elle prescrit: les jeûnes, les veilles, les abstinences, ne sont que des moyens, pour renverser les obstacles que les excès des passions mettent à la pratique de ces devoirs. Elle condamne par-tout cette superstition, qui, plaçant la fin dans les moyens, se rend esclave des observances, pour conserver sans remords l'injustice du cœur. Ecoutez, disoit autrefois le Seigneur à ces hommes qui prenoient pour l'essentiel, ce qui n'en étoit que l'ombre et l'écorce: Que sert-il de vous parer du zèle de ma loi? Prétendez-vous m'honorer par vos sacrifices? Qu'ai-je besoin du sang des boucs et des genisses? Rompez tout pacte avec l'impiété: étouffez tous les sentimens de haîne et de vengeance: tendez aux pauvres une main secourable: présentez un cœur innocent, et vous

pourrez alors immoler vos victimes.

Il est vrai que Dieu, qui forme l'arrangement de l'univers, et qui attache à la religion le bonheur des peuples, s'est choisi des hommes qu'il tire du tumulte des affaires et des fonctions civiles, pour les consacrer à la prière, au service des temples, à la conservation des mœurs et du dépôt de la foi. Nouveaux Moïses, ils s'éloignent de la foule; ils montent sur la montagne, pour recevoir les lois que le Seigneur dicte à son peuple; ou ils lèvent leurs mains vers le ciel, pour assurer aux combattans le secours du Dieu des batailles. C'est le comble de l'injustice de regarder cette portion de citoyens, comme inutile à la société; il faut être parvenu, comme l'impie, à se persuader que le culte, l'instruction, les bonnes mœurs, l'assistance du Très-Haut, ne sont pas nécessaires au bien public et à la conservation des empires.

Qu'il me soit permis de venger le

fidèle des imputations odieuses des incrédules, et d'opposer à leur probité, celle qui est formée par la religion, et appuyée sur ses motifs. Mon expression affoiblira, sans doute, la beauté de ses traits; mais mon cœur goûte du plaisir à la peindre, et voudroit posséder l'art d'intéresser pour elle. Que prétendent les incrédules, lorsqu'ils nous disent, que la vertu de l'homme, qui met tout son bonheur dans l'attente d'une autre vie, est timide, scrupuleuse, indécise? Veulent-ils nous persuader, que le fidèle tient trop à la règle du devoir; qu'il n'écoute que la voix de sa consience; qu'il sacrifie toujours le bien physique au bien moral; qu'il ignore l'art de se plier aux circonstances, et de substituer la fourberie à la droiture, lorsqu'elle est plus utile? Il balancera, sans doute, dans le choix des moyens; il les pesera au poids de l'équité, et il n'usera que de ceux qui sont conformes à ces lois: il blâmera

ces raſinemens de la politique, dictés par la mauvaise foi, et qui ne couvrent que des injustices : il refusera d'entrer dans les sentiers tortueux de la fraude, et il méprisera ces succès momentanés, qu'elle ne doit qu'à l'irrégularité de sa marche : il sera, si l'on veut, étranger à la société, et il ne représentera pas sur le théâtre du monde, lorsque la ruse, l'injustice et l'artifice, joueront tous les rôles. Il n'a, dans ces tristes circonstances, qu'un service à rendre à sa patrie ; c'est de laisser à ses concitoyens l'exemple d'une vertu sans tache, préférée à tous les avantages de la vie présente. Mais, placez-le dans ces occasions où la vertu peut déployer ses ressources ; où la grandeur d'ame devient nécessaire, pour renverser les obstacles ; où la bonne foi, la sincérité, la confiance, forment les liens de la société, et en sont la sûreté : exigez qu'il renonce aux douceurs de la vie privée, et qu'il

consacre

consacre ses travaux à sa patrie. Montrez-lui la perte de ses biens, de sa vie, de sa liberté; rien ne sera capable de l'ébranler : vous trouverez en lui le citoyen le plus actif, le plus décidé, le plus vigilant, le plus disposé à sacrifier tous ses intérêts au bonheur de ses semblables. Son courage ne sera pas cette chaleur de l'ame qui dépend du tempérament, des conjonctures, des attentions, et qui se soutient par l'appareil des regards publics. Ce sera une résolution calme, ferme, inébranlable dans les divers événemens; qui met en usage les précautions et les ressources, et qui ne se précipite pas dans le péril sans l'appercevoir. L'espérance des récompenses éternelles, ce sentiment qui élève l'ame sans la troubler, suffira pour lui faire envisager la mort d'un œil tranquile. Joad, ce pontife si zélé pour la loi, ce courage si fier, quoique nourri dans le repos, et les fonctions du mi-

nistère, qui arma les foibles mains des Lévites, pour venger Israël, et qui sauva des fureurs d'Athalie, l'héritier de David, n'étoit soutenu que par sa religion, dans ce généreux dessein. Assuré d'une vie plus heureuse, s'il mouroit fidèle à ses rois, il bravoit les efforts d'une reine homicide. La grandeur de son ame lui tenoit lieu de tout. Il craignoit son Dieu, et n'avoit pas d'autre crainte.

Que les incrédules vantent après cela ces héros de probité qu'ils opposent aux justes de l'évangile ! Qu'ils se flattent de former des citoyens zélés pour la patrie, fidèles à l'amitié, sectateurs de la vertu, quoique partisans du plaisir ! Qu'ils étalent à nos yeux les titres et les inscriptions qui immortalisent la mémoire des philosophes élevés au-dessus des préjugés vulgaires ! Qu'ils nous reprochent que les maximes de l'évangile avilissent l'ame, et ne sont propres qu'à former des piétistes, de

faux zélés et des superstitieux ! Déclamations frivoles ! Ces hommes vertueux, dont ils se font tant d'honneur, n'ont pour eux que l'erreur publique. Leurs vertus, tristes fruits de l'amour-propre, lui sont toujours subordonnées. Aujourd'hui, l'orgueil ou la crainte de la censure, les attache à leur parole : demain, l'intérêt ou la passion, les rendra parjures. Les occasions ont fait naître leurs actions utiles à la patrie : d'autres circonstances les autorisant contre le devoir, en feront des sujets rebelles. Enfin, ils n'ont jamais que les apparences de la vertu, parce que tout est faux, tout est vide, dans un cœur que l'espérance des récompenses éternelles, ne fixe pas dans les voies de la justice. *Nolite timere eos, etc.*

Les incrédules, en niant la vérité d'un avenir, ôtent à l'homme l'espérance des récompenses éternelles, seul motif capable d'attacher à la vertu :

j'ajoute, qu'ils lui ôtent encore la crainte des supplices éternels, seul motif capable de les éloigner du vice.

SECONDE PARTIE.

L'ESPÉRANCE des récompenses éternelles, n'est pas le seul motif pour affermir la probité. Quelque grandes que soient les promesses de la foi; si l'anéantissement étoit la seule peine du crime; si des supplices éternels n'étoient pas réservés aux coupables, les hommes entraînés par leurs passions, préféreroient l'usage momentané des biens sensibles, à la possession de Dieu. Le vice, assuré de l'impunité, auroit plus d'attraits pour eux, que la vertu suivie des récompenses; et je ne crains pas de dire, que beaucoup de fidèles portent au fond de leurs ames cette injuste disposition.

La crainte des peines éternelles, est donc un frein nécessaire aux pas-

sions. Il est peu de ces ames nobles, que l'amour de l'ordre, et la reconnoissance, attachent au devoir. Le commun des hommes est plus frappé par la crainte d'un avenir, que par tout autre motif. Le souvenir d'un Dieu vengeur, arrache le pécheur à ses égaremens: il répand sur toute sa vie, un trouble qui la rend malheureuse: il ne lui permet pas de goûter sans amertume, les plaisirs criminels. Les plus grands scélérats, sur le point de commettre le crime, détournent leurs yeux pour ne plus voir le ciel, dont les justes jugemens les rempliroient de frayeur. Il faut, pour qu'ils pèchent avec tranquilité, que le tumulte des passions, et l'ivresse des sens, écartent le souvenir des flammes vengeresses, et ferme leurs yeux à ce spectacle terrible. *Declinaverunt oculos suos, ut non viderent cœlum.*

Or, mes frères, tel est le second motif que la religion met en usage,

pour fixer les hommes dans la justice : la crainte d'un juge sévère, qui prépare aux coupables des supplices infinis. Elle peint aux yeux du pécheur, un Dieu vivant, terrible, inexorable, jaloux de la sainteté de sa loi, scrutateur des cœurs, et qui connoît les intentions les plus secrètes : il cite devant lui, tous les peuples de l'univers : sa voix puissante rappelle les morts du fond de leurs sépulcres, et le souffle de sa colère allume les feux dévorans, où les méchans seront à jamais tourmentés. *Timete eum qui potest corpus et animam perdere in gehennam.* L'opulence et l'autorité, mettent les puissans du siècle au dessus de la sévérité des lois. Les grands crimes sont presque toujours suivis de l'impunité : mais dans le jour des vengeances, la noblesse du sang, l'éclat de la réputation, la distinction des talens, tous ces titres pompeux, dont les hommes couvrent ici bas leur bassesse, seront

comptés pour rien : le genre humain, tremblant et sans appui, n'aura d'autre grandeur, que celle de son juge. Le monarque et les sujets seront jugés avec d'égales lois : le vice et la vertu, mettront seuls de la différence entre les hommes. *Timete eum qui potest animam et corpus perdere in gehennam.*

Vous, dont l'orgueil semble insulter au maître de l'univers ; puissans du siècle, qui gouvernez les hommes avec dureté, et qui ne connoissez d'autres lois que vos caprices : l'aveugle fortune a jusqu'ici favorisé vos entreprises; vos actions ont épuisé toutes les louanges ; et la flatterie, compagne assidue de la puissance et de l'autorité, vous promet encore au-delà du tombeau, les louanges de la postérité. Ecoutez l'arrêt terrible, que la vérité oppose aux vaines promesses de l'adulation : cette insensibilité pour les malheurs des hommes, dont vous

auriez dû faire la félicité; cette passion injuste de la gloire, cette excessive magnificence, fondée sur les concussions et sur les rapines; tant de vices brillans, que la flatterie érigeoit en vertus, seront pour vous, une source de remords éternels: une lumière importune vous découvrira toute leur difformité. L'autorité dont vous avez abusé, rendra votre jugement plus rigoureux. Vous paierez avec usure l'impunité dont vous avez joui sur la terre; car les puissans, dit le Seigneur, seront puissamment tourmentés: *Potentes autem potenter tormenta patientur.*

Que cette pensée est capable de tenir les hommes dans l'ordre! Dieu est le témoin et le vengeur des crimes les plus secrets: ils peuvent éviter la censure publique; mais ils ne peuvent échapper aux regards perçans de cet œil qui ne s'endort jamais. Le Seigneur citera, sans exception de personne; les coupables à son tribunal;

et la sentence, aussi sévère qu'irrévocable, s'exécutera par des tourmens éternels. Falloit-il, ô mon Dieu! que l'incrédulité bannît des cœurs, cette crainte salutaire qui trouble la fausse paix des ames criminelles! et puisque, malgré vos foudres et vos flammes vengeresses, l'iniquité prévaut encore sur la terre, quel spectacle affreux de crimes présentera l'univers, si l'homme regarde comme une foiblesse, la crainte d'un avenir, le seul frein qui reste aux passions, et le motif le plus ordinaire de la probité! L'ambition ne connoîtra plus d'obstacles; le voluptueux se livrera sans remords aux plaisirs les plus infâmes; le scélérat se plongera, sans effroi, dans la nuit du tombeau, et l'impunité deviendra l'amorce de tous les crimes.

Ce dangereux interprète d'Epicure, qui a su orner son système ténébreux des images brillantes de la poésie, a bien compris qu'une philosophie qui

laisse le vice sans punition, ouvre le chemin du crime, et révolte ceux qui conservent quelqu'amour pour la vertu. Il entreprend de justifier ses dogmes impies de cette imputation: il s'efforce de prouver que la crainte de l'infamie et des peines infligées par les lois, suffisent pour conserver l'ordre dans la société: il met à la place des tourmens à venir, les agitations d'une conscience criminelle. Les hommes, selon lui, pour résister aux passions, n'ont pas besoin d'être troublés par les frayeurs d'un avenir. La lumière importune qui montre aux coupables leur difformité, venge assez la vertu du mépris qu'ils ont pour elle. Punis sur la terre par leurs propres remords, ils n'ont rien à craindre dans les enfers. La mort met fin à leurs déréglemens: elle doit aussi terminer leurs supplices.

A quoi l'incrédulité est-elle réduite, si, pour préserver des crimes les plus noirs, elle n'a pas de motifs plus puis-

sans que les remords et la crainte de l'infamie ? Les agitations d'une conscience criminelle sont, il est vrai, la première peine des coupables, comme la satisfaction que l'on goûte dans le témoignage d'une bonne conscience, est la première récompense de la vertu. Les plus grands pécheurs ne peuvent étouffer ce cri de la nature qui les rappelle à leur devoir, ni éteindre cette lumière qui découvre leur difformité : mais ces remords doivent être fondés sur la crainte des supplices éternels. Sans cette crainte, le crime perd son horreur : il n'est plus suivi de cette frayeur salutaire, supérieure au tumulte des passions, qui se fait sentir au pécheur, malgré l'ivresse des sens, et qui empoisonne tous ses plaisirs L'oubli d'un Dieu vengeur, sera toujours la ressource assurée contre les agitations de la conscience ; et les incrédules, en niant la vérité d'un avenir, ne cherchent, sans doute, qu'à

se procurer dans le crime, une affreuse sécurité.

La crainte des peines infligées par les lois, est un motif insuffisant pour rendre solide la probité, si la religion ne fait pas respecter l'autorité du législateur. Ne donner pour appui aux lois les plus sévères, que la vigilance souvent trompée, le zèle quelquefois équivoque des juges, c'est les exposer à des infractions continuelles. Combien de crimes qui échappent à la connoissance des magistrats! combien de criminels trop puissans et trop accrédités pour être punis! Quel frein restera-t-il à un coupable assuré de l'impunité, si la foi ne lui montre un Etre suprême, jaloux de l'exécution des lois, témoin inévitable de la manière dont elles sont observées; et vengeur inflexible du mépris que l'on en fera!

D'ailleurs, il est des occasions, où la méchanceté des hommes abuse de l'autorité des lois, pour opprimer l'in-

nocence ; où le refus de satisfaire une injuste passion, change en persécuteurs de la vertu, ceux qui devroient en être les protecteurs ; où l'attachement au devoir, nous expose à la perte de la fortune, de l'honneur, de la vie: la vertu timide, scrupuleuse et peu défiante, tombe souvent dans le piège, que lui dresse le vice fécond en ruses et en artifices. La calomnie lui ravit les suffrages publics; la jalousie la persécute ; un lâche intérêt la sacrifie : chaque siècle nous fournit là-dessus, de tristes exemples. Or, mes frères, dans ces circonstances, n'est-il pas certain que l'homme, qui regarde les peines éternelles comme des chimères, préférera sa vie et sa fortune à son devoir? Uniquement touché des biens du siècle, la mort est pour lui le plus grand des malheurs: il ne craindra donc pas de conserver sa vie, sa réputation, sa fortune, aux dépens de sa vertu. David veut-il jouïr de son adultère?

l'élite de son armée est bientôt exposée à une mort certaine, pour faire périr le seul témoin incommode à son incontinence. Joab, qui devoit s'opposer à sa passion, lui applanit les voies du crime. Il sacrifie sans peine, son devoir à sa fortune, et à la faveur de son maître. Voilà la foiblesse de toute probité fondée sur la crainte des hommes. Susanne, au contraire, sollicitée au crime par les juges d'Israël, remet entre les mains de Dieu, les intérêts de sa vertu : sa mort est assurée, si elle résiste à leurs infâmes passions ; mais la perte de la vie est vile à ses yeux, lorsqu'elle la compare aux feux dévorans, où les coupables seront à jamais tourmentés. Son point de vue commence, où les biens du siècle prennent fin. Elle aime mieux tomber entre les mains des hommes injustes, que dans celles du Dieu vivant, vengeur éternel de son infidélité. Voilà ce qui constitue l'essence de la vertu, et ce qui dis-

tingue la probité véritable, du faux honneur et de la chimère de la réputation. Ne craignez pas ceux qui n'ont de pouvoir que sur le corps, et ne peuvent faire périr l'ame : craignez plutôt celui qui peut condamner l'un et l'autre aux flammes éternelles. *Nolite timere eos*, etc.

La crainte des supplices éternels paroît, en effet, le plus puissant motif pour résister à l'attrait des faux plaisirs. L'espérance des récompenses promises à la vertu, peut attacher les hommes à la justice ; mais cette espérance puise toute sa vivacité dans l'amour des biens célestes ; et cet amour est toujours foible dans des cœurs entraînés par la violence des passions. La crainte de l'enfer, au contraire, agit de toute sa force, dans les circonstances où les passions déploient toute leur activité. Plus l'attrait de la volupté est séduisant, plus l'image des peines éternelles est ter-

rible ; et les charmes d'une vie sensuelle, ne peuvent qu'augmenter l'horreur des supplices réservés aux coupables.

En vain les incrédules s'efforcent d'ôter à la religion l'avantage d'être la base de la probité, en niant que la crainte d'un avenir puisse influer sur les mœurs. Ce n'est pas, disent-ils, dans la doctrine dont tous les hommes sont persuadés, qu'il faut chercher le véritable motif de leurs actions. On ne le trouve que dans les goûts qui les dominent, dans les penchans qui les entraînent, dans les passions qui sont nées avec eux, et que l'habitude a fortifiées. Tout cela est indépendant de la religion. La foi aux vérités chrétiennes, n'exclut pas les passions les plus vives ; et l'on peut être incrédule, sans aucune inclination vicieuse. C'est donc dans le tempérament, mobile universel, qu'il faut chercher l'origine des mœurs. Les lois ne sont observées qu'autant qu'elles fa-

vorisent l'instinct. Le physique l'emporte toujours sur le moral; et des nations entières ne se livrent à des excès qui nous font rougir, que parce que leur constitution les tourne vers le vice, avec une force que la raison ne peut surmonter.

Ainsi l'incrédule, forcé de s'envelopper long-temps dans des ténèbres épaisses, développe enfin ce système affreux, qui tend à rassurer les hommes dans l'horreur du crime, à étouffer les remords, et à faire regarder les excès des passions, comme des penchans innocens que la nature transmet, et que la nature justifie. A Dieu ne plaise que nous adoptions cette doctrine, qui regarde le tempérament comme la cause unique de nos vices et de nos vertus. Les vertus chrétiennes sont si supérieures à la nature, que c'est une folie de les lui attribuer. Souvent elles ne s'acquièrent, qu'après avoir vaincu par de longs et pénibles combats, le goût,

l'humeur et les penchans: nos crimes mêmes, sont la suite d'un choix volontaire. L'homme est libre dans l'usage de ses passions : il peut les réprimer par ses efforts ; et quel que soit leur empire, la crainte des supplices éternels est un motif puissant pour en arrêter la violence ; puisqu'il est d'expérience qu'on péche avec plus de facilité, lorsque le crime qui flatte le cœur cesse de paroître odieux en lui-même, et dangereux dans ses suites. L'évangile, qui ouvre sous les pieds du pécheur les gouffres de l'enfer, facilite du moins l'exercice de la vertu, en présentant les dangers du crime. Mais l'impie, en étouffant cette crainte, applanit le chemin du vice ; il lève l'obstacle ; il ôte de la balance le seul poids, qui dans l'instant d'une délibération, peut nous faire pencher vers la vertu ; et malgré tous ses sophismes, il y aura toujours entre la religion chrétienne et l'incrédulité, une différence

aussi flétrissante pour l'une, que glorieuse pour l'autre : c'est que le christianisme, par ses vues supérieures, a le mérite de toutes les vertus des chrétiens, sans être responsable de leurs vices; au lieu que l'irréligion, anéantissant tous les motifs de la probité, se rend coupable de tous les crimes des incrédules, et ne peut se prévaloir de leurs bonnes actions.

Oui, mes frères, le contraste des maximes du christianisme et de la doctrine des impies, fait voir tout l'avantage d'une religion, dont l'unique but est de rendre les hommes bons et heureux. Ses promesses et ses menaces sont des exhortations touchantes à la vertu, et des motifs puissans pour éloigner du vice : elle touche tous les ressorts du cœur, pour les diriger au véritable bonheur : elle sauve également par la frayeur et l'espérance. Que pouvoit-elle faire de plus, pour affermir la probité, que d'effrayer les coupables,

par la vue des supplices éternels? Si quelques fidèles sont vicieux malgré ces motifs, la perversité de leurs cœurs est la cause de tous leurs crimes; la religion n'y a aucune part: elle ne tend qu'à les rendre justes et heureux: c'est l'homme qui se damne, et la religion qui le sauve. Mais l'impiété, qui confond tous les devoirs, et qui anéantit tous les motifs capables d'attacher à la vertu, facilite les excès des passions, rend la probité dépendante de l'inconstance du cœur, et n'influe jamais sur les actions vertueuses. Si ses partisans montrent quelquefois des sentimens conformes à la loi, c'est que la droiture de leur cœur l'emporte, dans ces occasions, sur la perversité de leur doctrine. Il faut qu'ils la contredisent, lorsqu'ils veulent être vertueux; et ils deviendroient des monstres, si leurs principes passoient dans leurs mœurs.

La religion offre tout-à-la-fois un

spectacle bien consolant et bien terrible. Elle rend à l'homme l'immortalité que l'impiété lui ravit : elle lui fait voir son ame survivante à la destruction de son corps : elle ouvre à ses yeux une patrie, où Dieu récompense la justice. Cette espérance le soutient dans les peines de son exil, et devient un gage précieux des biens futurs. Elle diminue les horreurs du trépas, et montre le néant de tout ce qui n'est pas éternel. Il faut en convenir ; l'attente d'une vie plus heureuse peut seule élever l'homme au-dessus de la douleur et des évènemens. L'ivresse de la gloire n'est qu'une surprise de l'ame ; la constance du philosophe, un sacrifice à la vanité ; le courage de l'impie, un affreux désespoir. Il n'y a que l'espérance d'un bonheur éternel, qui puisse faire envisager la mort d'un œil tranquile. Etienne, expirant sous une grêle de pierres, voit les cieux ouverts pour le recevoir.

A cette vue, son ame s'élève au-dessus de la douleur, oublie l'injustice de ses ennemis, et prie pour ses persécuteurs. L'orgueil, l'enthousiasme, ou les regards publics, ne forment pas ces sentimens si généreux. Ils naissent, dans ces derniers momens, d'une impression plus forte de la vérité, des charmes plus touchans de la justice, et de la certitude des récompenses. *Eccè video cœlos apertos.*

Mais la religion, si consolante pour le juste, change de face, et devient, pour le pécheur, affreuse et terrible. Elle le trouble par ses menaces; elle empoisonne la douceur de ses voluptés; elle le rend malheureux dans le sein du plaisir; elle lui ôte la ressource du néant auquel il aspire; elle lui montre Dieu comme un vengeur inexorable, qui use d'une lenteur adorable dans ses châtimens, mais qui exerce enfin sa justice, en précipitant les coupables dans les feux éternels. *Ti-*

mete eum qui potest animam et corpus perdere in gehennam.

C'est donc en vain que les incrédules affectent une probité indépendante des motifs de la religion. La certitude des peines et des récompenses éternelles, qui élève l'homme au-dessus de tout ce qui passe, peut seule le fixer dans la justice. Un cœur vide de la crainte de Dieu, est toujours soumis à l'empire des passions. Ses vertus sont fausses, ou peu solides; ses plus belles actions sont déshonorées par les vils ressorts qui les produisent; et toute sa gloire n'est qu'une ignominie. *Stultorum exaltatio ignominia.*

Grand Dieu! ne souffrez pas que l'impiété prévale sur la terre : confondez à jamais ces hommes qui opèrent l'iniquité par principes, qui regardent comme une folie, la doctrine sainte qui nous prêche l'innocence, et qui ne trouvent de supériorité de

raison, que dans celle qui leur fait une leçon continuelle de tous les vices : augmentez dans les fidèles, l'attachement à votre sainte loi. Que leur zèle pour sa défense, soit réveillé par l'exemple des pasteurs : que leurs oreilles soient fermées aux blasphêmes des incrédules : que l'affreuse distinction dont ces impies se flattent, soit pour eux un opprobre : qu'ils ne paroissent plus sur la terre, que pour être le rebut et l'anathême de tous les hommes. Ou plutôt, ô mon Dieu! rappelez ces malheureux à la connoissance de la vérité : dissipez ce nuage épais que les passions forment devant leurs yeux : changez leurs cœurs, dont le déréglement les a conduits à l'irréligion. Qu'ils deviennent justes, sincères, chastes et tempérans : alors, loin de secouer le joug de la foi ; loin de chercher une ressource affreuse dans le néant, l'espérance de l'immortalité fera leur plus douce consolation : ils soupireront

ront, avec nous, après ces jours heureux, où le père des miséricordes fera part aux élus des récompenses éternelles.

Ainsi soit-il.

SERMON

SUR

LE BONHEUR

DES JUSTES.

Beati mundo corde !

Heureux ceux dont le cœur est pur ! *S. Mathieu*, chap. 4.

QUEL contraste étonnant, mes frères, forment les maximes du monde, et celles de l'Evangile ? L'un ne connoît d'autre bonheur, que celui de satisfaire ses passions, et de se livrer aux charmes de la volupté ; l'embarras des affaires et les occupations du siècle, lui paroissent seuls dignes de remplir les momens qu'il ne consacre pas à ses

plaisirs; et rien ne peut le charmer, que les dehors éclatans de la vanité, la pompe, la magnificence, la supériorité des talens, et ces qualités qui nous élèvent au dessus des autres hommes, dans le commerce de la vie. L'Evangile, au contraire, nous propose comme véritablement heureux sur la terre, des justes qui ont vécu dans le mépris d'eux-mêmes, qui ont su donner des bornes à leurs desirs, et réprimer les passions qui troublent la tranquilité de l'ame, dont la vie a été une pénitence continuelle, et qui semblent n'avoir goûté d'autre douceur, que celle qui naît d'une conscience sans reproches. *Beati mundo corde.*

La vérité de cette maxime qui attache le bonheur à la vertu, quoique mise dans un plus grand jour par la lumière de l'Evangile, perçoit déja à travers les ténèbres de l'idolatrie: l'idée d'un sage heureux par la modération, étoit l'idole de la philosophie

païenne. Elle connut la nécessité de réprimer les passions; elle plaça la félicité dans la pratique des devoirs; elle donna des éloges magnifiques à cette indépendance, qui élève l'homme au dessus des évènemens; elle chercha la véritable grandeur, dans le mépris des choses humaines. Ces maximes étoient frappantes; l'enthousiasme de la vertu, sembloit les inspirer; elle les débitoit avec cette ostentation qui éblouit les esprits: mais ces leçons se perdoient, pour ainsi dire, dans le vague des airs; elles ne pouvoient porter jusqu'au cœur, le détacher des faux biens, et lui donner cet empire sur les passions, dont le philosophe faisoit dépendre son bonheur.

Ce que la beauté simple de la vertu, et les vains préceptes de la philosophie, ne pouvoient opérer; Jésus-Christ, le seul législateur qui a pu toucher les cœurs, en éclairant les esprits, l'a exécuté; il a rendu la vertu

aimable; il a découvert le véritable bonheur, et donné en même temps des forces pour y parvenir. Ce maître du genre humain, n'a pas seulement fait entendre cette maxime si opposée aux préjugés du monde: Heureux, non celui qui remplit la terre du bruit de ses victoires, qui fait servir à ses plaisirs toutes les passions des hommes, qui s'élève au dessus des autres, par la supériorité des talens, ou qui fixe des yeux jaloux, par l'éclat d'un faste orgueilleux; mais celui dont l'ame est sensible aux cris du malheureux, qui répand ses bienfaits sur l'indigent, qui n'estime que la vertu, et qui ne goûte que les plaisirs de l'innocence! *Beati mundo corde.* Jésus-Christ a gravé ces vérités dans les cœurs, et les a fait influer sur les mœurs de ses disciples. L'univers étonné, a enfin vu sortir de cette école de la sagesse, des justes élevés au dessus de tout ce qui passe; riches par leur modération, grands par

leur désintéressement, contens dans la pauvreté, tranquiles dans le sein de la douleur, et heureux dans toutes les situations, par l'attente des récompenses promises à la vertu. *Beati mundo corde.*

C'est ce tableau de la félicité des justes, que j'entreprends d'exposer à vos yeux; vous verrez que la justice chrétienne, rend l'homme aussi heureux qu'il peut l'être sur la terre, parce qu'elle diminue toutes ses peines, et qu'elle augmente tous ses plaisirs: deux vérités que j'entreprends de développer, et qui feront tout le partage de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

L'HOMME doit s'attendre à souffrir sur la terre, et le plus grand bonheur n'est jamais sans mélange de peines. Cette vérité, que la révélation a conciliée avec la raison, en montrant l'affliction comme une suite du crime,

est mise, par le sentiment, au dessus des illusions du sophisme: il n'est pas besoin de présenter l'esclave gémissant dans les fers, le tyran victime de ses soupçons, ou la vertu succombant sous les efforts de l'injustice, pour peindre les misères de l'homme: les situations les plus heureuses, fournissent des traits au tableau de nos malheurs; les alarmes, les chagrins, les inquiétudes, naissent du sein de l'abondance; la douleur est à la suite du plaisir; le dégoût et la langueur habitent le séjour de la volupté; et la destinée la plus brillante, ne fait qu'augmenter ce joug d'affliction, que le Créateur a mis sur la tête d'un père coupable. *Grave jugum super filios Adæ.*

Une réflexion que l'expérience fait naître, prouve encore la nécessité des souffrances; c'est que l'homme ne forme pas l'arrangement de l'univers, qu'il ne tient pas dans ses mains la chaîne des évènemens, que sa pré-

voyance est trop bornée, pour mettre sous ses yeux tous les dangers; que les obstacles sont trop multipliés, pour qu'il puisse les surmonter; que le contraste des passions varie à l'infini la scène du monde, fait succéder les revers aux succès, lie les effets à des causes imprévues, forme un chaos, où notre sagesse se perd, et que la prudence humaine ne peut empêcher tous les maux qui nous menacent.

La félicité parfaite, une vie sans amertume, sans privation, sans douleur, n'est donc pas le partage de l'homme sur la terre: il n'est pas en son pouvoir de se garantir de tous les maux; mais il peut en éloigner plusieurs; se dédommager de ceux qu'il souffre, par le mérite de la patience; se consoler de la perte des biens présens, par l'espérance du bonheur éternel: il lui reste toujours un moyen de diminuer ses peines; c'est de pratiquer la vertu, d'aimer Dieu par dessus toutes

choses. Les ressources de la prudence ne peuvent suppléer à cette disposition du cœur; et, quel que soit l'arrangement de l'univers, la situation du juste est moins malheureuse que celle du pécheur.

Pour vous faire entrer dans une vérité si honorable à la vertu, remarquez avec moi, mes frères, que les plus grands maux de la vie présente naissent du désordre des passions, et que leurs illusions sont la source de nos chagrins. Nos erreurs, dit saint Ambroise, nous rendent malheureux : *Causa laboris ignorantia.* Nous donnons trop de prix aux biens présens: voilà pourquoi les pécheurs qui les perdent, ne trouvent plus de consolation, ni en eux-mêmes, ni dans les autres créatures, ni dans la religion. Le juste, au contraire, dont les affections sont réglées par la charité, et qui préfère la vertu à tous les biens terrestres, trouve dans l'adversité, des motifs de

consolation ; dans le témoignage de sa conscience, dans le spectacle du monde, dans les espérances de la foi : trois réflexions qui vous feront voir que la justice chrétienne diminue nos peines. Développons ces idées.

Le témoignage d'une bonne conscience est le premier avantage du juste dans l'affliction. La loi, dit l'Apôtre, est gravée dans nos ames : nous y portons les principes de la vertu. Si elle n'est pas le premier de nos penchans, nous sentons qu'elle est le premier de nos devoirs. Au milieu des passions qui transportent, une lumière importune découvre leurs égaremens ; elle force le pécheur à condamner le crime qu'il se permet ; et elle lui reproche ses plaisirs injustes, dans le temps même qu'il les goûte. Il faut cependant en convenir ; lorsque tous les évènemens s'accommodent à nos vues, que tout rit à nos penchans, et que le monde nous offre tous ses charmes, la voix

de la conscience se fait moins entendre; des diversions agréables affoiblissent ses impressions; l'ame, trop éprise des biens dont elle jouït, sent à peine le prix de la vertu, et semble se consoler de sa perte par des dédommagemens. Le charme de l'espérance, l'illusion de la gloire, l'ivresse de la volupté, forment ce prestige continuel, qui éblouit l'esprit en séduisant le cœur, et que le Sage appelle l'enchantement de l'erreur; *fascinatio nugacitatis*. Mais dans l'adversité, tout change aux yeux du pécheur; l'illusion se dissipe; le prestige s'évanouit; son ame, n'étant plus distraite par la variété des plaisirs, se replie sur elle-même, et découvre sa difformité; le reproche de l'injustice se joint à l'amertume de ses disgrâces, et il reste également accablé par ses privations et par ses remords.

En effet, mes frères, quelle consolation le pécheur peut-il trouver dans l'affliction? Tout ne concourt-il pas

à augmenter ses peines? Le souvenir du passé n'est-il pas encore plus triste pour lui, que l'expérience du présent? Peut-il supporter le spectacle d'une vie, où des privations dures ont succédé à des plaisirs criminels, où des moyens injustes n'ont amené que des revers accablans? Quel chagrin, lorsqu'il se rappelle tout ce qu'il a souffert, pour un monde où il éprouve tant de dégoûts, pour des richesses qui lui ont échappé avec tant de facilité, pour des projets inutiles, qui lui laissent tant de remords? Hélas! se dit pour lors à lui-même le pécheur, ma vie a été pleine d'agitations, d'assujettissemens, de contrainte: j'ai sacrifié mon repos et ma conscience à mes passions: j'ai voulu amasser des trésors: j'aspirois aux grandeurs; je les poursuivois avec tant d'ardeur, que tous les moyens me paroissoient légitimes pour y parvenir: l'espérance du succès justifioit à mes yeux la honte des moyens. J'a-

employé la fraude et la violence; j'ai supplanté des rivaux; j'ai dépouillé l'orphelin; je me suis avili par des bassesses; j'ai commis des crimes: il m'en auroit moins coûté pour assurer mon salut éternel, que pour satisfaire mes passions. J'ai tout fait pour le monde, et je comptois y trouver toute ma satisfaction; cependant je n'y trouve que des amertumes et des disgrâces; je ne jouis pas même de ces faux biens; l'amour excessif qui m'y attache encore, me fait sentir plus vivement leur perte. Tous mes jours coulent dans l'infortune; mes songes flatteurs ont été dissipés par l'adversité: je n'ai plus ni les agrémens de l'erreur, ni les avantages de la vérité. Falloit-il donc tant de peine, pour tout perdre? et n'ai-je été coupable, que pour devenir plus malheureux? *Lassati sumus in viâ iniquitatis.*

C'est ainsi que le poids d'une conscience criminelle augmente les peines

du méchant, en ajoutant au sentiment de ses pertes, le mépris et l'opprobre. Le vice est à peine apperçu, lorsqu'il est joint à la prospérité ; mais l'adversité en découvre toute la difformité ; et lorsqu'il a succombé, après avoir épuisé les ressources de l'injustice, il tombe dans l'opprobre et dans l'avilissement. La vertu, au contraire, diminue toutes les peines du juste ; et si elle ne lui assure pas tous les biens présens, elle est du moins le plus grand motif de consolation dans ses malheurs. L'homme vertueux n'est jamais avili par l'infortune ; il s'honore même souvent de ses disgrâces ; il les chérit, lorsqu'elles sont une suite de l'attachement constant au devoir ; et il se croit plus grand, lorsqu'il a tout perdu pour conserver la vertu. Voyez Jérémie dans l'obscurité de sa prison. Quelle élévation dans ses sentimens ! quelle dignité dans ses plaintes ! quel triomphe sur ses persécuteurs ! Ni les menaces des puissans, ni les

fureurs de la multitude, ne peuvent l'ébranler. La noble confiance qu'il a dans sa vertu, le rend supérieur à tous les efforts du monde. Plus ses maux sont violens, plus sa constance l'élève; plus les sacrifices qu'il fait au devoir sont pénibles, plus il goûte de satisfaction, après les avoir faits; et pour se consoler de toutes ses peines, c'est assez qu'il se dise: Je souffre pour la justice; il vaut mieux mourir innocent, que de vivre criminel. Ah! mes frères, si ces grands exemples vous touchent; si le récit de ces actions fait naître dans vos ames un intérêt si vif, quelle satisfaction ne devoient pas goûter les justes qui ont pratiqué ces vertus! Qu'il est doux de pouvoir se dire dans l'affliction et la douleur! J'ai pris le meilleur parti, en m'attachant à Dieu seul: dans le temps même que le monde s'offroit à mes yeux dans tout son éclat, je l'ai regardé comme un songe; j'ai vu son

inconstance et sa fragilité ; j'ai mis de la différence entre ce qui passe, et ce qui doit subsister éternellement ; j'ai donné des bornes à mes passions ; je n'ai écouté ni l'ambition, ni l'avarice ; et le crime heureux n'a jamais séduit mon cœur. Quel avantage n'ai-je pas trouvé, en donnant à la vertu la préférence sur tous les biens présens ! Tant que la providence les a répandus sur moi, j'en ai joui sans remords ; et lorsqu'elle me les ôte, je les perds avec moins de regret. Si mes affections étoient déréglées ; si les grandeurs, les plaisirs, les richesses, eussent fixé mes desirs, quel seroit mon sort, aujourd'hui que l'adversité me dépouille de tous ces biens ? Le sentiment de mes pertes, seroit encore augmenté par la force de mes attachemens ; la violence de mes desirs rendroit mes privations plus dures ; mais la modération que j'ai conservée dans la prospérité, me soutient contre les disgrâces.

Je perds avec moins de regret, ce que j'ai possédé avec moins d'attachement. La douce confiance qui naît de l'innocence du cœur, suffit pour remplacer l'attrait des espérances humaines. Dieu seul peut faire ma félicité. Je l'ai compris, au milieu des satisfactions du monde; je le sens encore dans l'affliction; je goûte davantage la vertu qui me reste seule; et ce bien est d'un si grand prix à mes yeux, que je ne voudrois pas le sacrifier, pour obtenir tous les autres.

Ce n'est pas que les justes ne doivent gémir, en repassant les égaremens de leur vie, et se regarder comme dignes des maux qui les affligent. Les consolations qui naissent du témoignage d'une bonne conscience, sont toujours mêlées avec les larmes du repentir; et il n'est point d'homme qui ne soit assez coupable devant Dieu, pour ne pas imputer ses malheurs à ses crimes. David, après les rigueurs d'une

longue pénitence, ne pouvoit oublier son injustice. Urie, disoit sans cesse ce roi vertueux, m'étoit connu comme un des forts d'Israël, et des plus fidèles à son prince; cependant, je lui ai ôté l'honneur et la vie. O Seigneur! délivrez-moi de son sang; la plaie que je lui ai faite par les traits des Ammonites, est ouverte devant mes yeux, et mon péché est toujours contre moi: *Et peccatum meum contra me est semper.* Que n'eût-il pas fait, pour se délivrer d'un reproche si sanglant? Sans doute, David innocent auroit été moins malheureux; et cette vérité doit nous convaincre du prix de la vertu, puisque, dans toutes les situations, le crime est le plus grand des malheurs. Mais quelle différence entre les larmes du pénitent, et les remords du pécheur! entre les regrets d'une ame justifiée, et les déchiremens d'une conscience criminelle! entre l'horreur du vice qui n'est plus dans le cœur, et le repro-

che du crime qui est encore dans la volonté ! Le juste, en gémissant sur ses égaremens et ses foiblesses, condamne ce qu'il n'aime plus ; son cœur et sa raison, ses lumières et ses inclinations sont d'accord. Sa tristesse et sa joie naissent du même principe ; plus il déplore ses erreurs, plus il se réjouit de connoître la vérité ; plus il frémit tournant ses yeux vers l'abyme où il étoit plongé, plus il est touché des miséricordes de Dieu, qui l'en ont retiré. Si le passé l'afflige, le présent le console ; il semble même que le souvenir de son infortune, fortifie son bonheur actuel ; et qu'il goûteroit moins le prix de la justice, s'il n'avoit jamais eu le malheur de la perdre. Que vos miséricordes sont infinies, ô mon Dieu ! s'écrioit le Prophète ; qu'elles sont touchantes, lorsque je les compare avec mes iniquités ! Mon ame alors, connoît trop ce qu'elle vous doit, et ce que vous avez fait pour elle : *Mi-*

rabilia opera tua, et anima mea cognoscit nimis. Oui, mes frères, le juste affligé, trouve de la consolation jusques dans les larmes du repentir et de la douleur ; rien ne peut troubler la paix de son cœur, parce qu'elle naît de l'ordre qui se trouve dans ses affections, et que, ni l'adversité, ni le souvenir de ses infidélités passées, ne détruisent pas cet ordre : les dégoûts et les disgrâces, qu'il éprouve dans le monde, ne sont que des nuages passagers qui occupent la surface de son ame ; au dedans, règne toujours le calme, la fermeté, la résignation, la confiance douce et tranquile, qui commence, dès cette vie, le bonheur d'une créature formée pour la vertu. O innocence du cœur ! quel avantage ne procurez-vous pas à l'homme ! Ne comprendrons-nous jamais, que la grande félicité n'est que dans la justice ; que le témoignage d'une bonne conscience peut seul diminuer nos peines dans

l'adversité; que la première disposition pour être moins malheureux dans ce lieu d'exil, est de croire que le plus grand des biens pour nous, c'est d'être vertueux!

En second lieu, le spectacle du monde, devient pour le juste affligé, une source de réflexions consolantes. Le siècle présent n'offre au pécheur dans l'adversité, que des objets tristes et accablans: s'il jette ses regards sur les heureux du monde, le contraste de sa situation augmente son infortune; leur bonheur devient son tourment; il voit entre leurs mains, tous les biens qu'il désire; il ne trouve autour de lui, que le mépris et l'opprobre; tandis que la gloire dont il faisoit son idole, répand tout son éclat sur des rivaux qui insultent à sa disgrâce, et qui jouissent de son humiliation. Le faste de leur opulence, lui paroît établi sur les ruines de sa fortune: la faveur dont ils jouissent, la

puissance qui leur attire tant d'hommages, la volupté qui les enivre, les richesses qui fournissent tant de facilités à leurs passions ; tout lui montre sans cesse ce qu'il a perdu, et ce qu'il désire ; ce qu'il n'est plus, et ce qu'il voudroit être encore. Le désordre de ses affections est la source de ses malheurs ; plus il aime le monde, plus une préférence blesse son orgueil ; plus une injure révolte sa fierté, plus un revers le confond ; plus les contradictions l'affligent, plus une perte imprévue l'accable ; plus il aime le monde, moins il trouve de consolation dans l'adversité : car quelle ressource y a-t-il pour un malheureux dont les desirs croissent avec l'impuissance de les satisfaire, et qui est privé de tout ce qu'il aime, sans que la force de ses attachemens diminue? Se consolera-t-il dans les disgrâces, par des réflexions sur l'instabilité des choses humaines? mais cette fragilité, qui ne l'empêche pas

de s'attacher trop fortement aux biens passagers, pourra-t-elle le consoler de leur perte? Se comparera-t-il à d'autres infortunés, dont les disgrâces paroissent plus accablantes? mais le malheur d'autrui diminue peu le nôtre. Et d'ailleurs, un si triste spectacle n'est-il pas une affreuse diversion pour un malheureux? Se soulagera-t-il par des murmures contre l'injustice des hommes? mais que peut-il leur reprocher, puisque son cœur est injuste? Comment se plaindra-t-il de la perfidie d'un rival, s'il est disposé, lui-même, à sacrifier tous les devoirs à son élévation? A quoi bon déclamer contre le monde, lorsque ses illusions nous enchantent? Je veux que la raison découvre mieux dans l'adversité, le prestige des grandeurs; que l'expérience nous montre toute la fragilité des créatures, en les brisant, sous nos yeux, jusqu'à les réduire en poussière; que nous sert-il de connoître la vérité,

si le cœur chérit nos erreurs ? La lumière même, dit Jésus-Christ, est odieuse à ceux qui aiment les ténèbres. La raison n'est qu'un triste avantage pour les pécheurs, tant que les passions subjuguent leur volonté ; leur sagesse même, semble se tourner contre eux : si le dégoût des agitations du siècle et l'amertume des disgrâces, leur fait chercher le repos dans la solitude, ils n'y trouvent que des réflexions tristes, de l'ennui, des plaisirs insipides ; leur ame, moins distraite par la variété des évènemens, s'occupe davantage de ses malheurs ; leur imagination à peine frappée par les objets présens, donne plus de prix aux biens qu'ils ont perdus : le vide qui les environne, les rappelle sans cesse à la considération dont ils jouissoient dans la prospérité, En vain cherchent-ils à se fortifier contre les adversités, par les préceptes de la philosophie : en vain affectent-ils de mépriser le monde

monde qui leur échappe; la raison toute seule, se lasse bientôt de cette fierté: il faut de l'innocence et de la modération dans le cœur, pour goûter les douceurs de la retraite; il faut être détaché du monde, pour se passer du monde; tant que les affections y restent, la séparation est cruelle. Vous l'avez dit, Seigneur! tout manque au pécheur, dès qu'il est éloigné des objets qui forment ses illusions; et jamais il n'est plus malheureux, que lorsqu'il reste seul avec lui-même. *Affligetur relictus in tabernaculis.*

Douce et consolante vertu! qu'il en coûte à ceux qui vous abandonnent! et que le monde devient un affreux spectacle pour un malheureux, dont le cœur flétri par le crime, est encore abattu par la disgrâce! Pourquoi renfermons-nous nos desirs dans le siècle présent? Ne voyons-nous pas que les grandeurs, la gloire, les richesses, vont nous échapper et que nos desirs

insensés ne peuvent ni les retenir, ni les empêcher d'être fragiles? et alors quelle sera notre ressource dans l'adversité, si nous sommes encore attachés au monde, qui n'a pour nous que des privations, des dégoûts, des injustices? Le juste affligé peut seul trouver dans les révolutions du siècle présent des consolations qui diminuent ses peines.

Dégoûtés des biens indignes de nos recherches, ou livrés à des plaisirs qui laissent un vide dans nos cœurs, notre condition présente seroit insupportable, si notre esprit ne s'occupoit d'une félicité parfaite qu'il peut acquérir. En général, rien n'adoucit plus les amertumes de la vie, que l'espérance d'un bonheur éternel; mais elle a bien d'autres avantages, lorsqu'elle est fondée sur la piété. L'espérance nous rend heureux, à proportion qu'elle approche de la certitude. Or, celle du juste a un fondement solide, qui lui inspire une confiance salutaire,

capable de calmer toutes ses inquiétudes. L'espérance, dit saint Paul, ne nous trompe point, parce que l'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit, qui nous a été donné. Dès qu'elle est jointe à la charité, la miséricorde, la bonté de Dieu, deviennent comme indubitables à notre égard. Nous avons reçu cet esprit d'adoption, qui fait que nous nous adressons à lui, comme à notre père. Le Saint-Esprit, en rendant témoignage à notre amour, nous convainc aussi que nous sommes aimés de Dieu, puisque nous ne pouvons l'aimer les premiers; et ce double témoignage exclut toute crainte, établit dans l'ame une paix profonde, et nous persuade que celui qui a commencé à y établir gratuitement son règne, voudra bien l'y perpétuer pendant l'éternité.

Aussi l'espérance ne découvre pas seulement au juste sa patrie; il habite déjà dans le ciel où est son trésor: il se

regarde comme le citoyen de cette cité sainte que la charité élève sur les ruines de l'amour-propre ; et renonçant entièrement au lieu de son exil, il ne forme plus qu'une même famille avec les esprits célestes, dont Dieu est le père commun : *Ex quo omnis paternitas in cælo et in terrâ nominatur.*

Il est vrai que cette confiance ne va pas jusqu'à la certitude. Le juste peut perdre la grâce : son salut est entre les mains de Dieu, qui ne doit à personne le grand don de la persévérance : c'est assez pour faire trembler les élus, et leur inspirer une crainte filiale ; c'est assez pour exclure de leur cœur une fausse sécurité, et non pour bannir une confiance salutaire. Dieu, qui a envoyé son fils sur la terre, pour racheter tous les hommes, veut spécialement sauver les justes. Enfans d'adoption, ils ont droit à l'héritage éternel ; ils ont le principe de la résurrection et de la vie : pourroient-

ils ne pas l'attendre avec confiance? L'amour devient dans leur cœur, une douce habitude; et le Seigneur, qui, dans la distribution de ses faveurs, veut bien faire attention aux dispositions que la grâce a produites dans nos ames, leur donne des secours plus amples, pour mériter ce bonheur, qu'ils desirent avec tant d'empressement : *Spes illorum immortalitate plena est.*

Sur qui jeterai-je mes regards, s'écrie le Seigneur dans Isaïe, si ce n'est sur le pauvre d'esprit, pénétré de mon amour, et qui craint mes jugemens? Il possède les prémices de mon esprit, et le gage de mes promesses. Qu'il s'approche de moi avec confiance. Mes miséricordes sont infinies, et mon bras tout-puissant lui réserve une gloire immortelle. Que cette pensée est consolante au milieu de nos misères! L'espérance fait appercevoir au juste une véritable grandeur : il a une ancre qui peut donner à son ame la

paix et la tranquilité au milieu du trouble et de la tempête. Quels transports heureux, quels sentimens de joïe, cette confiance ne doit-elle pas répandre dans l'ame du juste ! Sa foi se renouvelle, sa reconnoissance se ranime; l'espérance enflamme son amour; son amour affermit son espérance, et il assure par degrés son bonheur éternel : *Spes illorum immortalitate plena est.*

La pauvreté volontaire, le renoncement à soi-même, les macérations de la vie, les solitudes affreuses, où tant d'illustres solitaires mouroient au monde, avant que de fermer les yeux à la lumière, n'ont donc plus rien de surprenant pour nous. Le juste espère; c'est assez : il compare les biens du monde avec le bonheur éternel. Dans ce point de vue, l'illusion disparoît : il croit qu'il ne sert à rien à l'homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son ame; que les plaisirs du siècle passeront, mais que la fé-

licité qui l'attend, subsistera sans fin : *Terrena namque substantia, supernæ felicitati comparata, pondus est, non subsidium.*

Que dis-je ? mes frères : l'espérance ranime, pour ainsi dire, le juste entre les bras de la mort. Elle l'élève jusqu'à l'extase et aux ravissemens. L'illusion des grandeurs mondaines disparoît dans ce moment décisif. Viles créatures, pense alors cette ame, objets indignes de nos recherches, qu'il est doux de vous avoir méprisés ! Monde trompeur ! tu n'offres à tes sectateurs que des ombres et des prestiges. Tu les séduis par les dehors éclatans de la vanité. Qu'ils sont méprisables, tes plaisirs, lorsqu'on les compare à la félicité qui m'est destinée ! *Ecce video cœlos apertos.* Saintes rigueurs de la pénitence, si inconnues aux mondains, et si chéries des justes, le moment de votre récompense est arrivé. Vos tabernacles sont charmans, ô Dieu des vertus ! et vos miséricordes

infinies m'assurent un bonheur éternel. *Ecce video cœlos apertos.*

Ainsi le juste, soutenu par l'espérance, triomphe dans son agonie. Ses yeux se ferment sans regret à la lumière : son ame quitte sans peine des objets qui n'ont jamais fixé ses desirs : le moment de sa gloire approche; elle abandonne son corps dans l'attente d'une résurrection glorieuse. Arrêtons-nous un moment, mes frères: ici commencent des délices, que l'œil n'a point vues, que l'esprit humain ne peut comprendre; les liens de la chair se brisent, l'esprit est en liberté : déja, il pénètre dans la Divinité : la possession va détruire l'espérance. *Ecce video cœlos apertos.*

Tel est, mes frères, le bonheur d'une ame qui connoît le prix de la vertu, qui n'aime que son Dieu, et qui lui consacre tous les instans de sa vie. Le moment où tout s'évanouit pour lui, le met en possession de

tous les biens qu'il desire. Quelle que soit la condition des pécheurs ici bas, nous pouvons toujours leur dire : insensés, vos joies ne sont pas d'une longue durée ; que l'on vous couronne de fleurs, et que des images riantes charment l'ennui de votre pélerinage ; ces images trompeuses, passeront avec la figure du monde, et ces fleurs sécheront enfin sur votre tombeau. Mais Jésus-Christ n'adresse qu'aux justes ces paroles consolantes : Heureux ceux qui aiment la vertu ! quelle que soit leur destinée sur la terre, elle diminuera leurs peines, elle affermira leurs espérances ; elle les remplira de satisfaction pendant cette vie, et les joies qu'ils goûteront, ne seront que les prémices du bonheur éternel. *Beati mundo corde!*

La justice chrétienne diminue donc nos peines ; j'ajoute qu'elle augmente nos plaisirs.

SECONDE PARTIE.

Les hommes qui ne connoissent le plaisir que dans l'ivresse des sens, qui ne goûtent que les agitations violentes et les joies tumultueuses, que l'ambition remue, que la volupté entraîne, que le faste éblouit, et que les richesses possèdent, les mondains, ne comprennent pas que des justes modérés dans leurs desirs, refusant tout à la cupidité, et sacrifiant au devoir les plus doux penchans du cœur, puissent goûter quelques plaisirs sur la terre. Cette erreur prend sa source dans l'amour des biens du siècle, qui les domine. Enchantés par les sens, et peu touchés des charmes de la vertu, ils ne font entrer dans l'idée du bonheur que la gloire, les dignités, les richesses; leur sentiment est borné à ce nombre d'objets qui les affectent: ils ne jugent du plaisir que par la pente de

leur cœur; et comme ils ne le cherchent que dans la satisfaction des passions, ils croient que le juste qui les réprime, n'a pour partage qu'une triste violence, et après bien des efforts, les dégoûts, l'uniformité, la langueur.

Tel est le préjugé dominant dans les enfans du siècle : accoutumés aux mouvemens violens des passions, ils ne laissent pour partage, à l'homme vertueux qui écoute la raison, que la tristesse, l'ennui, ou quelques plaisirs insipides. Il suffiroit, pour montrer le faux de ce préjugé, de répondre aux mondains, qu'ils ne connoissent pas le juste; que l'amour dominant dans son cœur, étant différent de leurs affections, ses joies, ses douceurs, ses consolations le sont aussi; et qu'ils ne peuvent juger de ses plaisirs, puisqu'ils sont d'un ordre où leur sentiment ne peut atteindre. C'est en développant cette vérité, que j'entreprends de vous faire voir que le con-

traste du bonheur du mondain, et de la félicité de l'homme vertueux sur la terre, est tout à l'avantage du juste; que les plaisirs de la justice chrétienne sont plus vrais, plus purs, plus faciles et plus multipliés, que ceux que l'on goûte dans la satisfaction des passions; et voici sur quoi j'établis cette vérité. Le juste comme l'impie, peut être considéré sous trois rapports: avec son Dieu, avec soi-même, avec les autres créatures. Or, dans toutes ces situations, la justice chrétienne augmente nos plaisirs. Mettons dans tout son jour une vérité si intéressante.

Dieu est la vérité primitive, la félicité souveraine, et la cause de toutes perfections; tout ce qui rapproche l'homme de l'Etre suprême, l'élève, l'ennoblit, le rend heureux; par conséquent, le commerce avec la divinité est une source de plaisirs, lorsque l'amour en forme les liens, que la piété n'inspire qu'une adoration noble,

que la confiance exclut la crainte servile, que la conscience ne peint qu'un Dieu bienfaisant, plein de miséricordes, aimant ses créatures, et que des mœurs pures écartant les tristes présages des supplices éternels, ne nourrissent dans les cœurs, que l'attente des récompenses promises à la vertu. Et voilà, mes frères, les rapports que la justice chrétienne met entre l'homme et la Divinité; le juste ne perd jamais de vue l'Etre suprême; sa volonté règle toutes ses démarches; il s'approche de lui avec confiance; la grâce produit entre eux une union intime, une identité de sentiments, que l'Apôtre nous exprime par une transformation de nature. *Qui adhæret Deo, unus spiritus est.*

L'amour est un poids qui nous entraîne sans cesse vers l'objet aimé; c'est un feu qui s'embrâse par de nouveaux desirs : l'homme qui aime véritablement, n'a point de plus grand

plaisir que celui d'aimer ; il ne cherche qu'à plaire à l'objet de ses desirs ; et s'il est indigne de ses recherches, il combat souvent sa raison, pour conserver une inclination qui lui plaît. Quelle douceur doit donc trouver le juste, dans l'amour de son Dieu ! Le plaisir qu'il ressent, n'est pas fondé sur l'illusion ; il aime le seul bien véritable ; sa raison ne combat pas son penchant, son cœur n'est pas divisé ; tous ses desirs sont réunis dans un bien capable de les satisfaire. Hélas ! mes frères, accablés comme nous sommes sous le poids de la corruption, en proie à l'erreur et au mensonge, livrés à nos passions et à nos desirs déréglés, nous ne connoissons pas tout le prix de cet amour ; le juste seul peut en goûter toute la douceur, il est frappé plus vivement des grandeurs de son Dieu ; il voit combien ce Dieu mérite son amour, et combien il est doux de s'attacher uniquement à lui. Vous connoissez, ô

mon Dieu! par mes gémissemens, disoit S. Augustin, que je me déplais à moi-même, et que je trouve au contraire ma joie dans votre lumière et dans votre beauté; vous connoissez que je me renonce pour m'attacher uniquement à vous. *Tu refulges et places, et desideraris ut erubescam de me.*

Oui, mes frères, tout est intéressant, tout est une source de plaisir pour le juste, dans son commerce avec la Divinité: les cérémonies, les mystères, les pratiques d'une religion qui tend à l'unir plus étroitement à son Dieu, renouvellent sans cesse sa ferveur; toutes les paroles des livres saints, ont pour lui ces traits heureux qui blessent les ames que la grâce rend sensibles; c'est là qu'il puise ces idées sublimes et touchantes de l'Etre suprême, de sa bonté, de sa providence, de sa miséricorde: c'est là qu'il voit l'innocence sauvée de l'oppression du vice, et le pauvre

vengé du mépris du riche: c'est là, qu'il admire comment, par le secours de Dieu, les justes sont conduits à la vertu, au milieu de tant de périls. Tantôt, dans les chants de l'Eglise, il mêle ses larmes à celles du roi pénitent; ou il entre dans ces transports qu'il éprouvoit en célébrant les miséricordes du Seigneur : tantôt, il se nourrit de cette manne sacrée, cachée sous les voiles eucharistiques ; il se fortifie par cette nourriture céleste, qui le mettant en possession de la Divinité même, semble ne laisser rien à desirer pour son bonheur ; son cœur est rassasié de la vérité et de la vertu qu'il puise dans cette source ; il voit, il goûte qu'il est heureux, et il espère qu'il le sera toujours.

Quelle consolation pour cette ame, de se rappeler les miséricordes de son Dieu! la foi qui l'instruit de ses devoirs, la grâce qui dissipe les ténèbres de son esprit, et qui l'arrache à

la corruption de son cœur! Ah, Seigneur, s'écrie-t-elle, dans les transports de sa reconnoissance, ma rédemption est le prix des vos souffrances! vous couronnez le juste dans vos miséricordes, vous remplissez son ame de délices; et pour tant de bienfaits, vous ne demandez que le sacrifice du cœur, et un amour qui doit faire ma consolation et mon bonheur! Qui pourroit vous le refuser? Non, Seigneur! les travaux, les dangers, les obstacles, la persécution des hommes, et leurs pernicieux exemples, ne pourront jamais me séparer de vous; je vous aimerai toujours, je méditerai sans cesse votre loi, et son accomplissement fera toute mon occupation. C'est de cet amour, que naît ce mépris des plaisirs vifs et tumultueux, ce goût pour la prière, cet attrait pour la solitude, cette sainte joie, que l'ame ressent lorsqu'elle voit le saint nom de Dieu respecté, ce desir ardent du salut de

ses frères, ce détachement des biens du monde. *Portio mea, Domine, dixi, custodire legem tuam.*

Il est un plaisir que le vice n'a jamais goûté, et sans lequel tous les autres sont mêlés d'amertume ; c'est celui qui naît de l'innocence, des retours sur soi-même, du spectacle de son propre cœur, et de la vue des qualités qui l'embellissent. Au milieu des agitations violentes et des joies tumultueuses du monde, à travers les prestiges de la grandeur, et les hommages de l'adulation, une lumière importune découvre au pécheur sa difformité ; l'iniquité le tourmente, le rend malheureux ; et si l'ivresse des sens va jusqu'à lui ôter la vue du désordre de son ame, la vivacité du sentiment s'affoiblit bientôt, l'ivresse passe, la réflexion succède, et montre toute sa difformité ; il cherche les ténèbres, et ne peut les trouver ; il est forcé de se voir, et cette vue devient son supplice : sa conscience s'élève contre lui, les remords le dé-

chirent, le rendent insuportable à lui-même, et vengent la vertu du mépris qu'il a pour elle. La justice chrétienne, au contraire, augmente les plaisirs de l'homme, en lui faisant appercevoir dans son cœur, cet ordre, cette harmonie, ces traits nobles et sublimes qui le rapprochent du modèle de toute perfection; la paix et une joie sainte sont des fruits inséparables de la charité; elle ne connoît, ni les noirs chagrins, ni les cuisans remords; elle ne craint pas de considérer son ouvrage; la vue des effets qu'elle produit dans l'ame, élève et annoblit l'humanité; c'est l'image même de la divinité qu'elle retrace, une imitation de cet ordre primitif, de cette justice essentielle, dont la contemplation fait la félicité de l'Etre suprême.

O vous, que la grâce rend sensibles aux charmes de la justice, et qui avez reçu, sur la terre, quelques étincelles de ce feu divin dont les élus sont em-

brâsés dans le ciel! exprimez-nous cette satisfaction que vous goûtez en trouvant dans votre cœur la vertu, qui vous élève au dessus des mortels, et qu'un langage humain ne peut qu'affoiblir. Ce n'est plus moi qui vis, nous dites-vous, c'est Dieu qui vit en moi. O parole pleine de force et de vérité! Le juste ne voit rien en soi de foible et de charnel, rien qui le dégrade et l'avilisse à ses yeux; tout est noble, tout est grand, tout est digne de ses regards : il n'est éclairé que par la raison souveraine; il ne sent que son action; il n'admire que sa ressemblance avec l'Etre suprême, et il jouit déja des prémices de la félicité, qui sera consommée, lorsque cette image parfaite ne présentera que des traits inaltérables. Heureux l'homme auquel la vertu se montre ainsi dans toute sa beauté! Peut-il la voir sans l'aimer? et peut-il l'aimer sans être heureux? La joie qu'il ressent a quelque chose

de céleste ; elle est toujours égale et pure, rien ne peut l'épuiser ; plus il s'y abandonne, plus elle est douce ; elle ravit son ame sans la troubler, et elle l'enchante sans la séduire. Quel ordre, et quelle harmonie ! Ses passions sont soumises à sa raison, sa volonté à Dieu ; son cœur ne se porte qu'aux objets dignes de ses recherches ; son corps prend part aux saints mouvemens qui le transportent ; ses mains levées vers le ciel expriment sa véritable piété ; il n'y a plus d'hypocrisie, plus de contradictions ; il envisage toutes choses dans leur juste point de vue. N'en doutons pas, mes frères, il n'est point de plaisir comparable à celui qui naît de l'ordre, et que goûte, en rentrant dans son cœur, un juste, dont toutes les inclinations et les puissances ne tendent qu'au véritable bien. *Diligentibus Deum, omnia cooperantur in bonum.*

Enfin, la justice chrétienne augmente les plaisirs de l'homme, dans

ses rapports avec les autres créatures. La bonne foi, la confiance, la modération, le désintéressement, la douceur, sont la source de tous les agrémens du commerce de la vie; les chocs, les antipathies, les querelles, les inquiétudes, les chagrins, se font sentir, dès que les vices opposés se montrent à découvert; et si les mondains goûtent encore quelques plaisirs dans des sociétés où ces vertus ne sont pas dominantes, c'est que les vices empruntent leur apparence, que l'extérieur se compose à mesure que l'intérieur se corrompt, que des usages établis asservissent ceux que le devoir n'attache pas, et que les bienséances tiennent lieu, en quelque sorte, de ces vertus, en donnant aux bons et aux méchans une marche à peu près uniforme.

Or, mes frères, la justice chrétienne développe et perfectionne toutes les vertus, qui font naître les plaisirs de la société; elle place dans le cœur

même, ces dispositions que nous aimons à trouver dans nos semblables, que les égards n'expriment pas toujours, et que l'art trompeur des bienséances fait souvent naître et expirer sur leurs lèvres; elle étouffe les haînes, réprime les mouvemens de la colère, adoucit la dureté du caractère, et fixe les bizarreries de l'humeur; elle tend à établir entre les hommes, par les liens de la charité, cette harmonie, l'image de la paix des élus, dont toutes les inclinations se confondent dans le bien suprême. Représentez-vous une société formée par la justice : vos yeux ne peuvent trop s'arrêter sur un si beau spectacle : là, les amitiés ne sont pas troublées par les défiances; les cœurs s'épanchent sans craindre les noirceurs de la perfidie; les cris plaintifs de l'indigence ne se font plus entendre; le pauvre n'ouvre la bouche que pour bénir la main qui soulage ses besoins; chaque famille est comme une

école de sagesse, où les leçons et les exemples domestiques n'inspirent que l'obéissance, l'horreur du crime, l'innocence des mœurs; le même goût pour la vertu, forme des pères tendres et des enfans dociles; la soumission des épouses fidèles, sans hauteur, et l'empire des époux, adouci par la tendresse, rendent les mariages tranquiles, féconds et sans tache : la paix et la subordination règnent dans tous les ordres; le magistrat, aussi impartial que les lois, devient aussi respectable; le prince chéri des peuples qui ont droit à sa tendresse, montre son autorité aimable, et ne fait sentir le poids du sceptre, que par ses bienfaits; le citoyen, enfin, consacre sans peine ses travaux à une patrie, dont les avantages lui sont communs, et qui ne cherche que son bonheur. L'image de cette société nous touche, nous enchante, nous transporte; elle n'est cependant qu'une foible idée des plaisirs, que la justice

justice pourroit procurer aux hommes.

Je sais que les mondains, élevés dans le tumulte de Babylone, remués sans cesse par les passions, et livrés à des penchans que la religion désavoue, regardent les justes comme étrangers à la société, et incapables de contribuer à son agrément. Comment, disent-ils, mettroient-ils quelques agrémens dans la société, puisqu'ils méprisent tout ce qui attache les autres? Et quels plaisirs pourroient-ils goûter ici bas, puisqu'ils sont insensibles aux biens terrestres? Leur vertu toujours austère, devient à charge dans un monde, où le vice domine; ils ressemblent à des morts qui ne participent plus à la vie commune, et qui ne peuvent qu'embarrasser dans la place qu'ils occupent. Dégoûtés de tout ce qui passe, ils n'entrent plus dans le tourbillon des soins, qui entraînent les enfans du siècle : ils sont sans mouvement au milieu de l'agitation générale.

Ainsi jugent les mondains, dans l'ivresse des sens : tous ceux qui ne sont pas agités par le même vertige qu'eux, leur paroissent sans vie ; et parce que leurs joies sont folles, ils croient que la sagesse n'a pour partage que la tristesse. Qu'il est facile de dissiper ces vaines illusions, et de venger la justice des mépris du monde ! Il est vrai qu'elle ne sourit pas au vice, qu'elle forme un contraste odieux pour les pécheurs, qu'elle fuit les voluptés qui amolissent, et les excès qui déshonorent ; qu'elle prend peu de part aux intérêts d'une société formée par les passions, et qu'elle reste dans l'inaction, lorsque le crime produit tous les mouvemens. S'il faut des dispositions opposées, pour tenir une place dans la société, et jouir de ses agrémens, nous convenons que la justice est étrangère et déplacée sur la terre : mais si les plaisirs purs, tranquilles, qui délassent le corps et ornent l'esprit, sans

corrompre le cœur, sont dignes de l'homme, la vertu seule peut le rendre heureux sur la terre ; elle sait assaisonner sa joie intérieure, pour la rendre durable, et mêler les jeux innocens avec les occupations sérieuses : loin d'être insensible aux beautés de la nature, elle en est frappée plus vivement ; ces traits brillans, qui expriment la grandeur de l'ouvrier, font plus d'impression sur son cœur ; tout se change en or dans ses mains, et l'insecte le plus vil lui fait admirer la main bienfaisante de son Créateur. La vraie sagesse n'a rien d'austère ni d'affecté ; elle recherche même quelquefois un délassement honnête ; mais elle ne peut souffrir ces joies tumultueuses, incompatibles avec la charité. Les hommes accoutumés aux mouvemens violens des passions, ne peuvent goûter les plaisirs simples ; tout ce qui ne produit qu'un état tranquille, leur paroît insipide : le juste n'a pas besoin d'une si grande émotion ; il faut

moins de joie au dehors, à celui qui la porte dans le cœur; elle se répand de là sur les objets extérieurs; les plaisirs doux et permis qu'offre la nature, conservent tous leurs agrémens pour lui; ils coûtent moins que les autres; ils se multiplient à tout moment, et l'innocence du cœur y donne un agrément préférable à toute la vivacité des joies mondaines.

Ce n'est donc pas l'insensibilité, qui caractérise le juste, et qui le distingue du pécheur; c'est qu'il use du monde sans s'y attacher, que tout le rappelle à l'Être suprême, et qu'il goûte ses plaisirs sans amertume. Le pécheur jouit des bienfaits de Dieu, avec des desirs criminels; il pervertit l'ordre, en se regardant comme la fin dernière de tous les êtres: le juste, au contraire, admire avec reconnoissance la vaste harmonie de l'univers; il rapporte tout à la gloire du Créateur; il se regarde comme le lien du monde,

matériel et invisible, chargé de rendre à l'Etre suprême, pour les créatures inanimées, cet hommage pur, dont elles sont incapables. *Mens utriusque mundi.* Quelle source de grandeur, quel motif d'actions de grâces, ne doit pas trouver une ame dans des plaisirs si dignes de nos recherches! *Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum.*

J'ai cette confiance, ô mon Dieu! pour les fidèles qui m'écoutent, que la vertu de votre parole n'étant pas attachée à celle du ministre qui l'annonce, fructifiera dans leur cœur : leur empressement à la recevoir, est un présage heureux que vous acheverez l'ouvrage de votre miséricorde. Repandez, Seigneur, cette grâce sur tous les fidèles : veillez sur le prince qui m'écoute ; qu'il soit aussi grand devant vous, qu'il est cher aux hommes; qu'il devienne un modèle des mœurs publiques ; que ses vertus croissent avec ses années, et que votre grâce sauve du danger

des passions, sa jeunesse cultivée par tant de soins, et par des mains si habiles.

Conservez le pasteur auquel vous avez confié cette portion de votre héritage : les pauvres qu'il instruit et qu'il soulage, vous le demandent ; et c'est leur prière que je fais monter aujourd'hui jusqu'à votre trône. Environnez de votre protection, cet asyle des malheureux ; qu'il dure autant que vos miséricordes ; et que ses fondemens jetés par la charité, soient toujours respectés par le temps. Ecoutez enfin le plus ardent de mes vœux, pour des fidèles que je dois porter dans mon cœur, le vœu de tous les ministres, le vœu de Jésus-Christ même, renfermé dans cette prière qu'il vous faisoit sur la terre : J'ai annoncé votre loi à ceux vers qui vous m'avez envoyé ; sanctifiez-les maintenant, dans la vérité ; achevez votre ouvrage, faites qu'aucun d'eux ne périsse, et recevez-les tous dans l'éternité bienheureuse.

Ainsi soit-il.

SERMON

SUR

LE PARDON DES INJURES.

Audistis quia dictum est, diliges proximum tuum, et odio habebis inimicum tuum; ego autem dico vobis, diligite inimicos vestros.

Vous avez appris qu'il a été dit, vous aimerez votre prochain, et vous haïrez votre ennemi; et moi je vous dis, aimez vos ennemis. *S. Mathieu*, chap. 6.

Est-ce Dieu, mes frères, qui a dit aux Juifs, vous aimerez votre prochain, et vous haïrez votre ennemi? Le pardon des injures est-il donc une perfection propre à la loi évangelique? La charité, qui seule a pu sanctifier dans

les deux alliances, laissoit-elle subsister dans l'ancienne, les haines qu'elle doit étouffer dans la nouvelle ? Le Juif ne voyoit-il plus un frère dans son ennemi ? lui suffisoit-il de ne pas porter à l'excès la vengeance ? la modération dans les procédés, lui tenoit-elle lieu de vertu ? Et le Dieu de bonté, qui avoit gravé dans son cœur les principes de la bienveillance, pouvoit-il les accorder avec cette loi barbare, vous haïrez votre ennemi ? *Odio habebis inimicum tuum.*

Ne confondons pas les traditions pharisaïques, avec les préceptes de la loi : les vérités morales sont de tous les temps ; la charité n'a jamais varié dans son objet ; tout ce qu'elle commande est en soi nécessaire au salut ; et c'est une erreur dangereuse, de penser qu'elle pouvoit adopter dans l'ancienne alliance, une haine qu'elle condamne dans la nouvelle. Dieu n'avoit-il pas dit à son peuple ; vous n'aurez point

dans le cœur, d'aversion contre votre frère ; n'usez pas de vengeance, et ne conservez pas le souvenir des injures? Pharisiens hypocrites, dignes apologistes du crime, accoutumés à ajouter à tous les vices la lâcheté et l'imposture, vous seuls avez altéré la loi du Créateur. Adroits à couvrir des intérêts du ciel, les vues de vos passions, que vous auroit-il servi de déclarer les hommes ennemis de Dieu, si l'obligation de les aimer eût subsisté ? Il vous falloit donner à vos vengeances, le sceau de la vertu ; vous avez dit à Israël, il est permis de haïr ses ennemis. *Odio habebis inimicum tuum.*

Ce n'est donc pas un précepte nouveau que Jésus-Christ a imposé, en nous commandant l'amour des ennemis ; il n'a fait que rétablir, par son autorité, cette règle immuable ; il a dissipé les vains sophismes qui étouffoient la voix de la nature ; il a resserré par une sainte adoption, les liens qui

unissoient les hommes; il a donné des motifs plus puissans à la charité, en ajoutant à la loi du pardon, la satisfaction d'imiter son exemple, et l'espérance de trouver devant le souverain juge, la même indulgence; il a mis dans un plus grand jour, la nécessité de l'amour des ennemis, et les conditions de la réconciliation. Deux objets que j'entreprends de développer, et qui feront le partage de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

C'ÉTOIT un spectacle bien propre à flatter la vanité, qu'un sage formé par la philosophie, et se faisant un mérite d'une constance stoïque; l'esprit rempli d'un modèle de perfection imaginaire, sa vertu n'étoit qu'un système, et son héroïsme une représentation. Ce n'étoit pas assez pour lui, de pardonner les injures, de supporter

la douleur; il vouloit être insensible. Ainsi, allant toujours au-delà du but, il n'étoit ni père, ni époux, ni ami, ni citoyen; il étoit philosophe. Que peut contre moi la calomnie, disoit le Stoïcien farouche? que me fait la douleur? quelle révolution pourroit abattre ma constance? Que l'ennemi embrâse nos murs, qu'il arrache mes enfans à leur mère désolée, je ne donnerai pas de larmes à des maux qui ne m'affectent pas; libre dans les fers, et tranquille au milieu des ruines de la patrie, je n'ai rien perdu, si la vertu me reste. Insensé! il ne voyoit pas que ce vain désintéressement affoiblissoit tous les devoirs, et relâchoit les liens de la bienveillance; que la vertu pendant cette vie, n'est que l'ordre dans nos affections, qu'elle ne mérite que par ses sacrifices, et qu'il n'y a plus de sacrifice, dès qu'il n'y a point d'attachemens.

Je ne viens donc pas vous dire, chré-

tiens, soyez insensibles aux injures : la main qui vous frappe, ne peut vous blesser, la violence qui vous dépouille, ne vous enlève rien; et puisque la possession des biens présens vous laisse dans l'indifférence, leur perte ne doit pas vous jeter dans l'affliction. Cette voix de l'enthousiasme, n'est pas celle de la religion ; Jésus-Christ n'a pas dit à ses disciples, vous n'aimerez rien sur la terre ; mais vous aimerez Dieu par dessus toutes choses : vous ne souffrirez pas, vous ne serez pas affligés ; mais vous souffrirez, et vous serez patiens : on vous fera du mal, et vous ferez du bien. *Benefacite iis qui oderunt vos.* Ce n'est, ni sur l'insensibilité, ni sur l'indifférence, c'est sur la bonté qu'il établit le pardon des injures ; et s'il nous ordonne d'aimer nos ennemis, c'est parce que l'amour de tous les hommes, est fondé sur des motifs invariables, que les haines sont toujours dangereuses dans leurs effets, qu'elles ne peuvent être justi-

fiées par tous nos prétextes : trois réflexions qui nous feront voir la nécessité de l'amour des ennemis. Développons ces vérités.

Tout amour, dit S. Thomas, est fondé sur la communication du bonheur ; et tout être qui a le sentiment du bonheur, doit le communiquer aux créatures capables de le goûter. Dieu, souverainement heureux, veut que nous le soyons ; l'homme qui aspire à la félicité, la desire à ses semblables : on cherche en vain dans un vil intérêt, les liens qui nous unissent ; bonté, bienveillance, voilà les premiers liens de l'humanité, voilà ses premières affections. Elles précèdent les passions qui les étouffent, et les retours de l'amour-propre qui ralentissent leur action. Celui qui voit souffrir un malheureux, n'a pas besoin de se dire qu'il doit être ému ; l'attendrissement de son ame le porte à secourir son frère, avant que la raison l'éclaire sur son devoir.

Quel est le cœur qui ne s'ouvre pas à la joie publique? qui n'aime pas à voir autour de lui l'image du bonheur, et qui ne goûte pas une douce satisfaction, lorsqu'il peut l'embellir? Hommes, fixez tous vos regards, sur ces traits qui forment en vous l'image de la Divinité; lisez dans votre ame, les sacrés caractères de la vertu; vous y trouverez cette loi primitive: je dois aimer dans les autres, ce que j'aime en moi; leur nature, leurs facultés, leur foiblesse, leurs droits, leurs espérances, sont les miennes; ces qualités qui me sont chères, perdroient-elles leur prix à mes yeux, parce qu'elles sont transportées dans mes frères? Dieu les aime, ils sont donc aimables. Tant que leur volonté n'est pas inflexible dans le mal, il veut les changer, et non les perdre: il pardonne aux méchans qui l'outragent; il faut donc leur pardonner. Chrétiens, portez plus loin vos vues; ouvrez les yeux au flam-

beau de la foi ; voyez tous les hommes unis en Jésus-Christ, couverts de son sang, destinés à la même félicité : ces liens nouveaux ne peuvent être brisés ; ils sont plus forts que la mort : l'amour seul de Jésus-Christ les forme ; se séparer de ceux qui lui sont unis, c'est outrager sa miséricorde. Voudrions-nous perdre ceux qu'il veut sauver ? Pourrions-nous respirer la vengeance, tandis que son sang désarme la justice ? Non, disoit S. Léon, considérant ces motifs, il n'y a plus d'ennemis sous l'empire de la grâce, et le chrétien qui aime Jésus-Christ, ne peut haïr personne : *Nulli christiano quemcumque odisse permittitur.*

En effet, mes frères, comment pouvez-vous livrer vos cœurs à la haine, puisque ces motifs d'aimer tous les hommes sont invariables ? L'ennemi qui vous a outragé, a-t-il pu briser tous ces liens qui l'unissoient avec vous ? N'est-il plus l'enfant du même père ?

ne voyez-vous plus briller sur son front l'image de la Divinité que vous devez respecter? a-t-il perdu, par une seule affection déréglée, toutes les qualités qui vous le rendoient aimable? Quoi! votre frère jouit de tous les droits qui donnent du prix à votre existence; il est, comme vous, l'objet de l'amour d'un Dieu; la même destination, les mêmes espérances vous unissent; votre bonheur doit croître avec le sien; tout ce qui peut rapprocher des créatures, tout ce qui peut rendre commun leur intérêt subsiste; et une parole indiscrète, un outrage grossi par la vanité, ou qui n'existe que dans l'imagination, brisera ces liens, détruira l'union de la nature, et mettra une éternelle opposition entre des êtres toujours semblables! La loi du Créateur sera donc moins forte, qu'un intérêt passager? et des rapports de nécessité, céderont à des contrastes arbitraires? Tendre humanité, vertu qui fait naître dans nos

cœurs des affections si douces, quel seroit votre empire, s'il dépendoit de l'accord des passions, et si les intérêts de l'amour-propre, de la vanité, de l'ambition, formoient tous les liens de la concorde? Non, vous n'avez pas des appuis si fragiles: un même père, une même nature, une même patrie; voilà vos fondemens, rien ne peut les détruire; et tant qu'ils subsisteront, votre émotion doit se faire sentir. Y a-t-il un malheureux dont je ne partage pas l'infortune? mon semblable peut-il souffrir, sans que je sois attristé? *Quis infirmatur, et ego non infirmor?* Voilà votre voix, je l'entends au fond de mon cœur; malheur à moi, si le ressentiment d'une injure étouffe ce cri de la bienveillance! Le méchant qui m'offense, est encore mon semblable: son crime même, ne m'est pas étranger. Hélas! je sens trop que j'en suis capable: son injustice n'a pas changé sa nature, je dois donc l'aimer; et pour que

son bonheur m'intéresse, il suffit qu'il soit homme. Attendrai-je, pour déployer mon affection sur mes frères, qu'ils soient toujours justes et vertueux? Je dois les aimer, foibles et chancelans dans le bien: pourquoi les haïrois-je, lorsqu'ils s'en écartent? Sans doute, le crime défigure en eux l'image de la Divinité; mais l'Etre suprême, qui a créé son ouvrage fragile, manque-t-il de moyens pour le réparer? briserai-je le vase qui peut servir aux vues de sa miséricorde? et tandis que sa clémence veut rappeler le pécheur à la vertu, dirai-je à mon ennemi, péris, malheureux, ton existence m'est à charge? Dieu bon! Dieu clément! l'être foible et borné qui attend tout de votre bonté, refusera-t-il d'imiter votre patience, votre douceur, votre miséricorde? Je considère vos œuvres, et je n'y découvre que des traits de votre amour; votre soleil se lève sur les justes et sur les impies;

vous leur distribuez la pluie des deux saisons; vos bienfaits sont également partagés entre le bon qui vous loue, et le méchant qui vous outrage; toutes les créatures témoignent que vous aimez vos ennemis; le ciel et la terre prononcent aux vindicatifs, l'arrêt de leur condamnation : mais une voix plus forte, sort du sang de Jésus-Christ; un Dieu immolé sur la croix, priant pour ses bourreaux, n'opposant que sa tendresse à leur fureur, devient un spectacle terrible pour des ames livrées à la haine. Une religion qui apprend à tous les hommes qu'ils sont perdus sans ressource, si l'amour ne désarme pas la justice, qui a pour fondement le sang de Jésus-Christ répandu pour ses ennemis, qui ne consiste sur la terre, que dans la réconciliation du Créateur avec la créature, qui ne subsiste dans le ciel, que par l'union invariable des membres avec leur chef; une religion qui a pour principe, pour moyen, pour

fin, la charité ; ne doit-elle pas étouffer tous les ressentimens, éteindre toutes les inimitiés? Vous n'êtes, ô mon Dieu! que miséricorde pour moi ; pourquoi ne serois-je pas miséricordieux pour mes frères? pourquoi userois-je envers eux de rigueur, tandis que j'attends tout de votre bonté ? Le méchant qui m'offense, n'est-il pas assez puni par son crime ; et le plus grand des malheurs pour lui, n'est-il pas d'être injuste? Tant que des créatures fragiles peuvent revenir à la vertu, leurs chûtes ne doivent exciter que la pitié ; il faut les plaindre, et solliciter pour leur conversion les grâces du ciel : ne vaut-il pas mieux les rendre bons, que de leur nuire ; les gagner par la douceur, que les aigrir par la vengeance? L'ordre où les coupables subissent les lois de la justice, ne doit nous inspirer que de la crainte ; celui où les hommes sont heureux sous les lois de la miséricorde, est l'objet de nos desirs ;

c'est donc à cet ordre, que nous devons aspirer ; malheur à nous, si nos inimitiés préviennent cet instant fatal, où la haine et l'amour sépareront à jamais tous les hommes! Il n'appartient qu'à Dieu, de fixer ce moment de la vengeance, parce que lui seul connoît quand la volonté du pécheur est inflexible dans le mal, et quand il ne peut cesser d'être méchant, qu'en cessant d'exister sur la terre.

Pour nous, foibles créatures, dont l'existence est toujours près du néant, le vice près de la vertu, le bonheur près de l'infortune; pour nous qui attendons tout de la bonté infinie, n'imitons Dieu que dans cette perfection; ne refusons pas à nos frères, le pardon que nous demandons au père commun. *Tu autem, homo, Dei sectare charitatem.* Où est l'homme qui ne doit pas trembler, si Dieu prend à son égard, cette rigueur qu'il veut exercer envers ses ennemis? Combien de fois a-t-il été

tenté de ressembler aux méchans ? combien de fois a-t-il outragé la majesté suprême? Celui qui ose dire, ma vie est sans reproche, interroge des témoins, et non sa conscience : qu'il rentre dans son cœur, il sera frappé de son injustice; il verra qu'il a besoin de la clémence divine, et de l'indulgence des hommes; il s'écriera avec le prophète : Seigneur, si vous comptez nos iniquités, qui pourra supporter vos jugemens? *Domine, quis sustinebit?* Ah! mes frères, tandis que nous vivons avec les hommes, ménageons leurs foiblesses, plaignons leurs erreurs, pardonnons leurs offenses, ne soyons que bons; c'est la seule affection convenable à des créatures qui doivent tout à la bonté infinie de Dieu. Qui de nous subsisteroit, si la justice rigoureuse décidoit de son sort? Comment établir la concorde, si l'injure est repoussée par l'injure, et si la haine fortifie le contraste des passions? Les hommes ne sont pas

assez vertueux pour fonder la paix sur l'équité constante, et jamais ils ne l'obtiendront que par la facilité du pardon. C'est ce que nous a appris Jésus-Christ, le grand pacificateur, qui a annoncé la paix à ceux qui étoient de loin, et à ceux qui étoient de près, faisant mourir en lui-même, toutes les inimitiés. *Interficiens inimicitias in semetipso.*

J'entends la voix de la haine s'élever contre ces principes de l'amour mutuel, ranimer dans les cœurs le desir de la vengeance, et accoutumer les hommes aux effets funestes d'une passion qui n'enfante que des forfaits. Mon ennemi, dit le vindicatif, n'excite que mon aversion; il s'est opposé à mon bonheur, je l'abhorre, et je veux me venger. Malheureux! quel mot vous avez prononcé! Vous respirez la vengeance! Hélas! on ne le voit que trop; ce front menaçant, ces yeux étincelans, ce regard furieux, cette marche précipi-

tée, ces sons entrecoupés, ces cris, ces transports, tout annonce le trouble de votre ame: le torrent qui ravage, le feu qui consume, les flots d'une mer agitée qui ouvre des abymes, ne sont qu'une foible image du désordre de votre cœur. *Quasi mare fervens.* Non, dit le sage, cette passion terrible ne connoît plus de bornes; elle brave tous les dangers; elle renverse tous les obstacles; elle se plaît au milieu des ruines; elle se repose sur des cadavres entassés: le fer, le poison, la mort, tous ces maux rassemblés, ne suffisent pas à ses fureurs. *Ignis, grando, fames et mors, omnia hæc ad vindictam creata sunt.* Comment découvrir les traits de la raison, au milieu de ces agitations violentes? où est ce calme de la sagesse, nécessaire pour exercer les droits mêmes de la justice? où est cette intelligence, qui peut juger et apprécier les objets? Y a-t-il quelque chose de respectable, pour celui

lui que la vengeance transporte ? La voix même de la nature ne se fait plus entendre au fond de votre cœur, le seul aspect de votre semblable vous irrite, et déja vous n'êtes plus un homme.

Vous avouez que votre cœur est plein d'aversion pour votre frère ! Mais, connoissez-vous la haine et ses effets dangereux? savez-vous qu'elle est un sentiment destructif; qu'elle embrasse tous les maux possibles, et qu'elle voudroit les réunir sur la tête d'un ennemi? Il ne lui suffit pas d'augmenter les torts de l'injustice ; ce n'est pas seulement pour jouïr d'un bien passager, qu'elle s'efforce de dépouiller celui qu'elle déteste. Plus dangereuse que l'ambition, que l'avarice, que toutes les passions qui naissent d'un amour-propre déréglé, elle corrompt le fond de notre être ; elle place dans nos cœurs, le plus grand des vices, le plus opposé à la bienveillance, celui qui déprave le plus la nature, le desir de nuire, même sans intérêt,

et la satisfaction de faire du mal, seul fruit de la méchanceté. Voyez Aman, transporté par la haine : que de crimes il médite ! que de sang répandu ! tout un peuple devient la victime de ses fureurs ; des vieillards sont égorgés, la pudeur effrayée ne trouve plus d'asile, des fils expirent dans les bras de leur mère. Quel avantage pouvoit revenir à ce barbare, d'un si grand forfait ? celui d'entendre les cris d'un plus grand nombre de malheureux, celui de se dire, ma puissance n'a point trouvé d'obstacle ; j'ai détruit tout ce qui pouvoit l'être ; un seul homme m'a offensé, et toute sa race est éteinte : *Pro nihilo duxit in unum Mardochæum mittere manus suas.* Quel horrible spectacle, qu'Abel expirant, et Caïn déchirant ses entrailles palpitantes ! Ah ! mes frères, ne souillons pas nos regards par ces images affreuses ; disons, en détournant nos yeux de ces crimes qui font frémir la nature : ô haine ! ô vengeance !

quelles sont vos fureurs, puisque les droits du sang, le cri de l'innocence, l'émotion de la pitié ne peuvent les ralentir! Quel cœur pourroit s'ouvrir à une passion qui étouffe la voix de l'équité, qui prête des charmes à la cruauté, qui se rassasie des pleurs des malheureux, et qui se fait un tourment du bonheur de son semblable? Quoi! disoit S. Jean Chrysostome, votre haine ne respecte rien dans un ennemi, ni les rides de sa vieillesse, ni l'innocence de sa vie, ni le souvenir de ses bienfaits? *Non eis senectus venerabilis, non vitæ victus, non acceptæ gratiæ memoria?* Que cet homme soit utile à sa patrie, que ses vertus le rendent cher à ses concitoyens, que sa perte réduise une famille au désespoir, qu'une mère désolée vienne vous dire : barbare! épargnez mon fils, ne détruisez pas toutes mes espérances, ne vous opposez pas à son bonheur; respectez les dernières années de ma vie, ne nous

rendez pas malheureux ; souvenez-vous que vous avez un père, et que son cœur ne s'ouvriroit plus à la joie, si vous souffriez tous les maux dont vous nous accablez ! n'importe ; les plaintes de tant d'infortunés ne font que vous endurcir ; c'est pour vous une nouvelle satisfaction d'affliger votre ennemi dans tout ce qui le touche, de ne mettre sous ses yeux que l'image du désespoir. Vous voilà donc le plus méchant des hommes, celui qui trouve du plaisir à nuire, et qui jouït des malheurs de son semblable.

Et ne dites pas que nous exagérons ici les effets de la haine ; que la plus violente a des bornes, et que l'on peut affliger un ennemi, sans vouloir le perdre. Tout homme qui hait son frère, dit l'Apôtre, est homicide ; toute haine est un sentiment destructif ; elle se réjouït de tout le mal, ou ce n'est pas elle ; quand je hais les vices, leur existence me blesse ; quand je hais les

personnes, tout leur bonheur m'est à charge : la crainte du châtiment peut arrêter ma main, l'impuissance peut mettre des bornes à mes fureurs ; mais le desir de nuire subsiste, et la joie maligne, que me causent les malheurs d'un ennemi, décèle assez ce sentiment pervers. Quel affreux tableau tracerois-je dans ce discours, si je peignois tous les excès auxquels la haine a porté les hommes ! Je pourrois vous montrer dans tous les âges, la société troublée par ses fureurs, les autels profanés, les villes ensevelies sous leurs ruines ; mais il est un autre effet qui doit frapper de terreur les ames livrées à cette passion, et qui fait voir à quel point elle peut égarer la raison. Les autres vices, semblent se soutenir par l'espérance de l'impunité ; les plus grands scélérats, en commettant le crime, ne désespèrent pas du repentir et du pardon : le vindicatif seul peut soutenir la vue de son crime et du sup-

plice qui l'attend, renoncer par choix à son salut éternel, et se précipiter sans effroi dans les enfers; c'est lui qui donne à la terre ces affreux exemples d'impénitence: on voit des hommes respirer encore la haine, lorsque le souffle de vie expire sur leurs lèvres, laisser dans leurs cendres, des germes de division, et confier à leur postérité le soin de leur vengeance. En vain des ministres de la réconciliation montrent au mourant le glaive de la colère divine suspendu sur sa tête: en vain ils s'efforcent de le toucher par un spectacle attendrissant; on fait approcher cet ennemi qu'il abhorre, on lui dit: Voilà votre frère; il vous a offensé, il vient vous demander grâce, il est à vos genoux, il veut baiser vos mains; homme impitoyable, ne les retirez pas! jetez des regards de compassion sur un suppliant: ce n'est pas la terreur de votre vengeance qui lui fait souhaiter de se réconcilier avec vous; qu'a-t-il

à redouter maintenant que vous êtes entre les bras de la mort? c'est l'amour qui l'amène; c'est la crainte que vous n'emportiez dans le tombeau, une haine qui fera votre malheur éternel: au nom du Dieu dont vous êtes les enfans, pardonnez à votre frère. Non, répond ce furieux, je ne pardonnerai pas; quel objet mettez-vous sous mes yeux? voulez-vous augmenter les horreurs de mon agonie? ah! je reprens mes fureurs, son aspect me révolte; il supplie, il verse des pleurs, il veut me faire céder à la pitié; ne sait-il pas que c'est pour moi une douceur d'insulter à ses larmes? Je ne puis plus lui faire de mal, mais je peux encore lui en desirer; eh bien, c'est assez; mon cœur s'ouvre à cette vaine satisfaction; ma haine survit à l'espoir de la vengeance: l'impuissance de lui nuire pourra faire mon tourment, mais elle ne changera pas mon aversion; et, quelle que soit ma destinée, mon cœur ne

fera jamais des vœux pour son bonheur. Malheureux! vous prononcez votre condamnation ; le voile de la mort est déja sur vos yeux; les portes de l'éternité s'ouvrent; vous allez paroître devant votre juge: comment lui direz-vous, pardonnez mes offenses, oubliez mes iniquités, n'écoutez que votre clémence, ne voyez que le sang de Jésus-Christ, dont je suis couvert? *Dimitte nobis debita nostra.* O vindicatif! quelle confiance pouvez-vous avoir dans le prix du sang, que l'amour et la miséricorde ont fait répandre? Vous invoquez le Dieu de bonté, et vous n'avez adoré que le dieu des vengeances: vous le trouverez au dernier jour, tel que vous l'avez desiré pendant votre vie. N'attendez rien de sa clémence; comment le Dieu qui aime tous ses enfans, recevroit-il dans son sein le méchant qui les abhorre? *Si autem non dimiseritis hominibus, nec pater vester dimittet vobis peccata vestra.*

Tels sont, mes frères, les funestes effets d'une passion qui égare la raison, qui corrompt les sentimens naturels, qui est une source de remords, et qui se termine enfin par notre perte éternelle. Il suffit de la peindre, pour en inspirer de l'horreur; et que deviennent alors tous ces prétextes que vous alléguez pour justifier vos inimitiés? opposerez-vous à la loi du pardon, des répugnances naturelles, les maximes du monde, la crainte des jugemens des hommes? Vous ne pouvez étouffer le ressentiment d'une injure? Mais quand il est question de votre fortune, de votre élévation; quand l'ambition vous domine, vos affections se plient à vos vues; vos goûts changent, vous perdez votre fierté, vous supportez des mépris, vous dévorez des rebuts, vous devenez complaisant, souple, peut-être rampant, rien ne vous coûte, pourvu qu'il soit un moyen d'obtenir ce que vous desirez; et les espérances de la

foi, les motifs de la charité, ne peuvent vaincre l'injuste opposition qui vous éloigne de votre frère? Il vous en coûte trop, pour mettre vos penchans d'accord avec vos intérêts éternels; le monde vous méprisera, si vous ne vous vengez pas de cet outrage! Et que vous font les jugemens des hommes? est-ce à leur mode que vous devez servir la vertu? ne savez-vous pas, que votre héroïsme consiste à imiter Jésus-Christ pardonnant à ses bourreaux; que votre avantage est d'être persécuté pour la justice; que pour être dédommagé de la perte des biens, de l'honneur, de la vie, c'est assez de pouvoir se dire, je pratique la vertu, Dieu me voit, il sera ma récompense? Contentons-nous de ce témoignage de la conscience; n'écoutons, ni les préjugés, ni les passions; nous verrons que la vengeance n'est pas faite pour nos cœurs, et que la haine est toujours un sentiment pénible: car si la loi du pardon est con-

traire aux affections saines de la nature, pourquoi voudrois-je être Abel expirant, plutôt que Caïn l'immolant à sa vengeance ? Pourquoi aimé-je David, pardonnant à Séméi qui l'outrage? pourquoi Joseph embrassant ses frères, me fait-il répandre des larmes? Suivons la pente de la bienveillance, et nous sentirons combien il est doux de lui obéir : pardonnons, et nous serons contens après avoir pardonné; faisons du bien à nos ennemis, et quand il sera fait nous en goûterons le prix. L'exercice de la vertu est toujours effrayant pour les passions ; ce n'est qu'après l'avoir pratiquée qu'on la trouve aimable.

Ne dites donc plus, mon ennemi a noirci ma réputation, il m'a dépouillé de mes biens, il s'est opposé à mon bonheur ; je ne puis l'aimer. Il s'est opposé à votre bonheur? Ame raisonnable, destinée à être heureuse éternellement, par l'amour et la connois-

sance de la divinité, vous avez donc oublié votre grandeur, votre destination, vos espérances? Est-ce dans la jouissance des biens passagers, que vous devez placer votre félicité? avez-vous été rachetée par un prix infini, pour des objets si vils? Jésus-Christ a-t-il embrassé la pauvreté, est-il mort sur l'arbre de la croix, pour vous donner une haute idée de la gloire, des richesses, de tout ce qui tient à la vie présente? Si vous placez votre bonheur dans ces objets frivoles, sans doute vous n'aimerez jamais le rival qui vous les dispute, ou le méchant qui vous les ravit: mais, parce que vos affections sont déréglées, vos haines sont-elles moins injustes? L'avare ne peut pardonner à celui qui ravit son trésor; comment feroit-il du bien à ses ennemis, puisqu'il n'en fait pas à ses amis? Concentré en lui-même, le bonheur de ses semblables n'est rien à ses yeux; il n'a jamais connu le plaisir de don-

ner à celui qui a besoin, de soulager celui qui souffre, de pleurer avec celui qui pleure. Comment, avec un si grand attachement aux richesses, pourra-t-il aimer celui qui s'oppose à sa fureur d'accumuler? Mais cette cupidité qui fait son crime, pourra-t-elle excuser son aversion? L'ambitieux sera-t-il en droit de perdre un ennemi, parce que la soif des honneurs le transporte, et qu'il s'est fait un système qui immole tout à sa passion? Le furieux qui ose attaquer la vie de son semblable, et qui se croit excusé parce qu'il expose la sienne, dira-t-il, pour se justifier: l'opinion publique m'a subjugué, j'ai redouté les vains discours de la multitude; un faux honneur me commandoit la vengeance, la loi qui me l'interdisoit, ne pouvoit me garantir d'un vain reproche de lâcheté; esclave du monde, j'ai respecté ses maximes; j'ai mieux aimé périr dans le crime, que de supporter ses mépris dans la vertu?

Quel devoir sera sacré pour les hommes, si les passions et les préjugés leur servent d'excuses? Ah! mes frères, si nous voulons remplir les obligations d'un chrétien, semer de quelques vertus notre carrière, passer ce petit nombre de jours dans la paix, sans haine, sans aigreur, sans desirs de vengeance; ne soyons, ni mondains, ni voluptueux, ni avares, ni ambitieux: tant que nous donnerons trop de prix aux choses présentes, nos affections seront déréglées; nous serons premièrement injustes dans le cœur, et de ce désordre naîtront les concurrences, les haines, les jalousies, les discordes: transportons notre plus grand intérêt dans l'avenir, et nous dirons avec l'apôtre: J'ai comparé les biens présens avec l'espérance du fidèle, et j'ai jugé qu'il valoit mieux perdre tout ce qui passe avec le corps, que de renoncer à la charité qui est le fondement du bonheur éternel. *Omnia detrimentum feci, ut Christum lucri*

faciam. J'ai interrogé mon cœur, et il m'a répondu, Dieu seul peut faire ma félicité; si la vertu m'est chère, c'est qu'elle m'inspire la confiance de le posséder; si les autres biens ont du prix à mes yeux, c'est quand ils ne se trouvent pas en opposition avec le devoir. Lorsque la bonté divine m'en laisse l'usage, je fais monter à son trône la voix de la reconnoissance; si la providence me les ôte, je me soumets à l'ordre qu'elle établit; j'adore sa justice qui frappe dans le temps, pour épargner dans l'éternité : je lui dis, Etre souverainement bon, votre miséricorde est si grande, qu'elle fait tout servir à mon bonheur; dans la confiance que m'inspire cette vérité, le vœu suprême de mon cœur, est que votre volonté soit faite : *Fiat voluntas tua.* Que m'importe, que les hommes me nuisent, si je découvre, par les vues de la foi, que les obstacles qu'ils mettent à ma fortune, sont des moyens

de salut ? Je dois les plaindre, puisqu'ils sont assez malheureux pour être injustes : mais je dois les aimer, puisqu'ils sont mes frères, que le père commun les aime encore, et que sa grâce peut les rétablir dans le droit à l'héritage des enfans. Destinés à jouïr des récompenses promises à la vertu, je ne hais que le crime qui souille mon ame ; je n'ai, pour ennemi, que le démon qui veut ma perte éternelle : encore si sa volonté n'étoit pas inflexible dans le mal, je demanderois son retour à la vertu ; j'aimerois qu'il fût bon et heureux, plutôt que méchant et malheureux. O chrétiens ! ô mes frères ! si nos affections étoient saines, si nos yeux, errant sans cesse sur les choses présentes, se reposoient enfin sur les objets de la foi ; si la religion nous peignoit souvent Jésus-Christ donnant sa vie pour ses ennemis, intercédant sans cesse pour eux, jugeant les vivans et les morts, rejetant de son sein tous

ceux qui n'ont pas aimé dans les hommes le prix de son sang, ces exemples, ces menaces, ces récompenses, ne confondroient-elles pas toutes les vaines excuses que nous alléguons pour justifier nos inimitiés ? Loin de desirer la vengeance, nous écouterions cette voix de miséricorde qui nous dit, ne résistez pas à celui qui vous traite mal; si quelqu'un veut plaider contre vous pour avoir votre robe, abandonnez-lui votre manteau. *Et ei qui vult tunicam tuam tollere, dimitte et pallium.* Sans doute, lorsqu'il est dangereux de confondre l'amour de la vengeance avec celui de la justice, il vaut mieux céder ses droits, que de demander la réparation d'une injure ; sans doute, il vaut mieux recevoir deux soufflets, que de se plaindre avec aigreur du premier : si ma douceur et ma patience peuvent toucher mon ennemi, et le rappeler à la vertu, refuserai-je de lui sacrifier un vil intérêt ? Ne suis-je pas

assez dédommagé par une action qui assure mon bonheur éternel ? Chrétiens, ne vous contentez pas d'être justes, soyez généreux pour le salut de vos frères: sainte religion, voilà votre perfection, et je sens qu'elle est faite pour nos ames. Les passions seules peuvent s'opposer au précepte, aimez vos ennemis, faites-leur du bien, priez pour ceux qui vous persécutent. *Diligite inimicos vestros, benefacite iis qui oderunt vos.* Vous avez vu la nécessité du précepte de l'amour des ennemis: il me reste à vous faire voir les conditions de la réconciliation.

SECONDE PARTIE.

Les hommes convaincus de la nécessité d'aimer leurs ennemis, se font encore illusion sur ce devoir, et leurs réconciliations ne sont presque jamais l'ouvrage de la charité. On veut bien donner des bornes à la vengeance, et

se rapprocher de ses frères, pour faire cesser le scandale de la haine: mais on change de manières à leur égard, sans changer d'affection; on met les procédés à la place des sentimens; on consulte plus les bienséances, que les règles de la foi; on négocie, on différe jusqu'à ce que la vanité soit satisfaite. Il faut suivre la loi d'un faux honneur, qui défend de faire les premières démarches; il faut attendre qu'un ennemi s'humilie; il faut être vengé avant que de pardonner: ainsi les aversions subsistent dans le cœur, tandis que les motifs humains changent l'extérieur, et la haine semble modifier encore les ressorts que l'on met en œuvre pour la réconciliation.

Que ces vaines apparences de retour sont éloignées du pardon chrétien! La charité qui en est le principe, ne consulte, ni la vanité, ni les lois du monde; elle n'a qu'une règle, c'est d'oublier l'injure, et d'aimer son frère comme

soi-même ; elle n'a qu'un motif, c'est de se conformer à la volonté divine, et de jouïr des récompenses promises à la miséricorde : ainsi rien ne peut différer sa réconciliation, rien ne peut la borner, rien ne peut la vicier ; elle est toujours prompte, entière, et faite pour Dieu : trois conditions de la réconciliation chrétienne. Développons ces vérités.

Que le soleil ne se couche point, disoit S. Paul, sur votre colère ; si vous avez eu le malheur d'offenser votre frère, ou s'il vous a témoigné de l'indignation, hâtez-vous d'étouffer ce germe de division ; la colère qui peut précéder la réflexion, ne doit jamais la suivre ; c'est trop de conserver un seul moment le ressentiment d'une injure, et de ne pouvoir offrir à Dieu un cœur vide de toute inimitié : n'attendez donc pas la fin du jour, pour pardonner à votre ennemi ; quittez votre haine avant que de vous livrer au

sommeil : voilà la première condition de la réconciliation ; il faut qu'elle soit prompte. *Sol non occidat super iracundiam vestram.*

En effet, mes frères, si la haine est un sentiment injuste et pénible, pourquoi conserver cette affection criminelle ? pourquoi remettre au lendemain notre réconciliation ? N'est-ce pas trop que notre ame se soit ouverte un seul instant à un sentiment qui la déchire, et qui nous rend malheureux ? Dès que cette passion nous domine, nous en sommes les premières victimes. Les défiances, les vaines terreurs, les prévoyances funestes, remplissent notre vie : un cœur qui s'ouvre à la haine, se ferme au bonheur ; il ne sent plus que les remords et le désespoir ; jamais il n'éprouvera ces affections délicieuses, qui sont le partage d'un caractère vertueux et sensible ; les fruits de la charité et de la bienveillance ne se trouvent plus avec une aversion qui

détruit leur principe; l'amitié si douce, le goût si pur des choses honnêtes, l'intérêt si tendre de l'humanité, tous ces sentimens qui sont la source des vrais plaisirs, s'éteignent et se fondent tristement dans la haine qui les absorbe. Voyez Saül en proie aux fureurs de la haine : son ame agitée ne trouve plus de repos, des songes funestes le poursuivent dans le sommeil, le retour de la lumière lui est insupportable; la générosité de David augmente son supplice; il ne rougit plus d'employer, pour le perdre, la violence et l'artifice; bientôt la superstition s'empare de cette ame livrée aux frayeurs du crime; n'osant plus compter sur la protection du ciel, il tente les ressources du désespoir; il interroge l'ombre de Samuel; il veut entendre l'arrêt qui fixe sa destinée, et il ne fait qu'ajouter à ses maux présens, la certitude d'un avenir plus terrible. Ah! mes frères, comment pouvons-nous persister

dans des inimitiés, dont les effets nous sont si funestes? Quelle satisfaction de porter sur le cœur un poids d'amertume, de se nourrir de fiel, d'être en proie aux remords ou aux desirs impuissans de la vengeance? que gagnons-nous à différer nos réconciliations? attendrons-nous que le temps affoiblisse le ressentiment d'une injure, que la variété des événemens en efface le souvenir, ou que l'impuissance de nuire à un ennemi nous en fasse perdre le desir? Et où seront les sacrifices, les efforts, si notre haine suit le cours des affections humaines, s'affoiblit par sa durée, et ne cesse enfin que faute d'objets? où sera le mérite de la patience, si notre aigreur ne s'adoucit que par des causes étrangères? où sera la générosité chrétienne, si nous ne perdons de vue notre ennemi, que lorsque des diversions agréables donneront le change à notre cœur? Pourquoi attendre du temps cette paix, que nous pouvons

recevoir des mains de la vertu? En différant nos réconciliations, nous pourrons oublier l'injure, mais nous ne la pardonnerons pas; nous cesserons peut-être de haïr, mais nous perdrons les récompenses promises à la miséricorde. O charité, affection sublime dans les ames les plus simples! faut-il donc tant de peines, tant de délais, pour suivre vos impressions? n'êtes-vous pas cette parole abrégée, qui lève tous les obstacles, et qui concilie tous les intérêts? ne suffit-il pas d'écouter votre voix, pour apprendre que le jour le plus malheureux est celui, où notre cœur s'ouvre à la colère et aux desirs de la vengeance? Quoi! ce jour que la vertu devroit embellir, que la concorde pourroit me rendre délicieux, qui seroit le plus beau de ma vie, si ma douceur triomphoit de mon ennemi, qui me laisseroit un si doux souvenir, si ma générosité réparoit les maux de son injustice, ce jour entier se passeroit

roit dans la haine ; je l'emploierois à méditer la perte de mon frère, à tenter sa ruine, à exécuter des projets de vengeance? Je renoncerois donc aux promesses de la religion, et aux espérances de la foi ; je m'interdirois les saints mystères ; ou plus criminel encore, j'irois invoquer le Dieu de paix, tandis qu'une division scandaleuse dépose contre moi à la face de ses autels? Chrétiens, membres du même corps, enfans du même père, disciples du même maître, héritiers du même royaume, chrétiens unis par tant de titres, est-il un seul moment où ces liens ne doivent pas vous être chers? Comment pouvez-vous dormir dans l'inimitié? ne craignez-vous pas que cette passion triste et sombre, ne s'aigrisse pendant la nuit ? ne devez-vous pas trembler qu'un coup fatal ne vous fasse passer des ombres du sommeil dans celles du trépas? Cendre et poussière, l'intervalle qui vous sépare du tombeau,

n'est peut-être qu'un instant; et vous osez disposer de votre existence, passer le présent dans le crime, et réserver l'avenir pour la vertu? La mort est sur votre tête; son image est à côté du tableau que votre vengeance trace et contemple avec satisfaction; si elle ne frappe pas, elle menace toujours; plus elle a épargné, plus elle est redoutable; les heures écoulées sont perdues dans l'abyme immense de l'éternité; celles qui s'écoulent s'y perdent et entraînent celles qui les suivent; tout vous rapproche du trépas, et vous donnez à votre haine, une durée sur laquelle vous ne pouvez pas compter pour votre vie; vous remettez votre réconciliation au lendemain, sans penser que ce jour est peut-être le dernier de la miséricorde, que demain le souverain juge s'armera de rigueur, que sa justice sera inflexible pour l'homme qui n'aura pas pardonné; que le serviteur rigoureux sera condamné par sa propre bouche, qu'il

sera jeté dans les ténèbres, où le ver ne meurt point, et où le feu ne s'éteint jamais. Mon Dieu, que cette vérité est terrible! Chaque moment où notre cœur se livre à la haine, peut commencer pour nous une éternité de supplices; chaque délai du pardon, peut nous fermer à jamais le sein de votre clémence; chaque soleil qui se couche sur notre colère, peut ne plus se lever pour notre réconciliation : *Sol non occidat super iracundiam vestram.*

En second lieu, notre réconciliation doit être entière. Soyez miséricordieux, disoit Jésus-Christ, comme votre père céleste est plein de miséricorde : *Estote ergo misericordes, sicut pater vester misericors est.* Quand Dieu pardonne au pécheur, il oublie toutes ses iniquités; il le reçoit au nombre de ses enfans; il ne laisse plus agir que sa bonté : quelquefois il le purifie par les afflictions; il fait naître des obstacles à ses desirs; il lui refuse des dons qui pour-

roient corrompre son cœur ; mais ces refus, ces châtimens, sont des effets de son amour ; tout entre dans l'économie de cette miséricorde, qui mène, par les privations, à la jouissance du bien suprême, et qui change les larmes du juste, en un jour de joie qui ne finira jamais. Chrétiens, voilà votre modèle : lorsque vous pardonnez à votre frère, oubliez son injustice, n'ayez pour lui que de la bonté ; votre réconciliation doit étouffer tout ressentiment, toute aigreur, et rapprocher encore plus les cœurs que les personnes. Il ne suffit pas de s'interdire les emportemens de la vengeance, de concerter les manières pour former une union apparente, d'entretenir avec un ennemi un vain dehors de politesse ; il faut l'aimer, desirer son bonheur, et lui faire du bien. La charité que l'Evangile ordonne, n'est pas une bienséance ; c'est une tendresse sincère, et toujours prête à se manifester par les œuvres ;

si elle n'a pas cet empressement qu'inspire la douce confiance de l'amitié, elle a toute cette activité que donne la bienveillance, jointe au noble désintéressement : si elle laisse subsister le contraste des goûts, elle fortifie, par une sainte adoption, les liens primitifs de la nature ; elle ne met plus de différence entre les hommes, lorsqu'il s'agit de leur salut éternel ; elle les voit tous égaux en Jésus-Christ ; et sous ce rapport, sa tendresse s'étend à tous, comme la miséricorde du père céleste : *Estote ergo misericordes, sicut pater vester misericors est.*

Sur ce principe, jugez, mes frères, combien vos réconciliations sont vaines, et éloignées du pardon évangélique. Quoi de plus commun que ce langage des mondains : Je pardonne à mon ennemi, et je ne lui nuirai jamais ; mais il me seroit trop pénible de lui faire du bien ; je ne puis me résoudre à le voir, et à lui rendre ma con-

fiance. Vous ne voulez pas voir votre ennemi? mais s'il est devenu votre frère, comment sa présence peut-elle vous être à charge ? L'espérance de vivre éternellement avec lui, de partager son bonheur, d'être réuni à jamais dans le sein de Dieu, doit faire la plus douce consolation de votre vie, et vous ne pouvez supporter sa présence ! Les sacremens, les prières publiques, les cérémonies du culte, toute la religion tend à vous unir; et vous croyez conserver ces liens sacrés, en brisant ceux de la société naturelle ! Peut-être consentirez vous à voir votre frère, à observer à son égard les règles de l'honnêteté, à user des bienséances que le monde exige, pour couvrir le scandale des divisions : mais en vous contraignant pour plaire aux hommes, accomplirez-vous le précepte de Jésus-Christ ? Que gagnerez-vous à donner au monde de vaines apparences, si vous refusez votre cœur au devoir? Là

loi de la charité n'est-elle qu'extérieure? n'exige-t-elle que des apparences, des dehors, des bienséances? suffit-il aux enfans du même père, d'avoir entre eux une union politique? La famille, dont J. C. est le chef, ne subsiste-t-elle que par un commerce de politesse? et quelle paix ce divin législateur a-t-il établie sur la terre, si nos réconciliations ne changent que l'extérieur, et ne font qu'ajouter à la haine, la lâcheté de la dissimulation? Vous croyez avoir pardonné, parce que vous ne voulez pas nuire; et quelle récompense attendez-vous de cette modération, si l'amour n'en est pas le principe? Les païens en faisoient autant; l'honneur, la crainte, le défaut des occasions, suffisoient pour arrêter leur vengeance. Chrétiens, les motifs de la foi doivent placer dans vos ames cette élévation de sentimens, que la philosophie ne pouvoit produire : ce n'est pas assez pour vous de supporter vos ennemis,

de ne pas aspirer à leur perte ; il faut les aimer, leur faire du bien, les bénir, tandis qu'ils vous maudissent ; prier pour eux, lorsqu'ils vous calomnient : il faut que la générosité de la bienveillance s'étende sur un persécuteur, au moment qu'il frappe ; qu'elle désarme sa colère, ou qu'elle triomphe de son injustice : *Benefacite iis qui oderunt vos.* Sans doute, il en coûte à la nature pour aimer ceux qui nous font du mal, pour leur parler avec bonté, pour travailler à leur bonheur ; mais la difficulté n'est qu'un motif plus pressant pour remplir ce devoir ; le dédommagement suit de près le sacrifice ; l'effort fait mieux sentir le prix de la vertu, et laisse dans le cœur une satisfaction plus douce. Allez, réconciliez-vous avec votre frère ; versez sur son cœur aigri l'huile de la douceur ; répandez vos bienfaits dans son sein ; goûtez avec lui les fruits de la concorde ; comparez ce plaisir pur avec

les tristes effets de la haine; ne vous bornez pas au présent; rapportez cette action généreuse à ce moment, où la mémoire des faits les plus éclatans, ne vaut pas le souvenir d'un verre d'eau présenté à un ennemi qui avoit soif; vous verrez combien il est consolant de pouvoir se dire: j'ai triomphé de tous mes ressentimens; loin de nuire à celui qui m'avoit offensé, j'ai cherché son bonheur, j'ai soulagé sa misère, mon ame ne s'est ouverte qu'à la satisfaction de faire du bien. *Si esurierit inimicus tuus, ciba illum.*

Mais, direz-vous encore, en pardonnant à mon ennemi, dois-je lui rendre ma confiance, former avec lui un commerce intime, et agir à son égard, comme s'il ne m'avoit jamais offensé? Oui, votre réconciliation doit aller jusqu'à l'intimité, si c'est un moyen de resserrer les liens de l'amour, sans exposer la vertu; si ce témoignage de confiance est nécessaire, pour ga-

gner votre frère, et s'il est à craindre que vos défiances trop apperçues, ne laissent subsister le scandale des divisions. Je sais que la charité est discrète; que les épanchemens de la tendresse, n'empêchent pas les réserves de la prudence; et qu'en faisant du bien au méchant, on doit être en garde contre le mal qu'il peut nous faire : mais il faut que son injustice soit bien reconnue, et que les précautions dont nous usons avec lui, ne soient pas fondées sur des apparences, sur des soupçons, sur de fausses craintes. C'est le propre de la charité de supposer dans les autres, la droiture qu'elle aime; elle ne devine pas le mal; elle ne le voit que lorsqu'il existe; elle prête sans peine à un ennemi, des sentimens généreux; elle aime à penser que la grâce a touché son cœur, et ranimé les principes de la vertu. Rien ne relâche plus les liens de la bienveillance entre les hommes, que leurs défiances mutuel-

les ; elles les laissent toujours dans la haine qui les divise, ou dans le mépris qui les isole ; elles empêchent tous les effets du pardon ; elles rendent les aversions plus durables, et les réconciliations moins sures. Ah ! mes frères, ne vaut-il pas mieux se tromper par un motif d'humanité et d'indulgence, que de se livrer à des soupçons qui répandent tant d'inquiétude sur notre vie ? Pourquoi se défier de la sincérité d'un ennemi réconcilié ? pourquoi se persuader qu'il est capable de trahison ? pourquoi ne croyons-nous pas à la vertu, avec de si grands motifs de la pratiquer ? N'usons pas avec notre frère, de tant de précautions, de tant d'expédiens, de tant de réserves ; que l'amour soit notre seul interprète ; qu'il apperçoive dans nos démarches, la candeur et l'empressement de la tendresse ; disons-lui, comme Joseph : vous êtes mon frère, et ce nom m'est bien cher ; j'ai oublié tout le passé ; ne craignez

rien de ma puissance; Dieu ne l'a mise dans mes mains que pour votre bonheur : votre haine m'a persécuté ; mon amour ne se vengera que par des bienfaits : venez recevoir le gage de ma réconciliation; voyez combien il m'est doux de répandre des larmes dans votre sein. Non, votre ennemi ne résistera pas à ce témoignage de la tendresse; vous le verrez vaincu par votre générosité; la confiance renaîtra dans son cœur; il mêlera ses pleurs aux vôtres, et vous goûterez bientôt, avec le plaisir de pardonner, le pur transport des satisfactions réciproques. *Flevit, illo quoque similiter flente, super collum ejus.*

Enfin votre réconciliation doit être faite pour Dieu. L'intérêt et la bienveillance peuvent rapprocher les hommes, et terminer leurs dissensions ; mais la charité seule peut établir entre eux une paix solide dans le temps, et immuable dans l'éternité. L'union fon-

dée sur l'intérêt présent, porte en elle-même le principe de sa destruction : celle que la bienveillance naturelle produit, chancelle lorsqu'elle se trouve en opposition avec l'amour-propre, et se refuse souvent à des sacrifices, dont elle n'apperçoit pas le dédommagement ; il n'y a que la soumission à la volonté d'un Dieu, qui commande le pardon et qui le récompense ; qui puisse déterminer à oublier l'injustice d'un ennemi, à lui faire du bien, à sacrifier ses droits pour le rappeler à la vertu. L'exemple de Jésus-Christ, son amour plus fort que la mort, son sang qui couvre tous les hommes, son sein toujours ouvert pour les réunir, le prix de la rédemption perdu pour ceux qui n'aiment pas leurs frères ; tous ces motifs doivent élever, sanctifier nos affections ; et malheur à l'ame qui n'en ressent pas l'impression ! Celui qui ne cherche pas à accomplir la volonté du Créateur, qui ne pardonne à son en-

nemi, que pour avoir aux yeux du monde, le mérite de la modération; celui même que l'humanité seule attendrit sur les maux de ses semblables, a déja reçu sa récompense; la gloire passagère sera le seul prix d'une vertu que l'espérance chrétienne ne fait pas sortir des bornes étroites du temps. Que ma foi, disoit l'Apôtre, transporte les montagnes; que je distribue toutes mes richesses à mon ennemi; que je livre mon corps aux flammes pour le sauver; si je n'ai pas la charité, je suis sans mérite devant le Seigneur: *Charitatem autem non habuero, nihil sum.*

Cependant, mes frères, combien de réconciliations qui sont faites par des motifs purement humains! Combien de retours apparens, dont la religion n'est pas le principe! Qu'il est rare que la charité étouffe dans les cœurs le ressentiment d'une injure! On veut bien se rapprocher d'un ennemi, pour éviter un éclat désagréable; on cherche à le

tromper, pour endormir ses précautions et sa vigilance ; on le ménage peut-être parce qu'il nous connoît trop, et qu'il seroit dangereux de l'aigrir, après l'avoir mis si avant dans notre confidence : on s'empresse de terminer une querelle qui nous expose à ses discours outrageans ; on cède aux instances des amis qui représentent les suites dangereuses d'une rupture, et qui se chargent de ménager un accommodement. Le pardon chrétien, est traité comme une affaire politique ; il faut concilier les intérêts, compasser les démarches, n'avancer que jusqu'à un certain point, ne pas avouer son tort, en marquant trop d'empressement ; il faut que la vanité soit satisfaite avant que la piété se déclare, et que la sagesse humaine consomme l'ouvrage de la religion : comme si l'habileté des hommes pouvoit suppléer aux motifs de la foi, et ranimer la charité dans nos cœurs ! Quel fruit pouvez-vous attendre d'une

paix qui vient de la terre? qu'est-il besoin de tant de médiateurs, pour vous réconcilier avec votre ennemi? Quoi! toujours des hommes entre vous et votre frère? Dieu ne suffit-il pas pour vous unir? la charité n'est-elle pas elle-même son interprète? et son empressement ne lève-t-il pas plus sûrement les obstacles, que tous les soins d'une vaine prudence? Quand même votre sagesse feroit cesser le scandale d'une rupture; quand le monde entier loueroit la générosité de votre pardon: héros de la vanité! ce sera là votre récompense; vous jouïrez d'une gloire passagère, et vous perdrez le prix immortel de la vertu. Pour nous, qu'une adoption sainte élève aux plus nobles espérances, ne nous renfermons pas dans les bornes du temps; portons nos vues plus loin; en pratiquant le bien, songeons au bonheur futur: ce n'est pas l'intérêt présent qui peut éteindre nos inimitiés, et ranimer la bienveil-

lance ; la charité , qui doit unir éternellement les chrétiens, ne peut adopter ce motif, qui est souvent la source de leurs divisions ; l'amour de la justice éternelle , la conformité à la volonté souveraine , qui aime tous les hommes, et qui reçoit dans son sein les ames miséricordieuses ; l'exemple et la grâce de Jésus-Christ devenu le médiateur de toutes les réconciliations dans le ciel et sur la terre ; voilà, mes frères, les fondemens du pardon chrétien.

O vous qui êtes instruits par un Dieu mourant sur la croix pour ses ennemis ; vous qui n'espérez le salut que par cette voix de miséricorde qui a désarmé la justice divine ! que ces puissans motifs touchent enfin vos cœurs, et détruisent toutes les inimitiés ; que le sang de Jésus-Christ, qui crie grâce pour vous dans le ciel , l'obtienne pour vos frères surla terre. Pardonnez pour mériter le pardon ; aimez tous les hommes dans le Créateur, pour être dignes de

son amour; faites du bien à vos ennemis, afin que le Seigneur ne considère pas vos iniquités; donnez à notre ministère, la consolation que S. Jean Chrysostôme demandoit à son peuple: Je vous supplie, mes frères, disoit ce pontife, que j'aie la satisfaction d'apprendre, qu'un seul d'entre vous a profité de mon discours, et s'est réconcilié sincérement avec son ennemi: *obsecro vos igitur, fratres.* Quelle joie pour les pasteurs, si tous les fidèles étoient unis par la charité! quel avantage pour l'église, si elle pouvoit répondre aux impies qui se réjouïssent de ses divisions: voyez ces fidèles que je porte dans mon sein; la concorde règne au milieu d'eux; ils sont tous amis, ils sont tous frères, ils aiment tous les hommes, ils vous bénissent, tandis que vous les maudissez, ils font des vœux pour votre bonheur, lorsque vous méditez leur ruine Ce sont là les vrais chrétiens, car leur religion n'inspire que

l'amour ; elle condamne toutes les haines, celles même qui se couvrent des intérêts du ciel ; elle rejette également de son sein, le furieux qui brave la divinité en brisant son image, et l'hypocrite qui embrasse l'autel, en jurant la perte de son frère.

Qui sommes-nous, grand Dieu ! pour faire sentir à un ennemi les effets de notre colère, tandis que votre majesté suprême souffre avec tant de bonté nos offenses ? Est-ce à nous d'être inexorables, quand nous avons tant de besoin de votre indulgence ? Nous n'avons point de salut à espérer, si vous ne mettez votre gloire à pardonner ; et notre orgueilleuse sensibilité ne pourroit renoncer à la vengeance ! Il nous en coûteroit trop d'oublier quelques injures, afin que vous puissiez oublier les crimes de toute notre vie ! Non, Seigneur, mon cœur ne s'ouvrira plus à la haine : j'imiterai le Dieu qui pardonne ; je dirai à celui qui étoit l'objet

de mon ressentiment: Mon frère, nous avons vécu trop long-temps dans l'inimitié; oublions tout le passé: ce souvenir me sera toujours [illegible], mon cœur ne pourra s'en consoler qu'en formant des vœux plus ardens pour votre bonheur : je vous rends aujourd'hui toute ma tendresse ; rendez-moi la vôtre; ne résistez pas à mes instances; prenez garde d'amasser des charbons de feu sur votre tête; laissez-vous toucher par l'intérêt de votre salut éternel. Rapprochons-nous des saints autels: allons au sanctuaire de la miséricorde: réunissons-nous dans le sein de notre père: buvons dans la même coupe le sang de l'alliance: demandons à l'agneau de paix qu'il scelle notre réconciliation par sa grâce; qu'il embrâse nos cœurs du feu de la charité; qu'il affermisse de plus en plus notre union dans le temps, jusqu'à ce qu'elle soit invariable dans l'éternité bienheureuse.

Ainsi soit-il.

SERMON

SUR

LA MORT.

Pulvis es, et in pulverem reverteris.

Vous êtes poussière, et vous retournerez en poussière. *Genese*, chap. 3.

Il n'appartient qu'à celui qui règne dans les cieux, qui tient nos jours dans sa main, qui fixe la durée des grandeurs, et qui confond, quand il veut, toutes les vanités du siècle, de donner à l'homme cette leçon qui lui rappelle la foiblesse de son être, et le néant de son origine : Vous êtes poussière, et vous retournerez en poussière : *Pulvis es, et in pulverem reverteris.* Vils

mortels ! vos générations s'écoulent comme les flots, et ne peuvent triompher de la durée des siècles. La mort exercera son empire sur vous, et le poussera jusqu'à votre néant : il ne restera de vous qu'une froide poussière, renfermée dans un tombeau, seul monument qui rappellera votre existence ; encore ces restes malheureux disparoîtront-ils bientôt ; vos cendres seront mêlées aux cendres de vos pères ; et les parcelles de vos corps, éparses dans le débris universel, seront confondues avec les autres parties de cette terre qui est votre commune origine : *In pulverem reverteris.*

Tout ce qui tient à notre vie est donc frivole, puisqu'il est appuyé sur un fondement que la mort va détruire. Tout ce qui n'est que de ce monde, disparoît avec la figure du monde ; et les projets les mieux concertés ne sont que des édifices bâtis sur nos cendres. Ecoutez, chrétiens, et instruisez-vous.

La mort découvre clairement les vanités de la terre, et foudroie toutes les grandeurs: l'éclat de la plus brillante fortune se réduit enfin à la célébration d'une pompe funèbre: les honneurs ne sont que des titres pour nos tombeaux: les distinctions du rang, la supériorité des talens, la réputation, subsistent à peine dans ces inscriptions fastueuses, dernière ressource de l'orgueil, qui s'efforce de donner du corps et de la réalité au phantôme que le siècle adore. Tout nous échappe à l'instant fatal; tout se perd dans l'abyme éternel: nos richesses mêmes ne peuvent dormir avec nous dans la poussière; et de tous ces biens qui nous environnent, il ne reste que de tristes décorations, qui font souvenir que nous ne sommes plus.

O néant! ô vanité des choses humaines! C'est la seule réflexion que nous permet le souvenir de la mort. A la vue du tombeau, la vie la plus

longue n'a que la durée d'un instant : la carrière la plus remplie d'événemens, paroît digne d'un éternel oubli : la santé la mieux établie n'est qu'une situation trompeuse, où le temps nous consume sans faire sentir ses ravages : les jours les plus heureux ne sont que des portions de notre mort ; les plus belles espérances, de douces erreurs ; les plaisirs les plus vifs, des amusemens dangereux ; les intrigues les plus brillantes, de grands ressorts mis en œuvre pour un objet frivole ; les mouvemens les plus éclatans, des agitations violentes pour saisir une ombre qui nous échappe : tout est vain sur la terre, parce que tout doit être la proie du tombeau. C'est l'écueil où viennent se briser les phantômes qui nous séduisent. Rien n'est solide pour un homme occupé de sa mort, que le jugement qui lui fait mépriser tout ce qui périt avec lui.

Mais cette pensée qui confond notre orgueil,

orgueil, n'est-elle propre qu'à faire naître dans nos esprits ces idées funestes de cendre et de poussière? Viendrois-je ici nourrir vos frayeurs, augmenter votre désespoir, et avilir la nature humaine, en présentant au-delà de cette vie malheureuse, un néant éternel? Laissons aux incrédules ces frayeurs excessives et cette horreur du tombeau. Leur tristesse peut être sans bornes, puisque leurs pertes sont irréparables; et comme ils sont sans espérance, ils sont aussi sans consolation. Pour nous, qui attendons le jour du Seigneur, nous savons que notre ame ne périt pas avec notre corps. La mort qui brise nos liens terrestres, n'a rien d'affreux pour nous, parce qu'elle nous ouvre des espérances plus nobles: elle est le passage du temps à l'éternité, la fin du chaos, et le commencement d'un ordre immuable: elle montre tout-à-la-fois la vanité des choses humaines, en les réduisant au néant, et

la grandeur de l'homme, en le réunissant à l'Etre suprême.

C'est en développant ces vérités que j'entreprends de vous prouver l'utilité du souvenir de la mort; et voici mon dessein. La pensée de la mort est utile, parce qu'elle facilite le détachement du monde, en découvrant le néant des choses humaines; première partie. La pensée de la mort est utile, parce qu'elle fait voir ce qu'il y a de solide dans les biens du monde, en rappelant à l'homme sa destination véritable; seconde partie. C'est tout le partage de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

L'HOMME innocent devoit jouir sans interruption du bonheur attaché à la justice originelle. Formé par la main de l'Eternel, sa constitution pouvoit défier la durée des siècles: un souffle d'immortalité animoit ses or-

ganes, et leur donnoit une activité toujours nouvelle. C'étoit un germe de vie, que le temps ne pouvoit affoiblir. La soumission des sens à l'empire de la raison, rendoit l'union de l'ame avec le corps, sainte et conforme à la volonté du Créateur. Un si bel ordre paroissoit établi pour subsister à jamais. La mort respectoit une vie qui n'étoit pas souillée par le crime : il n'étoit pas juste qu'elle détruisît l'ouvrage encore parfait de la sagesse éternelle.

Telle étoit la destinée de l'homme sortant des mains du Créateur. Le péché renversa cet ordre heureux, sécha ce germe de vie, introduisit dans le monde la mort, et toutes les misères qui nous accablent. Dès-lors l'union de l'ame et du corps, juste dans son origine, devint contraire à l'ordre par la rébellion des sens; l'ouvrage de l'Eternel, défiguré par le péché, ne fut plus respecté par le temps; les principes de la corruption se forti-

fièrent; la nature forte et vigoureuse s'affoiblit peu-à-peu; la vie présente eut des bornes; le remède d'immortalité fut perdu avec l'innocence. Il n'étoit pas juste qu'un bonheur attaché à l'harmonie, et formé par les mains de la vertu, subsistât dans le crime et le désordre. Dieu prononça l'arrêt de mort contre les coupables, et la menace s'exécuta, sans exception, sur toute leur postérité : *Morte morieris.*

Cette peine n'étoit pas seulement une réparation de l'outrage fait à la majesté divine; elle étoit encore un frein nécessaire à la cupidité. L'homme, en perdant l'amour du bien suprême, n'avoit conservé que la pente à l'injustice : son cœur rempli de l'amour des créatures, ne donnoit point de bornes à ses desirs honteux, et ne connoissoit de lois, que celles de la force et de la violence. L'ambition, la jalousie, la haine, la vengeance; toutes ces passions qui naissent d'un attachement

injuste aux biens sensibles, le dominoient tour-à-tour: l'iniquité auroit enfin prévalu sur la terre, si la malignité prodigieuse du cœur humain eût été soutenue par l'espérance de jouir éternellement du fruit de ses forfaits. Il falloit un frein à cette cupidité qui pouvoit inonder de crimes la face de l'univers: et quel remède plus puissant contre cet attachement excessif aux biens du monde, que le souvenir de la mort, qui fait voir le néant et la vanité de toutes les choses passagères, qui découvre dans le tombeau le terme fatal de toutes les grandeurs, qui nous fait regarder la vie comme une course rapide vers le néant; la santé, comme une étincelle qu'un souffle peut éteindre; tous les siècles passés, comme des instans fugitifs; les plaisirs, comme des songes agréables; la gloire, comme une apparence; les richesses, comme des dépouilles que la mort arrache de nos mains pour orner son triomphe?

Peut-on s'attacher à des biens qui nous échappent si facilement? chercher une situation stable dans un monde, dont les révolutions sont continuelles? compter sur des instans entraînés par une rapidité que rien n'arrête? former des projets d'élévation, au milieu des ruines de toutes les fortunes? courir après une ombre de gloire qui va s'évanouir? se livrer à des joies frivoles, dans des jours obscurcis par les ombres du trépas? L'homme, ô mon Dieu! condamné à mourir, pourroit-il se faire une félicité dans des momens où il marche vers le supplice, si l'image de la mort qui doit terminer sa carrière, lui étoit plus familière?

Non, mes frères, l'attachement excessif aux biens du monde, ne peut subsister avec des réflexions sérieuses, sur l'inconstance des choses humaines; cette impression vive des bien sensibles, ce goût pour les joies tumultueuses, cet attrait des faux plaisirs, prennent

leur source dans l'oubli de la mort. Nous n'aimons pas à nous occuper d'une pensée qui rappelle notre néant ; ces idées de dissolution, de cadavre, de pourriture, nous paroissent funestes ; c'est un spectacle qui révolte la nature, et qui soulève tous les sens; une image triste, qui empoisonne la douceur de la vie, et répand de l'amertume sur tous les plaisirs : de-là, ce goût décidé pour les plaisirs vifs et les agitations violentes, qui troublent la raison, et l'empêchent de réfléchir sur notre destinée ; l'incertitude même de la mort, qui devroit nous faire trembler, nous amuse, et en éloigne le souvenir de notre esprit : quoique convaincus de la fragilité des créatures, nous leur prêtons une durée confuse qui leur tient lieu d'immutabilité ; l'amour-propre nous fait voir cette vie sans bornes, de peur d'en donner aux choses que nous aimons : erreur agréable qui flatte la cupidité, en cachant

la frivolité des biens qu'elle poursuit : mais erreur fatale, qui augmente l'attachement aux biens du siècle, et l'attrait des faux plaisirs. En perdant de vue le trépas, nous oublions que le monde n'est qu'une figure qui passe, et nous donnons de la réalité au phantôme qui nous échappe.

La pensée de la mort facilite donc le détachement du monde, puisqu'elle découvre le néant de toutes les créatures : tout ce qui est né pour finir, ne mérite pas que notre cœur s'y attache; c'est une espèce d'enchantement qui nous fait poursuivre sans relâche des biens qui vont se replonger dans le néant : la mort rompt ce charme, et met la vérité dans tout son jour; la fragilité des biens du monde paroît clairement, par celle de notre vie qui la termine. O Dieu! vous avez fait mes jours mesurables, et ma substance n'est rien devant vous. Après cette réflexion du roi-prophète, reste-t-il encore quel-

que doute sur la vanité des choses humaines? En vain notre orgueil voudroit s'étourdir par des idées de faste et de grandeur : la plus haute élévation ne peut détruire la bassesse de notre nature, ni donner un prix réel aux biens périssables qui nous attachent. Puisque notre vie n'est rien, les honneurs, les richesses, les plaisirs qui suivent notre condition mortelle, ne peuvent avoir plus de solidité. Tous ces biens se précipiteront, avec nous, dans le tombeau. En vain adoucissons-nous l'horreur de ce spectacle, en le dérobant à nos réflexions : les diversions agréables qui effacent de notre esprit le souvenir du trépas, ne peuvent éloigner un coup si terrible.

Ne poussons-nous pas trop loin ce mépris des choses humaines? Ces idées lugubres de ruines, de débris universel, qui noircissent l'imagination, nous en imposent peut-être, et font des impressions trop vives de crainte et de ter-

reur ; la vue d'un avenir éloigné, doit-elle nous empêcher de goûter le présent, et nous faire sacrifier des plaisirs dont les charmes font la douceur de notre vie ? La mort exerce-t-elle son empire sur tous les âges, et la jeunesse a-t-elle quelque chose à redouter de ses fureurs ? Cet âge où le monde s'offre à nos yeux sous des images si riantes, où chaque objet réveille le goût des plaisirs ; cette saison des agrémens, où la nature prodigue ses trésors, et nous invite à jouir de ses dons, où notre main cueille avec tant d'assurance les fruits dangereux qu'elle nous présente ; ces jours que le chagrin ne flétrit jamais, que la langueur n'affoiblit pas, qui ne promettent que des jeux et des amusemens, sont-ils obscurcis, comme les autres, par les ombres du trépas ? Une santé florissante ne doit-elle pas nous laisser respirer sans être troublés par les frayeurs de la mort ; et peut-on penser que les années man-

quent à la jeunesse si vive et si pleine de forces?

Les années peuvent-elles manquer à la jeunesse? Ah, mes frères! c'est le temps où la mort porte des coups plus prompts et plus inopinés. L'ardeur du tempérament, les excès des passions, les emportemens de la colère, tout lui prête des armes, et concourt à étendre ses ravages : cette force même, cette constitution robuste qui semblent promettre de longues années, inspirent aux jeunes gens une confiance téméraire, qui abrège leur carrière en faisant négliger tous les ménagemens. Ils ne pensent pas que cette santé n'est qu'une flamme prête à s'éteindre; un ressort délicat, que le moindre frottement arrête; une heureuse conformation d'organes, que le choc le plus léger dérange; un assemblage et un mouvement d'esprits, qui s'épaississent et qui se dissipent par leur propre agitation. Trompés par cette force de tempérament qui

leur montre de loin les portes du tombeau, ils invitent leur ame à jouir des présens de la nature; ils se couronnent de fleurs; ils boivent sans crainte dans la coupe enchanteresse; ils se livrent sans réserve à la volupté: leurs joies insensées insultent à la mort, et elle choisit ces jours si brillans pour leur porter le coup fatal, et éteindre jusqu'à cette vivacité qui semble la défier. Vaisseaux fragiles! au moment qu'ils se jouent légèrement sur la surface des eaux au milieu des écueils, un orage subit les brise contre les rochers, et les ensevelit dans l'abyme. Surpris par un accident imprévu, et arrêtés dès le milieu de leur course, ils cherchent en vain le reste de leurs années. Ces jours qu'ils se promettoient, n'étoient écrits que sur la poussière; un souffle léger a suffi pour effacer toutes leurs traces : *Quæsivi residuum annorum meorum.*

Voyez cette fleur qui vient de s'épa-

nouir; la rosée humecte ses feuilles; une douce chaleur l'anime; elle embellit le printemps; elle relève l'éclat du jour le plus pur: que l'air de la nuit se refroidisse, c'en est fait, sa tige s'affaisse, toutes ses couleurs s'effacent; elle se flétrit; elle sèche. C'est l'image sous laquelle l'Esprit-Saint nous peint la courte durée des plus beaux jours, et la fragilité de la jeunesse; elle a le destin des fleurs; elle passe du matin au soir, comme l'herbe des champs; elle sèche à la première ardeur du soleil: elle ne fait que paroître sur la terre; la mort ne met point d'intervalle entre l'instant qui la voit éclore, et celui qui la voit disparoître; et ces expressions qui nous paroissent si fortes, ne sont souvent que littérales et précises.

Combien d'exemples pourrois-je mettre sous vos yeux, si vous n'étiez pas convaincus, par une expérience journalière, du peu de solidité de la jeunesse

et de la santé la mieux établie? Que de gloire, que de plaisirs, que de fortunes ravies à nos espérances par une mort prématurée, et quelle folie de compter sur un appui si fragile! Jonathas courant à la gloire, soutient déja les espérances d'Israël par ses premiers triomphes; et cette ardeur précipitée lui creuse un tombeau sur les montagnes de Gelboé. Adonias emporté par la fougue de la jeunesse, n'écoute que la voix des passions; et la volupté le fait périr dans ses plus beaux jours. Absalon, séduit par l'appât du trône, veut s'y élever sur les ruines de son père; et son ambition l'arrête au milieu de sa course. Le fils unique de la veuve de Naïm, déja échappé aux périls de l'enfance, laissoit enfin revenir la tendresse maternelle de ses frayeurs; on comptoit sur lui pour perpétuer le nom, les titres, la fortune de ses ancêtres; et la mort vient l'enlever à cette mère désolée, au milieu de ces

espérances si douces : *Ecce defunctus efferebatur filius unicus matris suæ.*

Faut-il renouveler ici la douleur de tant de mères qui versent encore des larmes sur le tombeau d'un fils tendrement aimé ? Ferai-je servir à notre instruction ces coups terribles qui ferment nos cœurs à toutes les consolations humaines ? Vanité des vanités, et tout est vanité ! Hélas ! nous fondons des vues de fortune et d'élévation sur la jeunesse d'un premier né ; des mains habiles cultivent son enfance, jettent dans son ame des semences d'émulation, et développent ses talens ; de grandes maximes forment son cœur à la générosité, élèvent ses sentimens, et les portent à la véritable gloire. Les premières lueurs de l'ambition qui commencent à briller dans cet âge tendre, sont regardées comme des ébauches naissantes de sa prospérité future ; notre tendresse séduite, trouve des présages heureux jusques dans ses défauts ;

déja s'ouvrent à nos yeux les plus douces espérances ; on croit pouvoir tout attendre de tant d'excellentes qualités ; le présent et le passé semblent garantir l'avenir ; on ne néglige rien, pour achever cet ouvrage, qui s'avance si rapidement vers la perfection. Il n'y a que sa durée dont on ne se met pas en peine ; et c'est par-là que tout se dissipe et se perd en un moment : la mort cruelle moissonne cette fleur naissante qui nous promettoit des fruits si délicieux ; une révolution soudaine renverse cet édifice, que notre main élevoit avec tant de soin, pour subsister dans la durée des siècles ; un coup de foudre, caché sous l'éclat trompeur de la nuée, abat cette tête si chère. Que reste-t-il à notre tendresse de ce premier né, dont la prospérité future nous flattoit si agréablement? des débris lugubres et des cendres sur lesquelles la douleur nous force à répandre des larmes. *Ecce defunctus efferebatur filius unicus matris suæ.*

Quand même la jeunesse et la santé seroient moins fragiles, la vie présente ne seroit pas plus digne de notre attachement; la carrière la plus longue n'est rien, quand on est parvenu à son terme; les siècles passés nous paroissent des instans fugitifs : il en sera de même des siècles à venir; jamais ce qui doit finir ne peut être long; tout ce qui est mesuré par les années, ne peut nous soustraire au néant. Nous finissons toujours par la poussière, comme nous avons commencé par elle : *Pulvis es, et in pulverem revertéris.*

Si la jeunesse, la santé et la vie la plus longue ne sont rien, que seront les autres biens dont l'usage est attaché à la durée de nos jours? Les richesses, si dangereuses par les facilités qu'elles fournissent aux passions, auront-elles encore quelque attrait pour nos cœurs enchantés? Ces grands biens qui nous attachent à la vie présente, pourront-ils nous rendre immortels?

Du moins ces trésors amassés avec des soins si pénibles, nous suivront-ils dans le tombeau ? Vaines espérances, vous êtes dissipées par le souvenir de la mort ! De ces possessions immenses, qui semblent nous faire occuper une si grande place dans le monde, il ne nous restera que le droit à un petit espace de terre ; toutes les richesses échapperont de nos mains, sans qu'aucune force puisse les retenir ; ces objets frivoles de la cupidité, se briseront avec les liens de notre mortalité ; ces monumens superbes de notre opulence, disparoîtront avec la figure du monde dont ils sont le prestige ; et s'ils subsistent après notre mort, ce ne sera que pour d'autres insensés qui se chargeront avidement de nos dépouilles, sans penser qu'un coup fatal va leur enlever avec la vie cette folle décoration.

Vous, dont l'âge fortifie l'avidité des richesses, qui, près du tombeau, ra-

massez toutes vos forces pour entasser des trésors sur les débris d'un corps, dont la caducité fait presque un cadavre ; qui vous attachez avec plus de fureur à ce qui va vous échapper en un moment ; hommes impitoyables ! dont les entrailles de fer ne peuvent s'émouvoir, dont les oreilles sont toujours fermées aux cris de l'indigence, malheureux avares ! pauvres au milieu de vos trésors, manquant de tout, quoique dans l'abondance de tous les biens ; voyez ce que la mort vous laisse de ces richesses, dont la conservation vous cause tant d'alarmes ; un drap funèbre, que des proches avides cèdent avec peine, pour couvrir les restes hideux de votre corps : *Quæ parasti, cujus erunt ?* Et vous, dont l'opulence est cimentée du sang des peuples ; qui, sortis à peine de l'obscurité, osez disputer de faste et de magnificence avec les rois ; qui insultez à la misère publique, en étalant dans vos palais, les dépouilles

des citoyens ; ne pensez pas que cette pompe et ces richesses pourront vous élever au dessus de votre néant : la mort vous frappera dans le sein de la molesse, vous serez dépouillés de ces vains ornemens qui couvrent votre bassesse, vous rentrerez dans la terre avec votre nudité, votre fin sera sans honneur devant les hommes, on oubliera jusqu'à votre nom ; vous périrez comme ceux qui n'ont jamais été. *Peribunt quasi qui non fuerunt.*

O mort ! que tu es amère à celui qui trouve sa paix dans les biens du monde ! *O mors ! quam amara memoria tua homini pacem habenti in substantiis suis !* Ton souvenir ne lui montre dans cet amas de richesses sur lequel il tente de s'élever, qu'un tas de boue qui se fond sous ses pieds. Il se fait une félicité de la magnificence et de la beauté de ses héritages ; il ne pense qu'à étendre ses possessions ; il se repaît pendant la nuit, de ces songes flat-

teurs; le réveil le trouve occupé de ces chimères agréables: insensé! il ne s'apperçoit pas que la jouissance de ces biens n'a pas plus de durée que ses songes. Semblable à ces feux qui ne brillent un instant que pour nous égarer, après un éclat passager, il sera replongé dans le séjour ténébreux; la mort dissipera cette ombre de félicité qui le séduit, comme le réveil dissipe un rêve qui nous trompe agréablement; la terre engloutira ses richesses; tout ce faste sera anéanti dans la poussière; ce spectacle de luxe et de magnificence sera changé en décorations funèbres; et si la pompe paroît encore sur son tombeau, ce sera pour laisser à la postérité un monument frappant du néant et de la vanité des choses humaines.

Tournez-vous d'un autre côté, dit le sage, la gloire humaine n'est encore que vanité; la mort renverse cette idole à qui le monde a de tout temps dressé

des autels. Que sont devenus ces politiques, ces guerriers, qui ont fait l'admiration de leur siècle? Ils ont rempli la terre du bruit de leurs noms; ils ont étonné l'univers ; ils ont fait la révolution des empires; ils ont donné les plus brillans spectacles : que leur reste-t-il de ces grandes actions si vantées pendant leurs vies? Ouvrez leur tombeau ; cherchez dans ces ruines quelque distinction qui les élève au dessus du vulgaire : vous n'y trouverez que des cendres et de la boue. *Terra supervacua, spes ejus.* On leur a dressé des statues et des monumens superbes; on a élevé sur leurs sépulcres, les débris mêmes de leur gloire. Mais ce ne sont là que les monumens de leur vanité; ils périront avec elle. Vous les briserez, ô mon Dieu! dans votre cité éternelle. *In civitate tua imaginem illorum ad nihilum rediges.*

Pesez enfin la gloire de l'esprit et des talens: cette célébrité qui semble im-

mortaliser notre mémoire, est, comme les autres vanités, du nombre des illusions qui travaillent les enfans des hommes: *Vanitas vanitatum, et omnia vanitas.* La réputation et la célébrité! ces noms peuvent-ils encore nous flatter, lorsque nous touchons au néant? Pouvons-nous arrêter nos regards sur ces faux brillans, sans que la mort ne s'y mêle aussitôt, pour les obscurcir de ses ombres? Etrange folie de viser à l'immortalité, lorsque nous sommes menacés d'un éternel oubli! Qu'importe que les productions de notre génie passent à la postérité la plus reculée, et qu'elles soient louées sur la terre où nous ne sommes plus? Ces ouvrages mêmes, par lesquels nous espérons nous perpétuer, n'échapperont pas aux ravages du temps: toutes ces pensées qui ont pour objet les choses présentes, périront avec elles: *In illa die peribunt omnes cogitationes eorum.*

Au défaut de la gloire et de la réputation, les honneurs, les dignités, les distinctions du rang, pourroient-ils couvrir notre bassesse, et nous donner une solide grandeur? Non, mes frères: l'inégalité des conditions met en vain une distance si grande entre les hommes. Le tombeau engloutit ces distinctions flatteuses, et les confond avec la plus vile poussière. C'est ici le triomphe de la mort, puisqu'elle réduit en poudre tout ce qui peut nous élever au-dessus de nos semblables. Elle domine souverainement sur les puissans; elle renverse les têtes les plus respectées; elle brise les sceptres; elle met dans tout son jour le néant des grandeurs humaines. C'est la réflexion que le souvenir du trépas faisoit naître dans l'esprit du Sage assis sur le trône: il jouissoit de la plus brillante prospérité; la justice étoit l'appui de sa couronne; la magnificence en relevoit l'éclat; il embellissoit ses villes par

des

des ouvrages dignes de sa grandeur; ses flottes chargées des richesses de l'Asie, renouveloient sans cesse ses trésors: c'étoit le règne des prodiges; les étrangers venoient des îles les plus éloignées, mêler leurs hommages et leur admiration à ceux de ses peuples. Quel éclat pouvoit-on donner à la grandeur, plus capable de faire illusion? Cependant la pensée de la mort dissipe ce phantôme brillant, et fait voir à ce monarque, que son trône est appuyé sur le néant: il juge, à la vue du tombeau, que sa grandeur n'a rien de solide; il prévoit que ces édifices magnifiques ne laisseront que des ruines plus augustes; il s'écrie que tout est vanité sur la terre, parce que tout est emporté par le temps, dans le débris universel : *In omnibus vanitatem, et nihil permanere sub sole.*

Elevez-vous après cela, grands du siècle; portez sur votre front l'orgueil de votre origine; parez votre néant

des titres les plus fastueux. Vils esclaves de la fortune, pour qui le crime n'a point d'horreur, la flatterie, point de bassesse, lorsqu'il est question de vous élever aux honneurs, reconnoissez enfin, que toutes vos agitations violentes, toutes vos démarches pénibles, toutes vos intrigues criminelles, ne sont que d'inutiles soins pour orner un tombeau. La mort vous égalera au reste des hommes, sur lesquels vous affectez une supériorité ridicule. Alors sortiront du fond de leurs sépulcres ces paroles si humiliantes pour votre orgueil : Les voilà ces insensés qui nous regardoient comme des êtres d'une autre nature, qui ne nous offroient jamais qu'un front sévère et dédaigneux, qui nous faisoient une loi de leurs caprices et de leurs bizarreries. Où sont-ils ces maîtres impérieux, qui nous voyoient avec tant de complaisance prosternés à leurs pieds ? La mort nous a vengés de leur fierté, en les

dépouillant de leur grandeur. Les voilà comme nous dans la poussière ; ils sont devenus semblables à ces hommes qu'ils croyoient si vils et si méprisables : *Ecce vulneratus es sicut nos ; nostrî similis effectus es.*

C'est ainsi que Dieu, à qui seul appartient la grandeur et la majesté, se joue de la folle ambition des hommes qui affectent ces titres sublimes : il foudroie leur grandeur, jusqu'à les réduire en poudre, pour ne laisser aucune ressource à leur vanité ; il confond le souverain avec l'esclave, les grands avec le peuple, les magistrats avec les savans ; il place les savans au hasard parmi les ignorans et les simples ; et pour les égaler à jamais, il ne fait de tous qu'une même cendre : la mort est l'instrument fatal dont il se sert pour abattre ces têtes superbes ; elle les frappe au moment qu'ils font le plus de bruit dans le monde, pour convaincre tous les hommes à-la-fois,

par ces coups éclatans, du néant et de la fragilité des choses humaines.

Mais est-il vrai que tout n'est que vanité sur la terre? N'est-il point de situation qui puisse tenir contre les attaques de la mort? point de repos qu'elle ne trouble? point de liens qu'elle ne brise? point d'engagement qu'elle ne rompe? point de commerce qu'elle ne finisse? Cette vie douce et tranquille, exempte des chagrins de l'avarice, et des rêves inquiets de l'ambition, contente dans la médiocrité, qui goûte sans remords des plaisirs innocens; ce repos qui flatte jusqu'aux ames vertueuses, n'a-t-il, comme les autres biens, que la durée d'un instant? Ces cœurs, nés pour être les délices de la société, sensibles aux charmes de l'amitié, et dignes de les goûter, verront-ils finir des liaisons si douces? O mort! éloigne-toi de notre souvenir, et laisse-nous arrêter un moment nos yeux sur des biens si séduisans, sans y

mêler tes ombres. Si quelque chose méritoit notre attachement sur la terre, ce seroit sans doute cette situation paisible, où l'ame goûte des plaisirs purs, où elle passe dans les douceurs d'un innocent loisir, des jours qui ne sont ni troublés par les disgrâces, ni flétris par le chagrin; où elle voit sans envie la magnificence des grands, méprise le faste qui en impose au vulgaire, connoît le prix des qualités du cœur, cultive l'amitié, et jouit des charmes de cette confiance sans bornes, que produisent l'estime et la tendresse. Cependant ce repos, cette vie exempte d'inquiétudes, ces jours tissus de plaisirs tranquilles, ne sont encore que vanité. Rien n'est solide et durable sur la terre: la figure du monde passe sans cesse, et entraîne avec elle tout ce qui lui donne quelque attrait; les amitiés les plus vives ne nous laissent enfin que des regrets sur la perte d'un ami; l'épouse, séparée de son époux, n'a plus que la

triste consolation de répandre des pleurs sur son tombeau. Nos gémissemens, nos larmes, nos embrassemens ne peuvent retenir ces objets chéris, qui échappent à notre tendresse. La mort trouble, arrache, emporte tout, rompt tous les liens qui nous attachent à la terre; et pour nous empêcher de chercher un vain repos dans les créatures, elle nous montre leur néant et leur fragilité, en les brisant sous nos yeux, jusqu'à les réduire en poussière: *Pulvis es, et in pulverem revertêris.*

Vanité des vanités, et tout est vanité! C'est la conséquence nécessaire des grandes vérités que je viens d'établir. Tout ce qui n'est que pour le présent, tend au néant, et s'y plonge avec le temps. Les plus tendres amitiés finissent; les années effacent tous les titres; les plaisirs n'ont que la durée d'un instant; les richesses nous échappent par leur propre fragilité; les grandeurs tombent d'elles-mêmes;

la gloire et la réputation se perdent enfin dans un éternel oubli. Tout ce qui doit finir, est indigne de notre attachement: par conséquent, le souvenir de la mort qui détruit tout, facilite le détachement du monde, en montrant l'inconstance et la vanité des choses humaines: *Vanitas vanitatum, et omnia vanitas!*

A la vue du tombeau, où tous les hommes ne sont que cendre et poussière, nos jugemens sur les choses d'ici-bas, sont-ils encore les mêmes? et quel spectacle peut rapprocher si fortement de nos yeux, leur néant et leur vanité? Qu'attendons-nous donc pour détacher nos cœurs des créatures, et pour régler notre conduite sur ces vérités salutaires? Pourquoi la mort de nos proches, loin de nous détromper, ne sert-elle qu'à rallumer nos passions? Pourquoi à la vue de leurs tristes restes, ne pensons-nous qu'à nous revêtir de leurs dépouilles, à bâtir

sur leurs ruines, à former des projets plus vastes encore que ceux qu'ils n'ont pas eu le temps d'exécuter ? Pourquoi l'instabilité des choses humaines, fait-elle si peu d'impression sur nos esprits ? C'est, mes frères, que le monde nous occupe entièrement ; que les sens nous enchantent ; que le présent nous séduit, jusqu'à nous faire perdre de vue l'instant qui doit le suivre ; c'est que nous ne pensons presque jamais à la mort, que nos yeux se ferment aux objets qui nous présentent son image, et que nous éloignons de notre esprit tout ce qui peut nous rappeler son souvenir.

Méditez souvent cette vérité, si propre à vous convaincre du néant des biens du siècle ; souvenez-vous que vous êtes poussière, et que vous retournerez en poussière : alors vous mépriserez ce que la gloire a de plus éclatant ; ce que les dignités ont de plus pompeux ; ce que les talens ont de plus

flatteur ; ce que la faveur a de plus séduisant. Vous regarderez des biens si fragiles, comme indignes de votre estime, et vous vous détacherez par raison, de ce qu'il faut quitter par nécessité : *Pulvis es, et in pulverem revertéris.*

La pensée de la mort facilite le détachement des biens du monde, en montrant le néant et la vanité des choses humaines. J'ajoute qu'elle fait voir ce qu'il y a de solide dans les biens du monde, en rappelant l'homme à sa destination véritable : c'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

La mort nous offre un spectacle bien propre à confondre notre orgueil, lorsque nous l'envisageons comme la fin de tout ce qui passe ; elle met sous nos yeux les débris de toutes les grandeurs, les ruines de tous les monumens, le

néant de notre propre substance ; elle suspend nos desirs, arrête l'exécution de nos projets, et trompe nos plus douces espérances ; elle nous sépare de nos richesses, de nos amis, de tout ce qui flatte notre cœur ; elle nous fait voir dans le tombeau, les dépouilles de tous les mortels, quelques restes hideux qui conservent à peine, pendant quelques jours, la forme humaine ; elle nous confond, en quelque sorte, avec la bête, puisqu'elle ne fait de tous les deux qu'une même poussière : *Unus est interitus hominis et jumentorum.*

Que l'homme est malheureux, s'il ne survit pas à la destruction de son corps ! si son être n'est qu'un assemblage de ressorts, dont le concert et la délicatesse ne forment qu'un tout destructible ! si son ame n'est qu'une vapeur qui s'exhale, et s'il n'a pour partage que le néant après une vie si misérable ! Sans parler de ces infortu-

nés, dont les jours se passent dans les larmes, dont la faim, la douleur et la misère font le tourment ; sans exposer à vos yeux le chaos affreux que présenteroit l'univers, si le vice demeuroit sans châtiment et la vertu sans récompense, et si toutes nos actions étoient également ensevelies dans les ombres de la mort ; quelle est en général la condition des hommes les plus heureux sur la terre, sans les espérances d'une autre vie ? Jouets du mensonge, ils sont environnés de maux réels, et ils n'ont d'autres ressources que des biens chimériques ! Esclaves des bienséances, vertueux sans principes, sans objet, sans espoir, ils sacrifient les plus doux penchans du cœur à la vanité ! Errant sans cesse d'un objet à l'autre, les richesses les inquiètent ; les honneurs les fatiguent ; les plaisirs les lassent ; les arts multiplient leurs besoins ; les sciences irritent leur curiosité sans la satisfaire ! Amas mons-

trueux de contradictions, ils ont des desirs immenses, et ils passent leurs jours dans la poursuite des objets frivoles ! Déplorons notre destinée, si tout l'homme périt avec son corps ; si notre ame n'est pas immortelle, nous sommes les plus malheureux et les plus méprisables de tous les êtres.

Mais non, l'homme ne meurt pas tout entier; il sent que son ame est immortelle ; et ce sentiment intérieur ne peut nous tromper ; ce desir de l'immortalité, titre précieux de notre origine, ne sera pas frustré ; le temps n'effacera pas l'empreinte de la main de l'Eternel ; l'image du Dieu vivant, n'ornera pas le triomphe de la mort ; et la portion la plus noble de notre être, ne sera pas la proie du tombeau. Périsse à jamais cette affreuse philosophie, qui nous dégrade jusqu'au néant, pour nous affranchir de la crainte d'un avenir ! Tout ce qui n'est pas éternel, ne répond, ni à la

majesté de Dieu, ni aux espérances de l'homme. Nous sommes entraînés par un penchant secret vers la félicité suprême : rien de ce qui passe ne peut fixer notre cœur. La possession des créatures, desirée avec ardeur, y laisse un vide et une inquiétude secrète. Nous trouvons jusques dans notre vanité, qui s'occupe sans cesse des siècles à venir, des preuves de notre immortalité. Ces idées sublimes, ces vastes projets, ces desirs immenses, marquent la grandeur de notre destination. Ce noble sentiment, que le mécanisme ne peut produire, est gravé dans tous les cœurs ; l'erreur et la superstition n'ont pu l'effacer. L'attente d'une autre vie est, pour ainsi dire, le dogme du genre humain, et la foi de la nature. O mort! il est donc vrai que nos ames n'ont rien à redouter de tes fureurs? Cet esprit n'est pas un feu qui s'éteint avec nous : au moment que le corps tombe en ruine, l'ame se dégage

de ce poids de corruption qui l'entraîne vers les objets sensibles ; et le coup fatal, qui semble nous réduire au néant, ne fait que briser les liens fragiles qui nous assujettissent à la vicissitude des choses humaines. Toute chose retourne à son principe : le corps, tiré de la poussière, est rendu à la poussière : l'ame, formée à la ressemblance de la divinité, et capable de s'attacher à ses perfections infinies, remonte à son origine, et subsiste éternellement dans le sein de Dieu : *Spiritus redeat ad Deum qui dedit illum.*

Douces espérances, vous êtes soutenues par les promesses de la foi ! Celui qui se dit le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, n'est pas le Dieu des morts, et ne domine pas seulement sur la poussière des tombeaux. Ces grands hommes sont toujours vivans devant lui ; son amour pour eux, n'étoit pas renfermé dans ce peu d'années qui composoient leur vie : il ne s'est pas

contenté de leur donner une terre fertile en grains et en huile : Jérusalem n'étoit que la figure de cette cité éternelle formée dans le ciel, où les enfans de la foi vivront éternellement heureux. Ce Dieu bienfaisant ne veut pas anéantir notre ame rachetée par le sang de son fils; sa mort nous a ouvert le ciel; sa résurrection est le modèle de la nôtre : rien de ce qu'il a sauvé ne périra; nos corps même participeront à la gloire qu'il nous a méritée; leurs parcelles dispersées au hasard par la corruption, se réuniront au jour des révélations; et nos os arides, ranimés par un souffle d'immortalité, paroîtront plus brillans que la lumière : *De terra surrecturus sum.* Après des vérités si bien établies, nous ne devons plus craindre la destruction et l'anéantissement de notre ame; nous sommes nés pour jouïr d'une éternelle félicité, et le bienfait de la rédemption assure nos espérances. Tout est à nous par

Jésus-Christ, la sainteté, la gloire, la béatitude. *Quo modo non etiam cum illo, omnia nobis donavit.*

Le souvenir de la mort, rappelle donc à l'homme sa véritable destination, puisqu'elle est le passage du temps à l'éternité, la fin de tout ce qui passe, et le commencement d'un ordre immuable. Elle nous fait comprendre que nous sommes nés pour le ciel; que les biens éternels sont seuls dignes de nos recherches; que cette vie n'est qu'un temps d'épreuve; que la terre n'est qu'un lieu d'exil; que nous devons aspirer à ces voluptés célestes, que l'on goûte sans amertume; à cette possession paisible et assurée du bien suprême, que rien ne peut ravir. Elle rapproche l'agréable perspective de ces demeures heureuses, où la vertu trouve des récompenses magnifiques. Elle ouvre à nos yeux cette patrie immortelle, où Dieu, père et législateur des hommes, leur prépare un bonheur fixe,

ou un malheur irrévocable, selon le choix qu'ils auront fait du vice ou de la justice.

Tel est le nouvel ordre de choses que la mort développe à nos yeux. Une cité éternelle, que le temps ne peut détruire; un état stable et permanent, exempt de la vicissitude et des révolutions; des biens dont la jouissance n'est plus mesurée par les années; une gloire et des honneurs qui n'ont plus de fragilité; l'homme survivant à la destruction de son corps, et capable d'une perfection solide et durable; son ame dégagée des liens terrestres, participant à la grandeur et à l'immutabilité de l'Etre suprême: dès lors j'entre dans les voies de Dieu; le secret de la providence m'est découvert; les ombres qui cachoient les ressorts admirables de sa conduite, se dissipent; le monde n'est plus un chaos, un théâtre de troubles et de confusion; tout est plein d'ordre, d'harmonie, de ma-

gnificence ; c'est l'ouvrage de la sagesse souveraine, qui dispose tout en vue de cet ordre immuable, où ses volontés seront consommées. Je ne suis plus surpris de voir l'humble vertu gémissante dans l'obscurité et l'indigence, ni l'impie environné de gloire et jouissant du fruit de ses forfaits : les biens du siècle présent et ses récompenses, sont indignes d'une ame vertueuse ; Dieu lui réserve une gloire et un bonheur immortel : je découvre enfin dans l'homme, une véritable élévation ; la mort qui sembloit le réduire jusqu'au néant, en le précipitant dans le tombeau, l'élève au dessus de toutes les grandeurs, en le réunissant à l'Etre suprême : elle lui inspiroit du mépris pour les choses qui passent ; elle lui apprend à estimer son ame qui ne périt pas ; elle lui fait voir qu'il n'est rien, lorsqu'il s'attache au présent, et qu'il est véritablement grand, lorsqu'il aspire à l'éternité. Voilà ce que le souvenir

de la mort doit persuader à tous les hommes.

Où nous conduisent ces grandes vérités que nous venons d'établir? et quelles sont les conséquences que nous devons tirer de ces principes? Il est temps de les développer, de vous faire voir ce qui est réel et solide dans les choses humaines, après vous avoir montré leur néant et leur vanité. Si l'homme est né pour le ciel, et si cette vie n'est qu'un temps d'épreuves, pendant lequel nous devons décider de notre bonheur ou de notre malheur éternel, il est évident que tout usage des biens du siècle, conforme aux vues du Créateur, qui augmente notre mérite ou qui assure notre sanctification, est digne de notre attachement. Toutes les choses humaines qui sont liées à l'ordre éternel, sont solides, et ne passeront pas avec la figure du monde: car Dieu examinera dans son jugement ce que nous aurons fait de

bien ou de mal ; et nos actions, sous les rapports qu'elles ont avec sa justice, subsisteront éternellement à ses yeux. La vie, bornée aux choses présentes, les impressions des sens, les richesses qui ne servent qu'à nourrir notre luxe, les distinctions extérieures du rang ou de la naissance, ne sont rien, parce que tout cela finit avec notre corps : mais l'usage légitime de tous ces biens est solide, parce qu'il tient au siècle à venir. Donnez à Dieu toutes vos affections ; confiez-vous en sa bonté ; craignez sa justice ; espérez ses récompenses ; répandez vos richesses dans le sein des pauvres ; soyez bienfaisans dans la grandeur ; cherchez votre repos dans la vertu et dans le témoignage d'une bonne conscience : alors, cette paix, ces honneurs, ces richesses, cette puissance, auront un prix réel : nulle force ne pourra vous ravir des biens que vous aurez déposés dans le sein de Dieu. La figure du monde ne les

entraînera pas avec elle ; et la fin de votre vie ne sera que le commencement d'un bonheur éternel. Ainsi, la mort qui sembloit tout détruire, rétablit tout ; et en montrant à l'homme sa destination, elle lui découvre un prix réel dans ces mêmes biens dont elle lui faisoit voir le néant et l'inconstance.

En effet, mes frères, que le souvenir de la mort fasse envisager cette vie comme un temps d'épreuves ; que l'homme se croie placé sur la terre pour mériter le ciel ; qu'il fasse de son salut son occupation la plus intéressante : cette vie n'est plus une succession rapide d'instans qui se perdent sans ressource, une ombre qui s'évanouit et qui nous échappe : c'est un don de Dieu, le bienfait le plus précieux de sa clémence ; un dépôt confié à notre vigilance ; un trésor, dont le prix est l'éternité ; une suite de grâces qui consomment l'ouvrage de notre sanctification ; un enchaîne-

ment d'actions vertueuses, qui formeront l'histoire du siècle à venir, et qui seront gravées à jamais sur les colonnes de la sainte Jérusalem. Il n'est point de jours, d'heures et de momens, qui, mis à profit, ne puissent nous mériter un bonheur éternel. De ce côté, la vie de l'homme est intéressante. Rien n'est plus digne de notre estime, qu'un temps qui nous est accordé pour assurer notre félicité: rien n'est plus conforme à notre destination, que de nous occuper des soins du salut. Des années écoulées dans la pratique des devoirs, ne sont pas perdues pour nous. La mort ne finit pas une carrière embellie par la vertu: elle ne fait que l'affranchir de la loi des changemens, en fixant l'inconstance du cœur. Celui qui connoît le prix du temps, qui met à profit les dons de la grâce, et qui ne voit de réels que les momens employés pour le ciel, n'est plus le jouet du mensonge

et de la vanité. Eclairé par la vérité, il est hors des figures qui passent, et des ombres qui disparoissent; il appartient déja au siècle à venir; il participe en quelque sorte à l'immutabilité; il est dans l'ordre, et l'ordre est fait pour subsister à jamais, puisque les changemens qui arriveront dans le siècle futur, ne seront que des réparations du désordre.

En vain la mort vient briser ses liens terrestres, et dissipe le nuage de mortalité qui l'environne; en fermant ses yeux à la foible lueur du jour, elle les ouvre à la lumière éternelle; en détruisant son corps, elle le débarrasse d'un vêtement étranger; en le séparant de ses proches selon la chair, elle le réunit à ses proches selon la foi; en finissant sa captivité et son exil, elle lui rend l'héritage et la liberté des enfans de Dieu. Heureux celui qui s'endort tranquillement dans le sein du Seigneur! Il meurt sans sur-

prise, parce que le souvenir de la mort animoit toute la conduite de sa vie ; il meurt sans frayeur, parce qu'il a mis toute sa confiance en Dieu; il meurt sans regret, parce qu'il quitte sans peine ce qu'il a possédé sans attachement. L'instant où toutes les créatures s'évanouissent, est le moment de sa gloire et de ses triomphes. En vain la mort le frappe dans ses plus beaux jours ; les années qu'elle ravit à sa jeunesse, sont ajoutées à son bonheur; en arrêtant le cours de sa vie, elle met plus tôt fin à l'enchantement, aux prestiges, à l'erreur; elle l'arrache aux périls et aux séductions, qui mettent en danger la vertu ; elle l'enlève du milieu des iniquités, de peur que la méchanceté ne corrompe son cœur. Une jeunesse passée dans les sentimens et les exercices de la foi, lui tient lieu d'un âge accompli. Qu'importe que le temps soit court, dès que l'ouvrage de la grâce est parfait ? Qu'importe

que

que la dissolution de l'homme terrestre soit hâtée, dès que la formation de l'homme nouveau est achevée ? La vie la plus courte est assez longue, lorsqu'elle est remplie par des œuvres conformes à notre destination.

Ne disons donc plus que la vie n'est qu'un songe ; que la jeunesse est frivole, et que notre substance n'est rien devant Dieu. Le spectacle du néant et des vanités humaines s'évanouit, dès que le souvenir de la mort nous rappelle à notre destination. Un nouvel ordre se développe, où tout est grand, tout est solide, tout est digne de l'homme. Les richesses mêmes, qui nous ont paru si fragiles et si méprisables, sont utiles au sage, et elles entrent dans les desseins de la miséricorde du Seigneur. Ecoutez, riches du siècle, et apprenez l'usage légitime de votre opulence. Dieu, qui appelle tous les hommes à son héritage, opère le salut de ses élus par des voies op-

posées, et toujours admirables. Créateur des riches et des pauvres, il veut être honoré par la charité des uns, et par la patience des autres: il laisse ceux-ci dans l'indigence, afin qu'ils se sanctifient par les privations rigoureuses; il répand sur les autres ses biens avec profusion, afin que les pauvres trouvent dans leur abondance, tous les secours dont ils ont besoin. Dans cette économie de la providence, les richesses sont des ressources, et des facilités de salut: elles ne doivent plus être comptées parmi les ombres vaines, parce qu'elles ne sont stériles, qu'autant que nous les faisons sortir de cet ordre établi par le Créateur; elles ne sont plus la proie du tombeau, puisque, dès que nous en usons pour mériter le ciel, nous les retrouvons au centuple dans l'éternité. Regardez les richesses comme un dépôt qui doit être dispensé avec une libéralité digne de la grandeur et de la magnificence du

Dieu qui vous les confie : distribuez-les aux pauvres avec fidélité ; soulagez les malheureux ; soyez l'œil des aveugles, et le pied des boiteux ; retranchez les superfluités du luxe, refusez tout à la cupidité ; honorez le Seigneur de votre substance, et établissez vos aumônes sur les débris de vos passions : la mort ne vous ravira pas des trésors déposés dans le sein des pauvres ; et si elle vous dépouille de quelques biens périssables, elle vous revêtira, dit l'apôtre, en vous assurant la possession des biens éternels.

Subsistez à jamais dans l'esprit de charité, illustres sociétés établies pour édifier l'église par des œuvres de miséricorde! Vos tendres sollicitudes, si ingénieuses à découvrir les misères, que la honte cache aux regards publics ; tant d'œuvres de lumière ne seront pas ensevelies dans les ténèbres de la mort ; ces établissemens, où la pauvreté trouve des ressources assurées, et que le temps,

hélas! détruira malgré tous nos efforts, ne seront pas anéantis devant Dieu; ils sont fondés sur la charité, et la charité ne fait rien en vain. Tabernacles du Dieu vivant! vous recevrez dans votre gloire, ces ames bienfaisantes. Le sein d'Abraham ne sera pas fermé à celui qui a ouvert le sien au Lazare; il moissonnera dans le ciel, les bénédictions qu'il a semées sur la terre; et il ne quittera ce lieu d'exil et d'épreuve, que pour aller jouir dans la céleste patrie, du fruit immortel des œuvres de miséricorde.

O mort! que ton souvenir est agréable à celui qui met toute sa consolation dans l'attente d'une autre vie! Comme il n'use des choses présentes, que pour s'assurer la possession des biens qui ne periront point, la mort, loin de tromper son attente, remplit toutes ses espérances. Juste estimateur de tous les êtres, en les faisant servir à sa destination, il jouit des avantages solides de la vérité; tandis que

les autres, en se bornant au présent, n'ont que les agrémens passagers de l'erreur. Rien ne lui échappe au moment de sa dissolution; ses pensées, ses connoissances, sa gloire, sa réputation, ses honneurs, qui nous paroissoient anéantis avec lui dans la poussière, suivent son ame au-delà du tombeau, et vont encore embellir le règne immortel de sa vertu.

Oui, mes frères, la science, la supériorité des talens, l'étendue des connoissances, toutes ces qualités, sont solides et estimables, lorsqu'elle servent de préparation à la grâce, pour commencer l'ouvrage de notre sanctification. Ces traits d'élévation ne sont pas de fausses lueurs, lorsqu'ils nous rappelent, de la bassesse des choses présentes, à la grandeur des biens futurs. Tout ce qui servira un jour au bonheur éternel, n'est plus frivole; les pensées que nous consacrons à Dieu, ne sont pas abandonnées à la mort; celles-là

seules périront, que nous donnons aux choses présentes; et stériles pour l'avenir, se perdront sans ressource dans l'abyme du passé. Quand je vois les hommes s'égarer dans de folles recherches; faire de vains efforts pour sonder la nature, sans remonter jusqu'à son auteur; parer le vice des ornemens de la vertu; prêter à l'erreur les artifices du style, et les subtilités du raisonnement; rechercher les suffrages, par des traits hardis et des paradoxes ingénieux; jeter des doutes sur les notions les plus claires; imaginer des hypothèses pour les combattre; établir des systêmes reconnus faux, les développer et leur donner un air de vraisemblance; régler la structure de ce vaste univers; estimer le poids des globes immenses qui roulent sur nos têtes; analyser les traits si déliés de la lumière; assujettir à leurs calculs, des mouvemens plus rapides encore que leur imagination; suivre avec exactitude, les

différens rapports qui se trouvent entre les corps, sans réfléchir sur ceux qu'ils ont eux-mêmes avec le Créateur, par cette intelligence capable de connoître la plénitude de son être, et d'en adorer la perfection: quand je les vois, toujours libres dans leur croyance, toujours licencieux dans leurs sentimens, réduire en problème les vérités du salut, et briser les liens salutaires de la foi, qui empêchent l'orgueil humain de s'égarer dans ses pensées, en les captivant sous l'autorité de l'église; je m'écrie avec le sage: Vanité des vanités, et tout est vanité! Foibles mortels, où poussez-vous vos recherches téméraires? Dieu vous a placés sur la terre, pour adorer sa toute-puissance, et non pour connoître les ressorts de l'univers; vos travaux ne sont que des inutilités pénibles; le mensonge et l'erreur vous environnent de toutes parts; la mort dissipera vos songes, et vos pensées frivoles périront avec les choses présentes

qu'elles ont pour objet: *In illa die peribunt cogitationes eorum.*

Mais quand je démêle dans la foule des savans, ces grands hommes, qui cherchent la vérité, pour éclairer la vertu; qui consacrent leurs talens et leurs veilles à la gloire de Dieu; qui font admirer dans le spectacle de la nature, la sagesse de son Auteur; qui font triompher la religion de tous les efforts de l'incrédulité; qui défendent la pureté de la doctrine sainte, contre les maximes corrompues de la morale du monde; qui étudient les lois pour maintenir l'ordre public; qui inspirent la probité, et qui donnent des mœurs à leurs semblables; qui travaillent à les rendre bons et heureux, plutôt qu'à former de faux sages: alors, je découvre dans les talens, des dons de Dieu, qui entrent dans l'économie de notre salut; qui ne périssent pas avec nous, et qui acquièrent, par la consommation de

la grâce, une éternelle immutabilité. La mort ne détruit pas des connoissances utiles pour la vie future : elle y ajoute une perfection immuable, par la clarté que la vérité vient y répandre ; loin d'éteindre ces lumières, elle les rend plus vives et plus éclatantes : les noms de ces grands hommes seront écrits dans le livre de vie ; leurs pensées composeront l'histoire du siècle à venir ; ils ont travaillé à rendre vertueux leurs semblables ; ils ont médité les vérités éternelles ; leurs connoissances, immortelles par leur principe, le sont encore devenues par leur objet ; ils ont cherché la vérité, et la vérité subsistera dans tous les temps ; le mensonge seul et l'erreur seront détruits dans le règne de la sagesse éternelle. Grand Dieu ! si des vues si saintes m'animoient dans mon ministère ; si le zèle du salut des ames, me portoit dans cette carrière, je ne serois plus devant vous, comme une cymbale vide

et retentissante ! Mes discours, remplis de votre esprit, n'auroient pas le sort des pensées humaines ; et ma foible voix, que j'ose élever dans vos temples pour annoncer vos jugemens et vos miséricordes, feroit encore retentir de vos louanges les voûtes de la céleste Jérusalem !

Rien n'est faux et vide dans un cœur que Dieu remplit, qui craint ses jugemens éternels, et que le souvenir de la mort rappelle sans cesse à sa destination : *Qui autem timent te, magni erunt apud te per omnia.* Sa gloire même a quelque chose de solide ; son éclat, loin d'être obscurci par les ombres du trépas, est encore relevé par la lumière du grand jour, où toutes choses seront rétablies dans la perfection : non cette gloire, recherchée avec une ardeur précipitée, ou une passion injuste, que le hasard produit souvent, et que la vanité fait subsister, qui n'a pour fondement que l'erreur

publique, et qui n'est qu'un assemblage de faux brillans, dont le phantôme du monde est couvert ; mais celle qui naît de la droiture du cœur, de l'innocence, de l'empire sur les passions, et que le monde même est forcé d'admirer ; celle que produisent les actions vraiment utiles au genre humain, et que l'humilité chrétienne rapporte à l'auteur de tous les dons ; celle sur-tout qui est fondée sur l'estime que tous les hommes doivent à ceux qui leur ont inspiré la vertu : cette gloire, j'ose le dire, subsistera dans l'éternité ; notre ame réunie à la divinité, n'estimera pas moins dans les autres, les qualités qui les rapprochent du modèle de toute perfection ; la mort n'éteindra pas notre reconnoissance pour ceux qui ont travaillé à nous rendre vertueux ; elle ne fera qu'augmenter sa vivacité, en nous mettant en possession des récompenses promises à la vertu.

Siècles immortels, ouvrez-vous à mes yeux! Espérances de la foi, faites naître dans nos cœurs un goût anticipé des voluptés de la céleste patrie! Là le bonheur suprême inonde les élus, d'un torrent de délices; la vérité les éclaire sans mélange d'erreur; une joie douce, noble, pleine de majesté, un goût sublime de la vertu, les transporte et les élève au dessus de tous les plaisirs des sens : ils jouissent sans dégoût, et possèdent sans crainte; les regrets, les vains desirs, les défiances, n'approchent jamais de cet heureux séjour; le temps n'amène plus la vieillesse languissante; le présent n'est plus anéanti dans l'abyme du passé; mille et mille siècles coulés, n'ôtent rien à cette félicité toujours entière et toujours nouvelle : c'est là que la mort, qui sembloit tout obscurcir de ses ombres, embellit toutes choses, en les plaçant dans un jour plus lumineux; les grandeurs précipitées dans le tombeau, et réduites en pous-

sière, se relèvent avec plus d'éclat; les trônes ne sont plus environnés des noirs soucis: des couronnes immortelles brillent sur le front des princes et des magistrats qui ont rendu les peuples sages et heureux. Rien n'est détruit pour le juste, que le souvenir de la mort faisoit aspirer à l'éternité; ses amitiés et ses liaisons formées par la charité retournent à leur principe, et deviennent plus solides, en se perdant dans le sein de la divinité; la gloire, la puissance, les plaisirs, la vie, les honneurs, tout se retrouve en Dieu qui est la cause de tous les biens, et la source primitive de toutes les grandeurs.

C'est ainsi que la mort, en finissant les révolutions du siècle présent, commence un ordre parfait et exempt de vicissitudes : son souvenir rappele l'homme à sa destination véritable, et lui fait voir ce qu'il y a de réel et de solide, dans des biens, dont l'usage légitime peut mériter un bonheur éternel,

Voulez-vous sortir de l'enchantement, que produisent l'erreur et la vanité ? aspirez à ces biens futurs ; sacrifiez le temps à l'éternité ; usez des choses présentes, sans y mettre votre dernière fin ; donnez à l'affaire de votre salut, tant de momens que vous perdez dans des soins frivoles ; mourez aux passions, avant que de perdre la vie du corps ; souvenez-vous que vous êtes nés pour le ciel, que la pensée de la mort rappele souvent dans votre esprit, cette grande vérité : il n'y a rien de solide dans le monde, que ce qui peut servir pour l'éternité ; et s'il faut des exemples à vos cœurs enchantés des biens présens, jetez les yeux sur ces illustres confrères, que la méditation des fins dernières, l'amour de la croix et l'esprit de charité, élèvent à une si haute perfection ; qui, au milieu d'une dépravation presque générale, rappelent la ferveur des premiers âges ; sont comme les restes des anciennes mœurs, et semblent ne pas

appartenir à notre siècle. C'est dans cette pieuse assemblée, que des magistrats si recommandables par leur équité, puisent, en consultant la loi de Dieu, les règles de la véritable justice ; que des pontifes et des prêtres nourrissent ce zèle, ce désintéressement, cette pureté de mœurs, qui font l'ornement du sanctuaire, que des citoyens de toutes les conditions, s'instruisent des maximes propres à établir dans les familles, l'ordre, la paix, l'innocence, l'amour de la patrie, et l'attachement au culte de nos pères.

Tant de vertus, ô mon Dieu! ne seront pas vaines à vos yeux ; l'hommage même que je leur rends dans cette chaire chrétienne, n'a rien à craindre de la révolution des âges: comme il est fondé sur la vérité, la fin de toutes les choses présentes y mettra le sceau de l'immortalité.

Puissent ces grands exemples se perpétuer parmi nous, et ranimer dans

tous les âges, la ferveur des fidèles! Puisse le souvenir du trépas détacher nos cœurs des choses qui passent, et les attacher à celles qui ne finiront jamais! Puisse la mort de tous ceux qui m'écoutent, n'être pour eux que le passage du temps à l'éternité bienheureuse!

Ainsi soit-il.

SERMON

SUR

LE RESPECT

DU AUX TEMPLES.

Introivit Jesus in templum, et ejiciebat omnes vendentes et ementes in templo.

Jésus-Christ entra dans le temple, et il en chassa tous ceux qui y vendoient et qui y achetoient. *S. Mathieu*, chap. 21.

L'HUMANITÉ, la bonté, la clémence, formoient le caractère du Messie, tracé par les prophètes; et ce roi pacifique devoit paroître dans Sion, accompagné de sa seule douceur. En vain ses disciples veulent faire descendre le feu du ciel sur cette ville in-

grate : il ne reconnoît plus les apôtres de son évangile à ce zèle rigoureux, qui semble suivre les mouvemens impétueux de la vengeance ; et sa douleur à la vue des prévarications de son peuple, ne se soulage que par des larmes. Par-tout il se montre compâtissant et miséricordieux ; il ne laisse échapper que des traits de clémence ; il blâme la rigueur pharisaïque, et il pardonne au repentir de la pécheresse : la justice même paroît s'adoucir entre ses mains ; et lorsqu'il est établi juge de la femme adultère, il fait rougir ses accusateurs de leurs propres crimes, et il apprend aux ministres de paix, que leur présence ne doit annoncer que des grâces. Aujourd'hui la verge de la fureur paroît dans ses mains bienfaisantes ; l'indignation éclate sur son visage ; il semble oublier cet esprit de douceur qui distingue son ministère ; et cet homme-Dieu que sa bonté faisoit regarder comme l'ami des pécheurs

et des publicains, n'a plus que des foudres pour les profanateurs de son temple. *Introivit Jesus in templum, et ejiciebat omnes vendentes et ementes in templo.*

Tel a été le zèle de Jésus-Christ, pour un temple, dont il avoit lui-même prédit la destruction, qui n'étoit qu'une figure de son église, et qui devoit disparoître dès qu'un culte plus spirituel, auroit pris la place des victimes légales. Sa patience dissimule les autres crimes, et n'attend que le repentir pour pardonner : mais la profanation des temples, l'abus des choses saintes, le mépris de nos augustes mystères, tarit la source des grâces, et ferme le sein de sa clémence. Il semble que l'on ôte les dernières ressources de la miséricorde, en portant le spectacle du crime dans les lieux mêmes, où Dieu annonce sa présence, et qu'il soit toujours temps de punir les profanateurs, puisqu'il ne leur reste, ni frein contre le

vice, ni moyens pour retourner à la vertu.

La profanation des églises est donc un des plus grands crimes que nous puissions commettre; et c'est pour en faire comprendre toute l'énormité, que j'entreprends de vous exposer premièrement, ce que Dieu est pour nous dans les temples; secondement, ce que nous devons y être pour lui: deux objets qui feront le partage de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

DIEU nous a tracé dans l'Apocalypse, une image bien noble de ses temples et de la manière dont il veut s'y communiquer aux hommes. J'éleverai, nous dit-il, une colonne qui sera le plus ferme appui de l'édifice, et j'y mettrai une inscription aussi courte que magnifique; j'y graverai le nom de Dieu, le nom de ma cité, et mon

nom nouveau : *Scribam super eum nomen Dei , nomen civitatis Dei , et nomen meum novum.* Le nom de Dieu gravé sur la colonne, annonce qu'il est spécialement présent dans les temples ; celui de la cité nous fait voir qu'il y est présent comme chef de tout le peuple ; et enfin, le nom nouveau, nous apprend qu'il y est présent, comme réparateur et consommateur de notre sanctification. Cette inscription durera jusqu'à la consommation des siècles, et la colonne ne sortira jamais du temple : *Foràs non egredietur amplius.*

Je dis d'abord que Dieu est spécialement présent dans les temples. Tous les lieux où la divinité donne des signes sensibles de sa présence, tout ce qui fait naître l'idée de sa puissance, jointe au sentiment de notre foiblesse, doit exciter en nous cette reconnoissance, cet anéantissement, cette soumission parfaite, fondement primitif

du culte que nous rendons à l'Etre suprême. Ainsi, l'univers est le premier temple de la divinité ; les cieux, dit le prophète, annoncent sa gloire ; la terre inébranlable sur ses fondemens, n'est appuyée que sur sa main ; la mer en courroux entend la voix qui domine sa fureur ; et elle se replie sur elle-même pour obéir aux lois du Créateur : il a placé son trône sur le soleil, et de là il sème la lumière ; il commande aux astres de parcourir leurs vastes orbites, et tout marche à sa parole. Quelque part que nous soyons, il est près de nous ; soit que nous le cherchions dans les cieux, soit que nous creusions les abymes, soit que nous rentrions dans notre cœur, nous le trouvons. Sa puissance n'est bornée par aucun espace ; car le Très-haut n'est pas contenu dans des édifices faits par la main des hommes, et il existe par-tout où il opère. Dans quelle maison pourrez-vous donc le renfermer, puisque c'est

lui qui a fait toutes choses? *Quæ est illa domus quam ædificabitis mihi, omnia hæc manus mea fecit?*

L'univers doit donc nous rappeler la présence de la divinité; sa sagesse, sa bonté, sa puissance, y sont marquées par ces traits éclatans qui frappent tous les esprits; tout y annonce sa grandeur; tout nous dit, aimez votre Dieu, soyez juste, rendez-lui le tribut de vos louanges; et quiconque n'entend pas cette voix primitive de la nature, ne peut rendre à la divinité un hommage digne de sa majesté suprême. C'étoit dans ce livre toujours ouvert, que les premiers hommes puisoient des idées sublimes et touchantes du Créateur: frappés de tant de merveilles, ils célébroient la grandeur de Dieu; ses faveurs toujours présentes aux justes, et sa colère inévitable aux méchans. Avec le culte le plus simple, au pied d'un autel de gazon, ils lui faisoient l'offrande la plus

noble, celle d'un cœur vertueux et reconnoissant.

Tel fut le culte de l'homme, avant la loi écrite; il voyoit dans l'univers, un tableau des perfections divines; il pouvoit s'élever par la connoissance des créatures, jusqu'à celle de leur auteur; et les merveilles de la nature, les rapports des différens êtres avec ses besoins, le sentiment de sa propre foiblesse, devoient faire naître dans son cœur, cet amour, cette reconnoissance, cette soumission qu'exigeoit la majesté suprême. Mais bientôt le crime infecta toute la nature, et l'ignorance couvrit de ses ombres le magnifique spectacle de l'univers; la voix des cieux qui publioient la gloire de leur auteur, ne fut plus entendue; les rapports des causes et des effets, quoique toujours subsistans, ne furent plus apperçus; l'habitude affoiblit enfin l'impression de ces grands objets: une harmonie si constante, ne frappoit plus; on attribuoit

buoit à la nécessité ce qui étoit uniforme, et tout ce qui revenoit avec tant de régularité, sembloit aller de lui-même. Il fallut que Dieu changeât, pour ainsi dire, l'ordre de la nature, pour faire sentir sa présence; qu'il s'annonçât par des prodiges, qu'il se fît précéder par les foudres et les éclairs; qu'il dît aux hommes: Mortels, reconnoissez votre Créateur! c'est moi qui secoue la terre et qui la brise, qui précipite jusqu'aux enfers, et qui en retire, qui donne la mort, et qui ressuscite.

Alors commence un nouvel ordre de choses: le Dieu des prodiges, caché au reste des hommes par les ténèbres de l'ignorance et de la superstition, n'eut plus de communication qu'avec quelques justes; il leur dicta ses lois, dans des apparitions fréquentes; et ces lieux remplis de sa sainteté devinrent des temples: des rochers, des arbres, des monceaux de pierres, rappeloient aux

hommes, que cette portion de la terre avoit été consacrée par la présence de la divinité. Ces monumens grossiers, mais augustes, étoient les garans des conventions; et ces témoins muets de la divinité, servoient à assurer la foi des hommes. Mais ces lieux d'apparition, quoique consacrés par des autels et des sacrifices, n'étoient qu'une image de nos temples; Dieu s'y montroit, pour ainsi dire, sans y habiter; la sanction qui lioit sa grâce à nos prières, n'étoit pas attachée à ces lieux; et ils rappeloient sa présence spéciale, sans l'annoncer pour le présent, et sans l'assurer pour l'avenir. Le Seigneur voulut enfin choisir une habitation fixe parmi les hommes, et l'on vit élever à Jérusalem le premier temple consacré au Dieu véritable; son nom fut gravé sur des colonnes immobiles; sa majesté, que les cieux ne peuvent contenir, étoit renfermée dans l'enceinte de ce lieu auguste; son action de mi-

séricorde, quoique infinie, fut, en quelque sorte, bornée par cet espace. C'étoit là qu'il falloit l'invoquer pour être exaucé ; c'étoit à ce lieu qu'il avoit attaché cette promesse : Ici mes yeux seront ouverts, et mes oreilles attentives à vos prières; c'est ma maison de sacrifice, et je n'agréerai que les victimes consumées sur cet autel. Le Juif, frappé de la majesté du Très-haut, n'approchoit qu'avec frayeur de ce lieu redoutable ; Dieu n'étoit présent pour lui, que dans son temple : captif dans des royaumes étrangers, il tournoit sans cesse vers Jérusalem, ses regards, ses vœux, ses hommages ; il ne voyoit l'organe de la providence, et il n'entendoit sa voix, que dans le pontife prononçant ses oracles : le Dieu voilé par les Chérubins, étoit pris à témoin de tous ses engagemens ; et persuadé qu'il pénétroit au fond de son cœur, il frémissoit à la seule idée du parjure.

Quel appareil de cérémonies, pour

rendre la majesté suprême plus vénérable par l'éclat de son culte ! que de barrières, pour arrêter les profanateurs ! que de précautions, pour que l'habitude n'affoiblît pas l'impression, que la présence spéciale de la divinité devoit faire sur les esprits ! Dans ce vaste édifice élevé par Salomon, Dieu choisit, pour sa demeure, le lieu le plus inaccessible ; une triple enceinte l'environne, et laisse un intervalle entre son trône et les vœux des supplians ; les prêtres seuls chargés d'offrir les sacrifices, peuvent entrer dans la dernière ; la majesté royale même est forcée de respecter ce droit du sacerdoce ; et le téméraire Ozias, frappé de lèpre, reconnoît la puissance du Dieu qui domine dans son temple. Enfin le saint des saints demeuroit inaccessible ; une fois l'année, le seul pontife portant le sang de la victime, pouvoit découvrir le sanctuaire. Tout concouroit, dans ce jour solennel, à remplir l'ame de la

majesté de Dieu; les ténèbres qui couvroient le tabernâcle, le profond silence des lévites, l'aspect imposant du grand prêtre, l'appareil des imprécations; tout inspiroit cette terreur qui enchaîne les sens et l'imagination, qui ne fait sentir que l'action de la divinité, et qui ne peut pousser que ce cri d'une ame accablée par le poids de la majesté suprême: Que ce lieu est redoutable! c'est ici la maison de Dieu, et son tabernacle avec les hommes. *Ecce tabernaculum Dei cum hominibus.*

La seconde inscription porte le nom de la cité, et nous annonce Dieu présent dans le temple, comme chef de tout le peuple: *Scribam super eum nomen civitatis novæ Jerusalem.* Le but de toutes les sociétés est de resserrer entre les hommes, les liens de la concorde, et d'assurer leur bonheur par la pratique de la vertu; l'accord de toutes les volontés, par la soumission

aux lois établies pour la félicité publique, forme les empires du monde; et l'accord des volontés par la soumission aux lois qui assurent le bonheur éternel, forme l'empire de Jésus-Christ. Dans l'un, l'intérêt présent fait naître les craintes, les desirs, les espérances; la prudence n'est que l'art de balancer les passions, de les diriger, de tourner leur activité vers des effets utiles; la plus haute sagesse, de connoître les ressorts de l'amour-propre, de décider l'emploi des talens, des forces, des lumières; de ne laisser à l'ambition que des moyens utiles de mettre, pour ainsi dire, à profit les vices, comme si on comptoit peu sur la vertu: dans l'autre, la religion guidée par la foi, appuyée sur l'espérance, réunissant tout par la charité, établit entre les hommes une nouvelle fraternité, resserre, par une sainte adoption, les liens naturels, et devient le garant de toutes les conventions. Jésus-Christ, auteur de tous

les biens, est le chef de ce nouveau peuple; il ne doit rien demander, et il ne peut rien obtenir que par lui; toute son espérance pour l'avenir, et toute sa confiance pour le présent, est fondée sur cette promesse du médiateur: Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles: *Usque ad consummationem seculi.* Dans la cité du monde, l'action de la divinité est à peine apperçue, tandis que la sagesse humaine paroît à découvert: elle s'arme du glaive de la loi; elle punit; elle récompense; elle distribue les grâces, les richesses; et comme les desirs sont bornés à ces biens, on ne sert dans le monde que les hommes; on n'agit que pour les hommes; on n'espère que dans les hommes: mais dans la cité spirituelle, la foi des vérités chrétiennes découvre aux hommes un nouvel ordre de choses. Dieu y préside aux empires; et sa providence est la cause de tous les événemens: ainsi on ne sert

que Dieu ; on n'agit qne pour Dieu ; on attend tout de Dieu ; et l'aveu général de ces vérités forme le culte public, qui réunit dans les temples les rois et le peuple, pour servir le Seigneur : *In conveniendo populos in unum et reges ut serviant Domino.*

Loin de nous, par conséquent, cette sagesse humaine, qui ne se confie que dans ses foibles moyens, et qui attribue tous les effets à une combinaison des causes secondes, à laquelle Dieu ne concourt que par des lois générales! C'est moi, dit le Seigneur, qui fais les rois ; j'inspire l'obéissance au peuple ; je mets dans le cœur du prince, cette confiance qui le fait commander sans crainte ; et je lui fais sentir cette force qu'il faut pour agir en maître. Les hommes enivrés de leurs succès, attribuent tout à leurs talens, à leurs forces ; mais rien ne domine dans le monde que ma volonté. Je change leur courage en terreur, comme je

fais succéder la sécheresse à la pluie ; et ma sagesse qui remplit tout, ne laisse plus de place au hasard. La foi de ces vérités a toujours été commune aux vrais adorateurs. Salomon en fit une profession solennelle, dans la consécration de l'ancien temple, et les voûtes sacrées retentirent de cette prière, le plus bel hommage que l'homme en société puisse rendre au Créateur : Dieu de nos pères, qui envoyez la discorde, la guerre, la famine, et qui ramenez avec la même facilité, la paix, la gloire, la tranquillité, l'abondance, soyez propice à votre peuple ; exaucez-le, lorsque connoissant la plaie de son cœur, il levera ses mains vers votre maison. L'église a toujours reconnu cette providence qui gouverne le monde, qui donne le mouvement principal, qui modifie les causes secondes, ou qui suspend leur activité : elle nous montre Dieu présent dans nos temples, comme auteur de la pros-

périté publique ; elle lui offre le sacrifice dans les calamités générales ; elle met le sceau de la religion aux entreprises qui décident du sort des états, pour nous apprendre que c'est Dieu qui donne la force, les lumières, les conseils : car pourquoi cette onction sainte répandue sur la tête du monarque prosterné aux pieds des autels, sinon pour le faire souvenir, que c'est Dieu qui fait les rois, et qu'ils doivent user, selon sa volonté, d'une puissance qu'ils ont reçue de lui ? Pourquoi la valeur vient-elle consacrer et suspendre dans nos temples des trophées sanglans, et offrir à l'agneau de paix les signes déplorables de la discorde, sinon pour rendre hommage au Dieu qui forme les mains aux combats, et qui préside à la victoire ? Pourquoi, enfin, le pontife exhorte-t-il le peuple à la pénitence, et crie-t-il entre le vestibule et l'autel : O Eternel ! n'exposez pas votre héritage à l'opprobre, sinon

pour nous avertir que les fléaux publics sont le châtiment de nos prévarications ; que Dieu les répand dans sa colère ; qu'il faut le désarmer par nos larmes, et mettre toute notre confiance dans sa miséricorde ? *Iratus es, et misertus es nobis.* On peut, en effet, rendre à la divinité, dans tous les lieux, un hommage d'adoration et de prières intérieures ; mais il n'en est pas ainsi du culte public : il lui a plu de consacrer certains lieux à ce culte, afin de réveiller dans les hommes, par l'exemple mutuel, des sentimens de piété, et de les lier plus étroitement par la conformité des cérémonies, et par la communion des mêmes mystères : ainsi nos temples ne sont pas seulement des asiles de miséricorde, où l'ame fidelle vient exposer ses besoins ; c'est le peuple entier, qui, sans distinction d'état, de condition, de puissance, de talens, de forces, de lumières, compte peu sur la sagesse humaine, et ne se confie que

dans le Tout-puissant, reconnoît la majesté suprême, avoue sa dépendance et s'humilie devant elle. C'est le prince qui fléchit les genoux, qui commence l'action de grâces, et qui dit comme Salomon: Seigneur, Dieu d'Israël! qui avez fait alliance avec vos serviteurs, il n'est point de Dieu semblable à vous dans le ciel et sur la terre. Ce sont, enfin, les hommages, les vœux d'un pasteur qui prie pour tous, qui ne forme plus qu'un même prêtre, une même voix avec Jésus-Christ; qui lui offre ce corps mystique, que la foi éclaire, que l'espérance guide, que la charité unit par des liens indissolubles : *In conveniendo populos in unum et reges ut serviant Domino.*

La dernière inscription porte le nom nouveau, et annonce Dieu habitant dans nos temples, comme sauveur de son peuple : *Nomen meum novum.* L'homme, devenu coupable, étoit indigne de se présenter devant Dieu, et de former avec lui un commerce

immédiat ; mais Jésus - Christ ayant satisfait la justice de son père, et s'étant placé sur l'autel, comme victime, l'homme, couvert de son sang, peut s'élever à Dieu par la foi au médiateur, l'espérance dans le médiateur, et la charité avec le médiateur. Ainsi, ce n'est plus seulement le Dieu répandant ses bienfaits dans la création, qui fixe notre amour et notre reconnoissance : c'est Dieu qui a tant aimé les hommes, qu'il leur a donné son fils unique pour réparateur ; qui ne nous considère plus qu'en Jésus-Christ ; qui ne nous justifie que par ses mérites, et qui habite en lui, selon l'expression de l'Apôtre, d'une manière nouvelle, se réconciliant le monde : *Erat in Christo, mundum reconcilians sibi.*

C'est sous ce titre de Dieu réparateur, que Dieu habite spécialement dans nos temples : c'est le nouveau nom qu'il a gravé sur la colonne, qui est le principal appui de l'édifice : *Nomen*

meum novum. C'est ce qu'annonçoit cette grande voix que S. Jean entendit qui venoit du trône, et qui disoit: Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes; il demeurera avec eux, et ils seront son peuple: *Et ipsi populus ejus erunt.* Cette voix est le véritable cri de notre foi; et si nous ne sommes pas sourds, lorsque nous nous trouvons devant l'autel où Jésus-Christ est sur son trône, nous devons répondre avec les vingt-quatre vieillards: Nous vous rendons grâces, Seigneur, de ce que vous êtes entré en possession de votre grande puissance: car le règne du monde est passé à Jésus-Christ, et il régnera dans les siècles des siècles: *Et regnabit in secula seculorum, Amen.*

Oui, mes frères; c'est dans nos temples et sur nos autels, que Jésus-Christ exerce cette grande puissance du salut, par laquelle tous ceux qui croient en lui, entrent dans la vie éternelle. C'est là qu'est écrite la sanction par

laquelle Dieu nous communique les grâces de réparation ; ces grâces qui forment dans la justice un peuple nouveau ; un peuple, comme dit S. Pierre, qui se dépouille de toutes sortes de malice, de tromperie, de dissimulation, qui ne prend aucune part aux desirs charnels, et qui se regarde comme étranger dans le monde. De quelque côté que nous tournions nos regards dans nos églises tout nous rappelle à ces grandes vérités ; tout nous retrace les augustes mystères de notre sanctification ; toutes les parties de l'église sont destinées à consacrer les pierres vivantes, dont Dieu veut se faire un temple éternel. Les fonts sacrés nous donnent naissance en Jésus-Christ : ce Dieu victime obéit à la voix du prêtre, et descend sur l'autel pour y renouveler le sacrifice de notre rédemption, y recevoir nos vœux, et nous nourrir de son sang ; il nous annonce sa parole, et il nous instruit

des mystères du salut dans la chaire de vérité ; il lave nos souillures dans les tribunaux de la pénitence ; il nous accorde le pardon de nos fautes par l'autorité des pasteurs ; il y prépare enfin cette onction qui doit nous soutenir à la mort, et nous fortifier par sa grâce, jusqu'à ce qu'il nous reçoive dans la vie éternelle.

Hélas ! mes frères, autrefois le peuple Juif ne pouvoit goûter de consolations loin des murs de la sainte Sion ; ils se croyoient privés de la présence du Dieu d'Israël ; leurs chants de joie cessoient, et leurs instrumens de musique demeuroient suspendus aux arbres plantés sur le rivage du fleuve : et cependant, que renfermoit ce temple si desiré ? La verge d'Aaron, la manne, les tables de la loi, des signes qui rappeloient les anciens prodiges, des monumens d'une promesse dont l'accomplissement étoit réservé à d'autres siècles ; tout s'y passoit en ombres et en figures ; le

trône de l'Eternel, dit le prophète, étoit encore au dessus des nuées; il n'habitoit dans le temple que par son immensité, et par cette loi arbitraire qui y fixoit ses faveurs; son action seule plus marquée annonçoit sa présence; la plénitude de la divinité n'y résidoit pas; son ange descendoit du ciel, enveloppé d'une nuée mystérieuse, et se reposoit sur le tabernacle, pour y dicter ses lois, et prononcer ses oracles : ainsi sa communication n'étoit pas immédiate ; et ce culte qui préparoit à un commerce plus intime, laissoit encore un médiateur étranger entre l'homme et son Dieu.

Mais dans nos temples tout est réalité; ce n'est plus un ange qui reçoit nos vœux pour les porter au trône de la miséricorde; la plénitude de la divinité habite dans nos sanctuaires; le Très-haut s'approche sous les voiles eucharistiques, et ne met d'autre bar-

rière entre nous et sa majesté suprême, que celle de notre amour : son nom n'est pas seulement gravé sur les murs ; il est lui-même la pierre angulaire et la colonne qui soutient tout l'édifice ; la foi le possède dans le temps, comme la vision parfaite dans l'éternité ; et le ciel n'a sur nos temples que l'avantage d'une plus grande lumière ; car, dit l'apôtre, en comparant nos autels avec cette majestueuse obscurité, cette montagne fumante, cette tempête menaçante, cette voix qui annonçoit aux Juifs la divinité, et qui les glaçoit de crainte, vous ne vous approchez pas d'un feu brûlant, d'un nuage obscur, du son d'une trompette, ou du bruit d'une voix ; mais vous venez devant le Tout-puissant qui habite dans son temple, environné des anges, des justes qui sont dans la gloire ; de Jésus-Christ, le médiateur de la nouvelle alliance, dont le sang parle plus avantageusement que celui d'Abel : *Non*

accessistis ad tractabilem montem, sed ad civitatem Dei viventis.

Vous avez vu ce que Dieu est pour nous dans les temples; il me reste à vous faire voir ce que nous devons y être pour lui.

SECONDE PARTIE.

Nos temples sont une image du ciel; le même Dieu qui manifeste toute sa grandeur aux élus dans la gloire céleste, fait sentir sa présence dans nos temples, par l'opération de sa grâce, et les prodiges de sa puissance; la même victime immolée dès l'origine des siècles, et présente aux yeux de Dieu sur le trône éternel, renouvelle tous les jours son sacrifice sur nos autels; le même cantique que les justes pénétrés de l'éclat de la majesté divine, et couvrant leur face devant l'agneau, font entendre dans le ciel, est chanté par les fidèles au milieu de la célébration de nos saints mystères; Jésus-Christ,

chef, pontife, médiateur, y est réellement présent, et y exerce également son empire de justice ou de miséricorde; la seule différence, c'est que tout est découvert, tout est consommé dans la vision céleste, tandis que rien ne s'opère, rien ne se montre qu'à travers les ombres de la foi, dans la majestueuse obscurité de nos temples.

De-là, mes frères, il suit que la foi suppléant ici bas à l'intelligence, doit produire dans les fidèles les mêmes dispositions que la vision parfaite produit dans les bienheureux; or l'apôtre saint Jean nous les représente pénétrés de respect, et anéantis devant la majesté du Très-haut: *Ceciderunt in conspectu throni in facies suas;* ils sont tous revêtus de la robe d'innocence, *amicti stolis albis;* enfin ils ne sont occupés qu'à chanter les louanges de Dieu qui les comble de ses bienfaits: *Omnes audivi dicentes, benedictio & honor in secula seculorum.* Ainsi les fidèles doi-

vent paroître dans les temples avec une disposition de respect, une disposition de sainteté, une disposition de prières; développons ces vérités.

Je dis d'abord une disposition de respect. Et seroit-il besoin, mes frères, d'exciter en vous ce sentiment, de réveiller votre attention, de captiver votre esprit, d'enchaîner vos sens et votre imagination, si la foi vous rendoit toujours présens ces grands objets qu'elle découvre dans nos temples, la majesté du Dieu qui les habite, les bienfaits qu'il y répand, les merveilles qu'il y opère? N'est-ce pas au pied du trône de l'Eternel qu'il faut s'occuper de Dieu seul, sentir tout le poids de sa gloire, oublier toutes les grandeurs, pour se confondre devant la sienne; lui faire hommage de toutes nos pensées, de tous nos desirs; avouer qu'il est le seul puissant, le seul éternel; exprimer, par l'anéantissement extérieur et l'humble disposition d'un corps

prosterné, la profonde religion d'une ame qui adore? Qui de nous, s'il étoit pénétré de ces vérités, ne seroit pas accablé dans nos temples de la majesté du Très-haut, et ne s'écrieroit pas, comme Jacob : Qu'il est terrible ce lieu ! c'est vraiment la maison de Dieu, et l'entrée du ciel. *Quàm terribilis est locus iſte ! verè hîc est domus Dei & porta cœli.* Cependant combien d'irrévérences dans nos églises? quelle dissipation au milieu des saints mystères ! que de sécheresse, d'ennui, de contrainte, dans des lieux où tout doit inspirer le respect et la reconnoissance ! Temples augustes, ne renfermez-vous dans vos enceintes que des adorateurs pénétrés de la présence de la divinité, confondus dans leur propre néant, et qui ne trouvent que dans la confiance et la miséricorde le secours nécessaire pour les guérir de leur foiblesse? Autel du Dieu vivant, devant lequel le plus grand des monarques

vient fléchir le genou, abaisser la majesté royale, donner l'exemple de la piété sincère, et du respect que l'on doit au Seigneur, n'êtes-vous pas profané par les hommages de ceux qui ne cherchent qu'à s'attirer les regards du prince? Tous les vœux sont-ils adressés au Dieu qui s'immole pour le salut des hommes? N'y est-on pas plus empressé pour les grâces du maître de la terre, que pour celles du maître du ciel? Le voile auguste de la religion ne sert-il pas à couvrir les vues de la cupidité, et ne fait-on pas dans la maison de Dieu, un trafic d'hypocrisie, et l'échange honteux des choses saintes contre des biens profanes? *Fecistis speluncam latronum.* Hélas! si les ennemis de la foi, les prophètes des idoles venoient contempler l'assemblée des fidèles, s'écrieroient-ils encore, en voyant la majesté de leurs cérémonies, la gravité des lévites, le recueillement et le profond respect du peuple, Que

les tentes de Jacob sont belles! et qui pourroit ne pas admirer le bel ordre qui y règne? Ne diroient-ils pas plutôt avec Jérémie : Ecoutez, vous tous qui entrez par ces portes pour adorer le Seigneur; ne comptez plus sur les promesses qu'il vous a faites dans la consécration de son temple; il s'est retiré de cette maison, que vous profanez par vos irrévérences? *Numquid ergo spelunca latronum est domus ista; ego sum, ego vidi, dicit Dominus.* Et pouvez-vous penser, mes frères, que le Dieu qui habite dans nos temples, soit pour vous le Dieu des grâces, tandis que vous montrez une si grande indifférence pour ses faveurs? Quel contraste entre ce que le Seigneur est pour vous dans les églises, et ce que vous y paroissez pour lui! Ici un ministre traite l'affaire de votre salut, et sollicite pour vous les grâces du médiateur; il offre le sacrifice redoutable, les cieux s'ouvrent à sa voix, les anges tremblent

tremblent et adorent ; Jésus-Christ descend sur l'autel, renouvelle l'oblation de la croix, et répand le sang qu'il offre sans interruption, comme le prix de la rédemption de tous les hommes; et dans ces momens où tous devroient verser des larmes de piété, de reconnoissance, où l'église de la terre devroit retracer la contemplation, le profond recueillement de l'église du ciel, on voit des fidèles fléchir à peine le genou devant la majesté suprême, marquer l'ennui de leur ame, par la contrainte de leur extérieur, chercher des diversions profanes, jeter des regards distraits sur tous les objets, calculer la durée du sacrifice, se plaindre de la lenteur et de la gravité d'un ministre, louer la précipitation scandaleuse d'un autre, traiter des objets si intéressans avec cette frivolité que rien ne fixe, avec cette tiédeur que tout fatigue, et qui semble se décharger d'un devoir si consolant, comme

on secoue un joug odieux et embarrassant. Parlerai-je de l'indécence des parures; de cet appareil de faste, de vanité, d'immodestie, que l'on voit dans nos temples? Vient-on y disputer à Dieu ses adorateurs, et effacer l'impression que doit faire l'image de Jésus-Christ crucifié, par l'éclat des vanités du siècle? O Dieu! nous sommes par-tout ailleurs si réservés, si attentifs aux bienséances; c'est dans les temples que nous paroissons sans respect, que nous nous livrons sans contrainte à notre frivolité, à nos caprices, à des dehors indécens; et ce scandale n'est commun que dans nos églises. On ne voit pas dans les assemblées des infidèles, cette dissipation que nous déplorons parmi nous; et le seul temple de la vraie religion, est déshonoré par les profanations des hommes. *Transite ad insulas Cethim, et videte si factum est ejusmodi.*

En second lieu, les esprits cé-

lestes paroissent devant le Seigneur avec tout l'éclat de l'innocence, de la pureté, de la sainteté : *Amicti stolis albis ;* et c'est la seconde disposition que les fidèles doivent avoir dans nos temples. Dieu est la sainteté par essence ; sa volonté productrice est l'ordre primitif ; et comme il opère sans cesse par la création ou la conservation de ses ouvrages, tout l'univers est plein de sa gloire et de son immensité : ainsi, il n'est aucun lieu où l'homme ne soit sous les yeux de l'Etre suprême, où il ne doive craindre de souiller la pureté de ses regards, où il ne doive se dire : O Dieu ! qui voyez le fond de mon cœur, puis-je vous offrir une ame digne de vous? L'abus funeste de ma liberté ne choque-t-il pas l'ordre de votre sagesse ? et tandis que toute la nature obéit à vos lois saintes, le désordre de mes affections ne profane-t-il pas ces créatures que vous sanctifiez par votre présence intime ?

La sainteté de Dieu, répandue dans tout l'univers, est donc un puissant motif, pour porter l'homme à marcher devant lui dans la pureté et l'innocence : mais nos temples où il réside spécialement, demandent, à plus forte raison, que nous ne déshonorions jamais la sainteté du Dieu qui les habite. Tout ce qu'ils renferment, opère ou suppose la sanctification de nos ames; les fonts sacrés, les tribunaux de réconciliation, les chants de l'église, les mystères que le prêtre célèbre, l'hostie qu'il offre, le Dieu qu'il appaise; tout nous rappelle à des idées de justice, de sainteté, d'innocence : enfin, la bonté divine, qui détruit tout mur de séparation, qui ne laisse plus de barrières, qui découvre le Saint des Saints au peuple, comme aux lévites, fait sentir quelle doit être la pureté du fidèle, puisqu'il participe aux droits du sacerdoce; que l'entrée du sanctuaire lui est ouverte; qu'il peut s'unir à l'of-

frande de la victime sainte, et parler face à face au Dieu qu'il invoque : *Regale sacerdotium.*

Hélas ! mes frères, autrefois l'église interdisoit aux pécheurs l'enceinte des murs sacrés ; les pénitens mêmes gémissoient aux portes des temples, sous la cendre et le cilice ; leurs noms n'étoient pas mêlés avec ceux des fidèles : tout ce qui entroit dans ce nouveau ciel, devoit être pur ; et les mystères redoutables ne commençoient, que lorsque le ministre avoit prononcé cet anathême de séparation : Loin d'ici les immondes, les adorateurs des idoles, les esclaves du mensonge et de la vanité ! *Foris impudici, et omnis qui amat et facit mendacium !* Cette sévérité ne s'exerçoit, il est vrai, que contre les pécheurs publics, qui devoient effacer le scandale du crime, par le spectacle de leur pénitence. Jamais l'église n'a fermé les asyles de la miséricorde au repentir sincère : loin de bannir les pé-

cheurs, elle les presse de venir chercher leur délivrance dans le lieu saint; elle les invite à s'unir au sacrifice de propitiation, pour appaiser la justice divine; elle leur offre des secours, des lumières, et des remèdes pour éclairer leur ignorance, fortifier leurs bons desirs, et soutenir leur foiblesse. Qu'ils viennent donc se prosterner aux pieds des autels; qu'ils s'adressent à Dieu avec confiance; qu'ils lui représentent même le droit qu'ils ont à ses miséricordes, en s'unissant aux mérites de Jésus-Christ: mais si la foi n'excite dans leur ame aucun sentiment de piété; s'ils n'ont aucun desir de conversion; s'ils ne gémissent pas sur les chaînes qui les accablent, le temple du Dieu de justice n'est plus pour eux; ils ne sont pas dignes de l'assemblée sainte, et l'anathême leur interdit les mystères; *Foris qui amat et facit mendacium.*

Que faites-vous, en effet, lorsque

vous venez dans le temple sans aucun desir de conversion? Vous vous séparez du ministre qui offre la sainte victime pour l'abolition de vos crimes; vous désavouez, par les dispositions de votre ame, les expressions de douleur, de pénitence, que l'église met sur vos lèvres; vous insultez, en quelque sorte, à ce que la religion a de plus auguste, en ne prenant aucune part au sacrifice de Jésus-Christ, dans le temps même qu'il en renouvelle la mémoire, et qu'il en offre le prix à son père. Que sera-ce si vous formez des desirs criminels, sous les yeux de la majesté suprême; si vous changez ces lieux sacrés en des lieux de licence; si vous désolez Israël, en plaçant l'idole dans le lieu saint; si vous vous servez du voile de la piété, pour couvrir le secret d'une passion impure; et si vous ne paroissez dans l'assemblée sainte, que pour séduire des victimes qu'une sage vigilance vous dérobe par-tout

ailleurs ? N'y aura-t-il donc plus de lieu sur la terre, où la séduction n'emploie ses artifices ; et les attentats du vice ne respecteront-ils pas les asyles de la religion et de la vertu ? Quel crime, grand Dieu ! de faire servir à notre perte les moyens mêmes de notre sanctification ! Quel scandale de voir dans votre maison des pécheurs, qui, loin de gémir sur leurs crimes, les renouvellent en votre présence ! Et n'y a-t-il pas, Seigneur, des profanations encore plus abominables à vos yeux ? Celles des ministres qui font dans votre temple un trafic d'avarice, ou qui trouvent dans leurs fonctions l'écueil de leur innocence ? Les ténèbres qui couvrent le lieu saint, ne s'élèvent-elles pas du sanctuaire ? Les sacriléges des enfans d'Héli ne doivent-ils pas nous faire craindre que la lampe d'Israël ne s'éteigne, que le culte ne tombe, et que l'arche sainte ne devienne la proie des Philistins ?

De quels châtimens punirez-vous les profanations de l'autel, où votre fils est immolé, puisque vous avez vengé avec tant d'éclat la gloire de votre ancien culte! Les calamités publiques, les progrès de l'incrédulité, les disputes qui divisent les fidèles, tous les fléaux dont nous sommes affligés, ne sont-ils pas des punitions de tant d'irrévérences qui vous outragent dans nos mystères? Et si vous n'avez pas encore abandonné votre peuple; si votre miséricorde a conservé le dépôt de la foi dans votre héritage, ne devons-nous pas trembler que vous ne vengiez enfin la gloire de votre maison, et que tant de profanations n'arment vos mains bienfaisantes de la verge de la fureur? *Intravit Jesus in templum, et ejiciebat omnes vendentes et ementes in templo.*

Enfin, l'apôtre S. Jean nous représente les esprits célestes, occupés sans cesse à chanter les louanges de Dieu qui les comble de ses bienfaits: *Audivi*

dicentes, etc.; et c'est la dernière disposition que nous devons apporter dans nos temples. Le juste trouve Dieu dans toute la nature, et tout dans la nature, lui sert à s'élever; mais c'est surtout dans le temple, qu'il se livre aux sentimens de religion; que les larmes de piété et de reconnoissance coulent de ses yeux; qu'il s'écrie avec le prophète, pénétré des miséricordes du Seigneur: Un seul jour, ô mon Dieu! passé dans votre maison, est préférable à tous les plaisirs que l'on goûte dans les tentes des pécheurs. C'est dans ce lieu que le Seigneur a promis d'exaucer les vœux des fidèles; que ses yeux sont toujours ouverts à leurs besoins, et ses oreilles attentives à leurs prières. C'est sur cet autel, que le commerce de l'homme avec Dieu est rétabli, par la médiation de la victime, et que la sanction qui lie la grâce à nos prières, est écrite avec le sang de Jésus-Christ. *Domus mea, domus orationis vocabitur.*

La prière est donc nécessaire dans les temples, puisque tout l'inspire, et que Dieu l'exauce spécialement dans la maison sainte. Hélas! mes frères; et cette réflexion doit nous faire trembler sur les périls qui nous environnent; hélas! notre vie extérieure est pleine de momens vides et consacrés aux occupations du siècle; la dissipation y est presque nécessaire; mille images étrangères et tumultueuses occupent notre esprit; on est beaucoup au dehors, et jamais dans son propre cœur; on se trouve trop avec les hommes, pour s'entretenir avec Dieu seul: le silence des sens et de l'imagination; la vie secrète et cachée de la foi, ne se trouvent que dans les temples, où tout rappelle aux vérités saintes; où la majesté du culte et la grandeur des mystères, animent la piété; où le contraste des objets profanes choque plus qu'il n'attache, et scandalise plus qu'il ne dissipe; où l'homme religieux

vient chercher Dieu seul, connoître ses besoins, approfondir les plaies de son ame, et pénétrer dans l'abyme de sa conscience : vous en convenez vous-mêmes, vous avouez qu'il est difficile de se livrer à la méditation des choses saintes, dans une vie pleine d'objets qui dissipent, de plaisirs qui amollissent, d'occasions qui entraînent; que l'ame livrée aux occupations extérieures, reste sans goût pour la prière; que la piété même s'affoiblit insensiblement, au milieu des mouvemens et de l'action continuelle, que les devoirs et les bienséances exigent. Quel lieu choisirez-vous donc pour la prière, si vous n'allez pas chercher dans nos temples, cette solitude intérieure, où l'homme se tient en présence de Dieu seul, se pénétre de sa grandeur, et ne s'occupe que de ses bienfaits? Quelle ressource vous restera-t-il contre les périls, si vous n'allez pas réparer vos forces aux pieds de Jésus-Christ, sol-

liciter les grâces du combat, et vous renouveler dans la ferveur? Vous quitterez la source des grâces, sans en profiter; vous rentrerez dans le monde avec toutes vos foiblesses; tous les devoirs vous seront pénibles; vous traînerez avec tristesse un joug qui vous accable; vos dégoûts augmenteront tous les jours; et votre piété n'étant plus soutenue par le bras du Seigneur, que vous n'appelez pas à votre secours, tombera par le poids de votre propre cœur, et l'attrait toujours subsistant des faux plaisirs.

D'ailleurs, l'esprit de prières peut seul dissiper ces idées profanes que nous prenons dans le commerce du monde, et que nous portons souvent dans l'usage des choses saintes. Un cœur qui ne s'occupe pas de Dieu dans l'église, est bien plus ouvert aux vains desirs; une imagination qui n'est pas fixée par les objets de la foi, est plus aisément souillée par des images ob-

scènes. Nous sommes toujours près du vice, dès que nous ne sommes pas à la vertu; et lorsque nous ne sommes pas pieux dans les temples, il est à craindre que nous n'y soyons criminels.

Entrons donc, mes frères, dans les sentimens de piété, de religion, de recueillement, de reconnoissance, que la présence de la divinité dans nos temples, la grandeur de ses bienfaits, la magnificence de ses promesses doivent nous inspirer; gémissons sur le malheur de tant de chrétiens qui les déshonorent par leurs irrévérences, et arrêtons, par nos prières, le bras de la colère de Dieu, toujours levé, pour venger les profanations de son sanctuaire; que notre plus grande consolation soit de méditer au pied des autels la loi du Seigneur, de nous pénétrer de ses bontés; de goûter, dans le secret de son tabernacle, combien il est doux de s'attacher à lui; de

chanter avec le peuple fidèle les merveilles de sa miséricorde, en attendant que nous les célébrions avec les bienheureux dans la gloire céleste.

Ainsi soit-il.

SERMON

SUR

LE RESPECT HUMAIN.

Omnia opera sua faciunt ut videantur ab hominibus.

Ils font toutes leurs œuvres pour être vus des hommes. *S. Jean*, chap. 6.

Il falloit que Jésus-Christ parût sur la terre pour faire connoître la malice, l'orgueil, la dissimulation, l'hypocrisie du cœur de l'homme : les grandes vérités de la morale étoient adoptées ; on admiroit même quelques actions vertueuses ; mais la vanité, l'ambition, l'amour-propre en étoient la source ;

les préjugés du monde formoient les mœurs ; on régloit sa conduite sur le jugement des hommes, dont on recherchoit l'estime ; on vouloit paroître juste sans l'être : ainsi l'extérieur se composoit, sans que l'intérieur se réformât ; l'orgueil n'embrassoit qu'un fantôme de justice ; le cœur, avec une vaine enflure, vouloit montrer de la grandeur ; il étoit dangereux de démasquer cette probité insidieuse ; le vice, caché sous le voile des vertus, n'étoit que plus jaloux des hommages qu'il usurpoit ; et ce qui mit Jésus-Christ en butte aux contradictions, fut, selon l'oracle de Siméon, cette lumière qui découvrit les pensées vaines que plusieurs cachoient dans leur cœur; *ut revelentur ex multis cordibus cogitationes.* Les Pharisiens dominoient alors sur le peuple, par ces maximes austères qui séduisent la multitude; ils vouloient ne paroître animés que par l'intérêt de la religion, tandis que l'ambition,

le faux zèle, la jalousie les transportoient; ils en étoient venus à cette profonde iniquité qui se couvre du voile de la piété: esclaves des observances, ils méprisoient les grands préceptes, et ils vouloient aller au-delà des termes de la loi qu'ils n'accomplissoient pas; esprits superbes, inquiets et turbulens, ils affectoient les premières places, sous prétexte d'honorer la religion, dont ils se disoient les défenseurs; ils visoient à dominer sur les puissances mêmes, en se rendant redoutables par l'empire qu'ils exerçoient sur la conscience des foibles. La vérité pure, parfaite et victorieuse dans la doctrine de Jésus-Christ, ne pouvoit manquer de révolter ces aveugles conducteurs du peuple; on vit alors jusqu'où se porte l'orgueil, couvert du manteau de la religion; on connut tout le faux des vertus formées par la vanité, l'ambition, le respect humain; le zèle des Pharisiens devint fureur, dès que le

secret de leur cœur fut découvert ; leur douceur se tourna en rage, et celui qui étoit la sainteté même, fut immolé à la jalousie des impies, qui vouloient paroître les plus justes et les plus saints de tous les hommes.

C'est ce motif d'orgueil que Jésus-Christ reprochoit aux Pharisiens, et qui corrompt toutes les actions, dont il est le principe ; ce vain desir de l'estime, qui rend toutes les vertus chancelantes ; c'est ce respect humain, qui sacrifie souvent à un faux honneur, le devoir, la vérité, la justice, que j'entreprends de combattre dans ce discours ; et voici mon dessein. Le respect humain qui nous fait rechercher l'estime du monde, est un motif vain pour attacher à la vertu ; première partie. Le respect humain qui nous fait craindre la censure du monde, est presque toujours un obstacle à la vertu ; seconde partie : c'est tout le partage de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La vertu a des droits si puissans sur nos cœurs, qu'elle force le vice même à lui rendre hommage. Le monde, au milieu de la dépravation et de la décadence des mœurs, s'attache à quelques restes d'honneur et de droiture: il loue dans ses partisans, une ame généreuse, libérale, reconnoissante, fidelle à ses promesses, et constante dans l'amitié; il rend un culte pompeux à l'idole de probité qu'il oppose aux justes de l'évangile; il condamne hautement ceux qui refusent de lui sacrifier; et si la crainte, ou l'intérêt, le force quelquefois à louer les excès des passions, il ne donne du moins qu'à la vertu des éloges sincères.

Le respect humain peut donc produire quelques actions vertueuses en apparence, puisqu'il fait rechercher cette considération, que le monde at-

tache à la vertu. Il est si naturel à notre amour-propre de vouloir augmenter dans l'esprit des autres, l'idée de notre excellence ; cet empire que nous exerçons sur des ames que l'estime nous soumet, est si flatteur ; le phantôme de la gloire a tant d'éclat, que la vertu paroît sombre et sans attrait, s'il ne répand sur elle ces faux brillans, qui usurpent nos hommages. Pourquoi le déguiser? Les plus grands ressorts de la société sont mis en mouvement par une passion si vaine : elle enflamme des cœurs que l'amour du devoir échauffe à peine ; elle proscrit, par la honte qu'elle attache à quelques vices, des excès, que la crainte des châtimens éternels ne pourroit pas réprimer : elle soutient dans une dissimulation pénible, ceux qui affectent les dehors de la piété ; elle dirige nos vues ; elle règle nos démarches ; et rien, dit S. Jérôme, n'est plus difficile à trouver que cette vertu, ennemie de l'éclat,

insensible aux applaudissemens, contente d'avoir Dieu seul pour spectateur et pour juge : *Difficile est Deo tantum judice esse contentum.*

Cependant le seul motif digne d'une ame vertueuse, est cet amour de la justice, qui attache au devoir indépendamment des circonstances et des regards publics ; qui cherche plutôt à obéir à Dieu, qu'à plaire aux hommes, et qui agit dans le secret des ténèbres, comme dans les occasions éclatantes. Sans ce motif, tout est chancelant ; l'amour-propre domine, et l'homme varie sans cesse sous l'inconstance de son empire. En un mot, le respect humain qui nous fait rechercher l'estime du monde, est un motif vain pour attacher à la vertu, parce qu'il ne peut lui donner de la solidité ; parce que cette estime qu'il recherche, n'est jamais assurée ; parce qu'elle n'est pas une récompense digne de la vertu. Développons ces trois vérités.

Et d'abord, n'est-il pas évident, que le respect humain ne peut rendre les vertus solides, puisqu'il n'agit pas dans toutes les circonstances, et que ce motif manque toujours lorsque nous n'avons point de témoins? Les occasions qui nous donnent en spectacle, sont rares; renfermés dans l'enceinte des devoirs domestiques, ou dans l'obscurité d'une vie privée, nos actions échappent aux regards publics, ou manquent de cet éclat qui éblouit; elles n'ont d'autres témoins que la conscience, d'autres juges que la loi, d'autres vengeurs que l'Etre suprême; elles ne laissent pour le présent, d'autres récompenses, que cette satisfaction qui accompagne la vertu, d'autres châtimens, que les remords qui suivent le crime: et ces situations, où Dieu seul est le spectateur de nos voies, ne sont pas le partage des ames vulgaires: les grands ne se présentent pas toujours aux yeux de la multitude, cet appui manque souvent à leurs vertus;

et si la gloire leur donne quelquefois cette activité inquiète qui semble les arracher à eux-mêmes, pour les faire exister dans l'opinion des autres, il se trouve encore plus de circonstances, où ils ne rendent compte qu'à Dieu de l'équité de leurs vues, et où ils suivent leurs goûts, leurs penchans, leurs caprices, sans compter sur les applaudissemens des hommes, et sans redouter leur censure.

Or, mes frères, dans ces situations si communes, quel motif soutiendra des vertus, qui ne sont formées que par le respect humain? Appuyées sur les conjonctures, les applaudissemens, les regards publics, ne tomberont-elles pas, dès que ces appuis fragiles leur manqueront? Nées de l'orgueil, et recevant, pour ainsi dire, la vie du grand jour qui les éclaire, ne trouveront-elles pas leur tombeau dans les ténèbres? Ce motif pourra-t-il donner une détermination générale au bien, puisqu'il n'est

n'est pas toujours en opposition avec le mal ? Et comment le désir de l'estime des hommes fixeroit-il dans le devoir, lorsque la satisfaction des passions peut se concilier avec cette estime ? Cette seule réflexion découvre le néant et la fragilité de toutes les vertus fondées sur la gloire humaine : comme elles n'ont d'activité que pour saisir ce phantôme, dès qu'il cesse de briller, elles n'existent plus : ouvrage frivole de la vanité, elles chancellent, dès qu'une autre passion entre en concurrence; et elles tombent, dès qu'un penchant opposé vient à dominer. Quel motif, que celui qui met ainsi l'homme aux prises avec lui-même dans la pratique du bien, qui ne donne de force que pour surmonter une passion par une autre, et dont les excès et les efforts, sont également condamnés par la conscience ? Ce ne sont pas même, dit S. Augustin, des actions vertueuses, que ces excès prescrits par le respect

humain ; ce sont des vices cachés sous le voile trompeur des bienséances, des crimes suspendus, pour l'instant où ils seroient un obstacle à d'autres crimes ; c'est l'intérêt qui cède à l'orgueil, la volupté à l'ambition, la mollesse à une activité dangereuse, le goût du faste à l'avarice. *Ostentat paupertatem, avaritia sordet.*

Qu'il s'offre à ces hommes, dont les vertus ne sont soutenues que par le respect humain, des occasions où ils pourront se livrer à des crimes utiles sans intéresser leur réputation : contens d'accorder leur conduite avec l'estime publique, ils s'embarrasseront peu de l'accorder avec leur devoir : fidèles à leur parole, pour éviter la honte de l'inconstance, ils seront parjures, lorsqu'ils ne craindront pas ce reproche : protecteurs de l'opprimé par une vaine ostentation de générosité, ils l'abandonneront à ses oppressions, dès qu'il n'aura pour recommandation que

son innocence : empressés de soulager le pauvre dont les cris rassemblent la multitude, ils ne perceront jamais ces ténèbres qui couvrent l'indigent, et qui enseveliroient leurs largesses dans l'obscurité : sages dans leur haine et dans leur rivalité, ils n'emploieront pas pour supplanter un concurrent, ou pour abattre un ennemi, ces moyens odieux, qui mettent l'injustice à découvert, et qui choquent tous les égards ; mais ils emploieront ces voies sourdes et obliques qui assurent, avec le succès du crime, le mérite de la modération : enfin, il n'y a rien de fixe dans leurs vertus, parce que les occasions varient sans cesse à leur égard, qu'elles les autorisent souvent contre le devoir, et que tout est chancelant, tout est vide, dans ceux qui ne sont vertueux que pour les autres, et qui contens de passer pour hommes de bien, se soucient peu de l'être.

Oui, mes frères, ceux que le respect

humain soutient dans la carrière des vertus, ne peuvent avoir qu'une conduite vague, incertaine, irrégulière : le desir de l'estime mondaine les porte quelquefois jusqu'à l'héroïsme ; il semble qu'ils sortent de la condition des autres hommes, tant cette vaine enflure les agrandit au-delà des proportions naturelles ! c'est une secousse qui les élève rapidement jusqu'à les faire perdre de vue ; mais la force qui les soutient étant étrangère, ils retombent par leur propre poids ; l'enthousiasme cesse, dès que les yeux du public se ferment ; l'ame s'affaisse, après s'être épuisée en vains efforts ; et ces hommes qui se surmontoient, lorsque les regards publics tomboient sur eux, ne montrent plus qu'une grande foiblesse, lorsqu'ils sont rendus à eux-mêmes.

Voilà où se réduit cette probité qui n'est pas fondée sur un attachement inviolable au devoir, et sur la crainte de Dieu ; à quelques œuvres louables en apparence, dont le principe est une pas-

sion secrète qui les aviliroit, si elle osoit se démasquer ; à quelques actions brillantes, qu'un instant de fermentation peut produire, jamais à des vertus qui sont le fruit du calme de la sagesse, et de la droiture des intentions. Pourquoi cela, mes frères? c'est que le respect humain ne peut donner une habitude constante à diriger nos actions vers le bien ; il réforme l'extérieur, mais il n'empêche pas que l'intérieur se corrompe ; il assujettit à la règle, mais il faut s'y porter par inclination ; il contraint à l'accomplissement de quelques devoirs, mais il faut les aimer tous : sans cet amour, la vertu n'est qu'une situation forcée, une sorte de violence qui irrite les passions, et leur donne une nouvelle activité par la contrainte qui les resserre.

Malheur, ô mon Dieu, à celui qui n'attend d'autres récompenses que l'estime et le suffrage inconstant des hommes! Tout est un mal pour lui, jus-

qu'au bien qu'il est obligé de faire : ses sacrifices toujours pénibles, n'ont jamais de mérite réel ; car que gagne-t-il à tromper le monde par de vaines apparences, puisque ses éloges sont déja désavoués par la vérité, et que la mort obscurcira de ses ombres tout le faux éclat qu'il emprunte de l'erreur. Il n'y a qu'un moyen d'assurer en cette vie la pratique des devoirs, c'est de s'attacher à la volonté de Dieu, d'aimer en lui la justice, et d'attendre avec confiance les récompenses éternelles. Marchons donc devant ses yeux avec une intention droite, attendons tout de sa bonté, confions-nous dans sa grâce, pleinement persuadés, comme dit l'Apôtre, et sachant très-bien, qu'il est assez puissant pour faire ce qu'il a promis : *Plenissimè sciens quia quæcumque promisit potens est et facere.*

Et quand même le respect humain pourroit soutenir l'homme dans toutes les occasions et contre tous les obstacles;

quand le desir de s'étendre et de s'agrandir dans l'opinion des autres, seroit un ressort assez actif, pour donner à la vertu une marche toujours uniforme; ce motif ne seroit pas moins vain, puisque cette estime, qu'il nous fait rechercher, n'est jamais assurée; qu'elle dépend du caprice, des préjugés, de la façon de voir, si différente dans la multitude; et que c'est une folie de compter sur les suffrages des hommes, qui n'ont pas assez de lumières, pour juger selon la vérité, et qui ont trop de passions, pour rendre justice à la vertu.

Le monde en effet qui prodigue à la vertu de si grands éloges, la regarde comme un phantôme qui n'a jamais eu de réalité; il la trouve toujours fausse ou ridicule dans ceux qui la pratiquent: les uns en ont quelques apparences, les autres n'en ont que la petitesse et les travers; et par une bizarrerie que l'on a peine à concevoir, il élève en même temps la vertu, et il perce de mille traits ceux

qui en font profession. Quelle est la source de cette contradiction ? C'est que nous ne jugeons des vertus de nos frères, que par des idées accessoires, relatives à nos goûts, à nos penchans, à nos caprices : leurs meilleures qualités nous paroissent défectueuses, si elles ne prennent pas la teinte de notre humeur; elles deviennent odieuses, si elles choquent nos passions ; et comme il n'arrive jamais qu'elles aient avec nous tous les rapports de convenance, elles manquent toujours à nos yeux de cette perfection imaginaire, à laquelle nous accordons notre estime.

Il ne suffit donc pas, pour plaire aux hommes, de pratiquer la vertu ; il faut l'apprêter à leur goût, la plier à leur humeur, régler au moins sa marche sur leurs caprices : si elle n'a pas assez de foiblesse pour céder à leurs passions, tous ses mouvemens opposés à leurs préventions leur paroissent des écarts, toutes ses nuances qui contrastent avec

leur caractère, sont des ombres qui la défigurent ; toutes ses manières qui répugnent à leur goût, les blessent et les révoltent : tantôt sa sincérité est un excès de franchise, qui la rend importune ; tantôt sa condescendance passe pour foiblesse : des caractères austères exigeront dans votre probité une rigueur inflexible ; cette roideur vous nuira dans des esprits plus lians, ils n'estimeront qu'une vertu souple qui s'accommode aux circonstances, et que la main tient toujours, pour la plier au besoin : l'ostentation choquera les uns ; la modestie vous empêchera d'être remarqué par les autres. Vantez vos actions, vous serez méprisé des sages ; ne leur laissez que leur propre recommandation, elles ne séduiront pas l'admiration de la multitude. Ceux-ci prescrivent à la vertu des limites trop étroites, d'autres ne sont frappés que par celles qui sont outrées : tel est leur penchant pour le merveilleux, qu'ils

voient tout au-delà du vrai, et qu'ils n'admirent que ce qui est au-delà du bien. Enfin, chacun voit la vertu à travers les nuages que forment les préjugés de l'esprit, les irrégularités de l'humeur, la force des passions, le foible des fantaisies; et comme ces causes varient sans cesse, l'estime ou la censure qu'elles produisent, ne peut avoir plus de consistance.

Placez-vous dans toutes les situations; soyez esclave du monde, ou serviteur de Jésus-Christ; livrez-vous à une vie tumultueuse, ou ne vous occupez que des soins du salut, vous ne réussirez jamais à réunir les suffrages des hommes. La dissipation et la retraite, le faste et la simplicité, les plaisirs et la pénitence, trouvent également des apologistes et des censeurs. Ce qui est au gré des uns, offense les autres; ce qui plaît aujourd'hui, déplaira demain; et la vertu applaudie n'est pas loin d'être proscrite par le seul effet de

cette inconstance qui change incessamment les hommes, pour ce qui ne change point en soi-même. Déplorons la destinée de ceux qui forment leurs mœurs sur la multitude : s'ils font dépendre leur bonheur de l'estime du monde, ils sont les plus malheureux de tous les mortels; ils se tourmentent en vain, pour concilier des suffrages aussi différens qu'ils sont frivoles : il faut qu'ils aient autant de maximes que de personnes à qui ils veulent plaire ; qu'ils se transforment en mille manières ; qu'ils soient sans cesse différens d'eux-mêmes, et qu'ils n'aient rien de constant, que la facilité de changer au gré des autres. Revenons donc à la raison ; écoutons cette leçon du sage, qui nous apprend à ne consulter que la loi de Dieu, à exécuter ses volontés dans l'honneur et l'ignominie, dans la bonne et la mauvaise réputation ; à secouer le joug des égards auxquels la vanité nous asservit, et à n'agir que

par la vue du devoir. Attachez-vous à la vertu seule ; vous n'aurez pas à vous plaindre des jugemens des hommes. Les bonnes mœurs sont la récompense de l'homme vertueux ; et le scélérat porte la vengeance de ses crimes dans son propre cœur. C'est tout ce qui met de la différence entr'eux sur la terre : la gloire, l'infamie, l'estime, la censure, tout le reste les confond tellement, que l'on a peine à les démêler, et que l'avantage est quelquefois du côté des méchans.

Delà, mes frères, quelle folie de chercher la gloire du monde, de courir après une estime fondée sur des goûts qui varient autant que les personnes ; de régler ses mœurs sur des jugemens trop intéressés pour être équitables, et trop dépendans du caprice pour être durables ! Malheureux, qui sacrifiez tous vos penchans à un honneur chimérique, connoissez l'inutilité de vos efforts : esclaves de la réputa-

tion, voyez ce qu'elle coûte, et combien elle est chancelante. Quels obstacles ne trouverez-vous pas dans votre propre cœur? Pourrez-vous déguiser sans cesse vos passions sous le voile d'une fausse vertu; vous soutenir dans cette dissimulation pénible, qui se couvre de ténèbres, et qui, peu délicate sur le choix des moyens, se contente de l'estime qu'elle doit à l'erreur? Mais l'illusion que vous formerez, ne subsistera pas long-temps. Cette conduite insidieuse n'arrive jamais à son but: on ne tend pas perpétuellement des piéges: l'art manque enfin à celui qui veut l'employer toujours; le naturel contraint se trahit dans des occasions imprévues; l'écorce tombe, le vice paroît à découvert; et le faux vertueux n'en est que plus méprisé, parce que le public se venge, par une censure plus sévère, des applaudissemens qu'un dehors trompeur lui avoit arrachés. Vous espérez que la considération dont vous

jouissez, se soutiendra toujours; et elle se détruira par son propre éclat: les regards sombres de l'envie répandront sur elle une influence maligne: cette passion dangereuse, qui se nourrit du feu qui la dévore, qui jalouse les succès brillans, et qui s'offense des grandes vertus: ce vice honteux qui se déguise à lui-même sa difformité, troublera le repos de votre vie; il armera la calomnie contre votre réputation; il goûtera la satisfaction odieuse de la détruire; et tandis que vous vous flattez en vain du succès, il jouïra de vos revers.

Ce n'est pas tout: le monde n'accorde jamais son estime à ceux qui la recherchent; il suffit même de courir après ce phantôme, pour qu'il échappe. Les hommes ne louent volontiers que le mérite, qui semble se méconnoître; la seule prétention aux éloges, les blesse; et ils se plaisent à mépriser tous ceux qui se montrent trop empressés pour leur estime: or,

les vertus formées par le respect humain, ont toujours ce faste de l'orgueil qui révolte ; elles ont je ne sais quoi de contraint et d'affecté, qui décele leur fausseté. La vanité qui perce à travers le voile de la dissimulation, met en action celle des autres ; leur malignité se réveille ; elle cherche à rabaisser les superbes qui veulent usurper les hommages ; et l'on sait combien elle est ingénieuse à saisir les défauts qui peuvent les ramener au niveau des autres hommes. Si quelqu'un peut jouïr de l'estime du monde, c'est celui qui n'agit que par la vue du devoir, et qui pratique la vertu pour elle-même. Comme il est sans prétention, notre vanité ne lui dispute pas ce phantôme de gloire qu'il méprise : le désintéressement de ses vues ôte toutes les ressources à la malignité ; son indifférence pour les éloges ou la censure, rend inutiles tous les efforts de la critique ; sa modestie émousse tous les traits de l'envie ;

et la droiture de ses intentions bien reconnue, réunit enfin les suffrages. Tout manque, au contraire, à celui qui ne se contente pas de plaire à Dieu; tout déconcerte les mesures et la prudence de cette vertu orgueilleuse, qui ne se soutient que par l'appareil et les regards publics; tout lui rappelle que ce qui sort du néant de la vanité, y rentre bientôt, et que rien n'est solide, comme dit l'apôtre, que la charité d'une conscience pure et d'une foi qui n'est pas feinte: *Charitas de corde puro et conscientia bona et fide non ficta.*

Enfin, l'estime du monde n'est pas une récompense digne de la vertu. Comment, en effet, l'homme véritablement vertueux, pourroit-il se contenter d'une estime que le hasard produit souvent, qui est sujette à la vicissitude des choses humaines, et qui se perd enfin avec nous dans la nuit du tombeau? Je veux que les hommes donnent à la vertu des éloges sincères,

Cette estime qui peut attacher l'amour-propre, si petit dans ses vues, dans ses projets, dans ses ressources, qu'est-elle aux yeux de la charité, qui considère toutes les choses humaines sous le rapport qu'elles ont avec l'ordre éternel? Un songe qui se dissipe au réveil; une fausse lueur qui égare; un péril qui met en danger la vertu pendant cette vie, et qui devient dans l'autre le sujet d'un examen rigoureux. Gloire, réputation, disoit S. Jean Chrysostôme, vous n'êtes que des noms pour la vertu, qui doit vous mépriser; mais vous êtes des maux réels pour ceux qui vous recherchent; ils sont les jouets de cette sagesse insensée, ingénieuse à se tourmenter, qui s'égare dans le présent, qui se perd dans l'avenir, et qui, par de grands efforts, ne fait qu'amasser des choses que le vent emporte: car, que penseront ces adorateurs de la gloire humaine, lorsque le grand jour dissipera tous les prestiges,

et qu'ils ne verront rien de solide, que ce qui peut servir pour l'éternité? Ils condamneront l'erreur, qui leur faisoit donner un prix réel à cette estime mesurée par les années; ils mettront bien au-dessus des actions éclatantes, ces œuvres que le Père céleste voit dans le secret; ces aumônes que la main droite cache à la main gauche; cette justice qui ne paroît qu'aux yeux de Dieu, et qu'il couronne dans les siècles des siècles. Que si la vertu éclairée par la lumière pure, reconnoît le néant de l'estime du monde, et ne peut plus s'y rabaisser; pourquoi la foi qui découvre tous ces grands motifs, ne fait-elle pas la même impression sur nos cœurs?

Vanité des vanités; tout est vanité dans les ombres que nous poursuivons ici bas, sur-tout ce phantôme de réputation, qui passe avec la figure du monde, et encore plus cette estime frivole, qui est le prix des vertus formées par le respect humain, puisque

la vérité désavoue tous ces hommages, dès que notre orgueil les reçoit, et qu'il faut les mépriser, même en les méritant. Les sages du paganisme avoient apperçu cette vérité; ils vouloient que la vertu fût elle-même sa récompense, et qu'une ame généreuse préférât à toutes les louanges, cette satisfaction que l'on goûte dans la pratique des devoirs: mais le christianisme, en nous offrant des espérances plus nobles, a mis dans tout son jour le néant de la gloire humaine, et la folie de ceux qui la poursuivent: il nous apprend que tout ce qui n'est pas éternel, ne répond pas à notre destination; que tous ces faux brillans dont le phantôme du monde est couvert, cette estime qui n'est qu'un bruit passager, toutes ces fleurs qui sécheront enfin sur notre tombeau, ne doivent pas arrêter une ame qui aspire à la possession des biens célestes; que la vertu immortelle par son principe, doit l'être encore par son objet; que

Dieu seul en est la récompense, et que cette conformité à la volonté souveraine qui la constitue pendant cette vie, ne doit être soutenue que par le desir d'une union invariable avec cette justice éternelle.

Cessons donc de rechercher l'estime d'un monde jaloux, aveugle, intéressé: ne courons pas après cette ombre qui nous échappe: étendons nos mains pour saisir des récompenses que le temps ne pourra nous ravir. Et qu'importe que nous soyons estimés sur la terre où nous ne séjournons qu'un instant? C'est la vue de la céleste patrie qui doit animer notre course. Il n'y a, Seigneur, qu'une chose à desirer; c'est d'habiter dans votre maison, de contempler votre saint temple, et de vous louer dans les siècles des siècles: le vide et l'illusion des vertus humaines paroîtront, lorsque notre ame verra tomber toute la gloire du monde, et que vous seul demeurerez grand: alors seront abattues les

superbes pensées et les vertus fastueuses du pharisien ; alors les voiles de l'hypocrisie seront levés ; l'édifice imaginaire de ses bonnes œuvres sera renversé ; et ceux qui l'applaudissoient, demanderont : Qu'est devenu le faux appareil de ses vertus ? *Dicent : Ubi est ?* Alors, pour comble de désespoir, tous ces faux disciples de Jésus-Christ, qui n'ont servi que le monde et ses vanités, seront condamnés par un maître, qui a jugé toute cette gloire empruntée, indigne de lui ; qui l'a méprisée, en la refusant ; qui l'a rangée avec les pompes du siècle et du démon, en la proscrivant. O Dieu ! serons-nous encore empressés pour une estime que Jésus-Christ méprise, proscrit, condamne ? Mourez, orgueil humain ! mourez, curiosité, empressement, desir de paroître ! mourons tous au monde, si nous voulons vivre en Jésus-Christ ! Ecoutez, Seigneur, le plus ardent de mes vœux, pour moi et pour votre peu-

ple ; faites que je me souvienne de votre seule justice, que je n'aime qu'elle, et que je vous serve avec un chaste amour. Quand sera-ce, que par la tranquilité de ma conscience, par une douce confiance dans votre faveur, par un entier acquiescement à vos volontés éternelles, je posséderai cette vertu qui est en vous, qui vient de vous, et que vous êtes vous-même ?

Le respect humain, qui nous fait rechercher l'estime du monde, est un motif vain pour attacher à la vertu. Vous l'avez vu : j'ajoûte que le respect humain qui nous fait craindre la censure du monde, est toujours un obstacle à la piété chrétienne : c'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

C'ÉTOIT la destinée du fils de Dieu, d'être en butte aux contradictions du monde, dont il condamnoit les mœurs.

La lumière, disoit-il, est venue au monde, et les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres étoient mauvaises; car celui qui fait le mal, hait la lumière, et il ne s'en approche pas, de peur que ses actions ne soient manifestées : première contradiction dans les préceptes qui condamnent la cupidité. Vous êtes de ce monde, ajoutoit-il, et je ne suis pas de ce monde; vous êtes charnel et sensuel, et ce que je vous annonce étant spirituel, ne peut entrer dans votre esprit: seconde contradiction dans les maximes de perfection que la sensualité rejette.

Telles sont les contradictions que la piété chrétienne trouve encore dans le monde, et qui deviennent des obstacles à la vertu, lorsque le respect humain nous domine. On ne peut en effet redouter la censure des hommes, sans régler sa conduite sur les maximes qui forment leurs jugemens; la timidité du

respect humain, ôte à la vertu la force de soutenir ce ridicule que le monde attache à la singularité ; elle la rend esclave des bienséances et des usages autorisés par la multitude ; elle la force à subir les lois que la coutume impose ; et si ces règles, ces usages, ces maximes contredisent celles de l'évangile, et tendent à corrompre les mœurs, il est évident qu'elles deviennent des écueils inévitables pour la piété chrétienne, qui n'a pas la force de s'en écarter.

Et voilà, mes frères, le plus grand danger pour des ames foibles, que le respect humain domine ; la crainte de la censure des hommes, est toujours un obstacle à la piété chrétienne, parce que les préjugés du monde la condamnent : première réflexion. La crainte de la censure des hommes est toujours un obstacle à la piété chrétienne, parce que les maximes approuvées par le monde, tendent à la détruire : seconde réflexion. Développons ces vérités. Je dis

Je dis d'abord que les préjugés du monde condamnent la piété chrétienne. Le monde en effet, qui blâme les grands désordres, et qui attache de la honte aux excès des passions, n'est pas moins éloigné d'approuver les vertus évangéliques; il a même contre elles des préventions dont il ne peut se défaire, parce qu'elles tiennent aux principes qui forment ses jugemens; il trouve que ces vertus vont au-delà des limites que la raison marque dans le bien, qu'elles confondent l'essentiel et l'arbitraire, qu'elles inspirent un détachement qui va jusqu'à l'indifférence pour les choses humaines, et qui laisse dans l'inaction une partie des membres de la société; qu'elles abattent l'ame par un trop grand mépris de soi-même; qu'elles font quelquefois négliger des soins nécessaires, par une vaine crainte de la dissipation; qu'elles forment des gens de bien, mais non comme il faut qu'ils soient dans le monde.

Je sais que la piété a ses écueils : une fausse idée de perfection la porte quelquefois à l'excès, et la fait sortir du devoir, pour se livrer à des pratiques arbitraires ; elle ne se met point en garde contre l'oisiveté, lorsque son repos est consacré par des exercices pieux ; ou elle se jette dans une multitude de soins et de détails, tandis que les plus grands objets lui échappent : elle peut s'égarer, parce qu'elle mêle encore à la vertu les restes de l'humeur et des passions ; mais le monde, qui blâme avec raison les foiblesses de l'homme, a l'injustice de les attribuer à la piété chrétienne ; ses préjugés lui représentent toujours les justes de l'évangile, comme portant à l'excès la pratique des vertus, par les principes mêmes qui les guident ; et il reprochera dans tous les âges, à leurs vertus les plus pures, les petitesses, la singularité, l'inutilité.

En effet, la piété chrétienne est accompagnée d'une ferveur qui fait aspirer à la perfection, et qui porte au-

delà des termes de la loi. Les vertus du juste sont animées par la charité, et la charité ne connoît d'excès que ceux qui sont opposés au devoir; c'est une chaleur de l'ame qui transporte, plutôt qu'une froide discussion de la raison qui pèse les forces, et qui fixe des limites; elle ne dispute jamais sur le plus ou le moins dans les devoirs : elle ne se contente pas des sacrifices commandés par la loi; le moindre détail des observances a du prix à ses yeux; et toute pratique, tout exercice qui peut perfectionner la vertu et assurer dans le cœur le règne de la justice, lui paroissent intéressans.

Le monde au contraire, qui veut ménager les passions mêmes qu'il condamne, prescrit à la piété des limites qui laissent toujours quelques ressources à la sensualité; il ne peut goûter des maximes de renoncement, de privations volontaires : il n'ose pas blâmer ce que la loi commande; mais il rejete comme

superflu tout ce que la ferveur inspire : sa façon de voir est si différente, qu'il doit regarder comme inutile, ce qui paroît intéressant au juste. Dans l'un, c'est l'amour des biens éternels, qui décide cette droiture d'intention, que J. C. exige dans ses disciples ; cette simplicité des enfans, qui agissent plus par sentiment, que par réflexion, et qui fait que des esprits plus étendus se retrécissent, s'aveuglent, renoncent à leurs propres lumières, pour ne suivre que l'impression de la grâce, et la pente qu'elle donne à leur cœur : dans l'autre, c'est l'esprit qui discute froidement les devoirs, et qui mesure la règle, lorsqu'il faut s'y attacher ; c'est l'amour-propre qui pèse les forces, qui cherche des rapports de raison dans l'ordre de la grâce, qui compare la rigidité de la loi, avec la vivacité des passions, et qui saisit tout ce qui peut les ménager. L'un juge de la vertu avec cette chaleur de l'ame qui transporte ; l'autre avec cette indiffé-

rence qui ralentit : d'où il suit que le monde doit reprocher aux justes de l'évangile les petitesses et les minuties ; car la sagesse humaine, modifiée par l'amour-propre, voit toujours l'excès où la ferveur de la charité n'apperçoit que la perfection.

Ce n'est pas tout, la piété aura toujours aux yeux du monde le ridicule de la singularité : timide et instruite des dangers, par le souvenir de ses chûtes passées, elle se défie de sa foiblesse ; tout l'alarme dans des commencemens de conversion ; elle marche en tremblant sur cette mer orageuse ; elle renonce à ses anciennes liaisons ; elle cherche la sécurité dans la retraite : dès-lors ces précautions passent pour excessives aux yeux de ceux qui ne partagent pas ses frayeurs ; elle paroît bizarre et austère à des mondains, qui croient que la vertu peut se soutenir au milieu de la corruption du siècle. Pourquoi, diront-ils encore, les disciples du

Christ ne suivent-ils pas nos traditions ? pourquoi s'écartent-ils de nos usages? pourquoi fuient-ils nos plaisirs, nos spectacles, nos conversations? pourquoi affectent-ils des routes singulières qui les donnent en spectacle? Ne peut-on aller au ciel que par cette austérité, dont le contraste avec les mœurs communes se fait trop sentir? *Quare discipuli tui transgrediuntur traditionem seniorum ?* Et malheur au juste, s'il n'a pas la force de soutenir ce ridicule que le monde attache à la singularité ! il donnera bientôt à la complaisance et à des égards injustes, ce que son propre goût et la piété leur refusent.

Enfin, pour être utile au monde, il faut servir à ses desseins, entrer dans le tourbillon de soins qui entraîne ses partisans, se mêler dans le choc des intérêts, donner et recevoir l'impulsion, courir comme les autres après des chimères, et leur prêter au moins des forces pour les saisir, si on ne veut pas

les employer à poursuivre ces phantômes dont on est désabusé : tout ce qui retire de ce tumulte, tout ce qui diminue l'activité du cœur pour ces objets qui attachent les enfans du siècle, leur paroît ou une pieuse illusion, qui consacre une oisiveté honteuse, ou une vaine indolence, qui rend les hommes inutiles à la société, en les renfermant en eux-mêmes.

Delà, ce reproche si commun d'inutilité, que le monde fait à la piété chrétienne ; comme elle est détachée des choses présentes, et que ses vues sont tournées du côté du ciel, elle montre peu d'activité dans la poursuite des biens passagers ; elle entre à peine dans l'agitation générale, lorqu'elle ne peut la suivre, sans perdre la direction de la vertu ; et elle demeure dans l'inaction, lorsque la ruse, l'injustice, l'artifice, produisent tous les mouvemens. Et ces circonstances où la piété chrétienne paroît inutile et déplacée sur

la terre, ne sont pas rares : trop délicate sur le choix des moyens, elle n'emploie que ceux qui sont conformes à l'équité ; et cela seul suffit, pour la rendre inutile dans un monde, dont les voies sont obliques, dont les succès ne sont souvent que des crimes heureux, dont la société n'est qu'un commerce de feinte, d'adulation, d'intérêt. Je dis plus, les grands services de la piété chrétienne, sont perdus aux yeux du monde, ou deviennent un sujet de dérision et de censure. Vous l'avez dit, Seigneur, la prière du juste désarme votre bras prêt à lancer des foudres sur les villes criminelles, et vous faites marcher à sa voix, la terreur, l'épouvante et la mort, pour détruire les ennemis de votre peuple. C'est aux gémissemens secrets des gens de bien, que nous devons les ressources inespérées dans les calamités publiques, la paix, l'abondance et le bonheur des siècles. Souvent les prières d'une ame

obscure, décident plus auprès de Dieu des évènemens publics, que toute la prudence des hommes qui semblent tenir entre leurs mains la destinée des empires. Mais le monde qui ne juge que par les sens, et qui ne voit les effets que dans leurs causes immédiates, n'apperçoit pas ce qu'il doit aux prières des élus; et tandis que leurs mains élevées vers le ciel mettent en action la puissance suprême, et décident du sort des états, il les regarde comme de pieux oisifs, qui ne mettent rien dans l'arrangement des choses humaines, et qui se contentent de fatiguer le ciel par des vœux inutiles.

O vous à qui la grâce fait goûter les vérités du salut, et qui conservez encore quelques craintes de la censure des hommes! si toutefois la piété chrétienne est compatible avec ces ménagemens timides, je prévois le sort de vos vertus; elles vont se briser contre cet écueil. Vous êtes désabusés des er-

reurs du monde, vous voulez travailler à votre salut dans la sécurité de la retraîte, gémir dans l'obscurité, sur les égaremens de votre jeunesse, vous couvrir de cendre et de poussière, comme le roi pénitent; et vous allez devenir la fable de Babylone ; vous servirez de matière aux discours et aux chansons satiriques des insensés. Les voilà, diront-ils, ces hommes austères qui méprisent tout ce qui attache les autres; ils croient jouer un personnage, et ils ne sont bons à rien : la piété les renferme tout en eux-mêmes. Que nous servent leurs yeux, leurs langues, leurs mains, puisqu'ils ne voient pas, qu'ils ne parlent pas, qu'ils n'agissent pas comme nous ? ils ne peuvent qu'embarrasser dans la place qu'ils occupent, puisqu'ils sont inutiles à nos plaisirs, à nos passions, à nos espérances. *Factus sum illis in parabolam, et in me psallebant qui bibebant vinum.* Alors, si le respect humain vous domine, plus touchés de

leur mépris, que de leur folie, vous serez ébranlés par ces vains discours; vous ne craindrez pas de manquer à Dieu, pour plaire aux hommes; vous contracterez de nouveaux engagemens avec le monde; votre piété s'y dissipera; elle éprouvera, peut-être, ce que Jésus-Christ ne dit pas en vain: l'état de l'homme qui retombe, devient pire que le premier: *Fiunt novissima hominis illius pejora prioribus.*

En second lieu, la crainte de la censure des hommes est un obstacle à la piété chrétienne, parce que les maximes approuvées par le monde, tendent à la détruire. C'est ici, remarque S. Augustin, l'écueil ordinaire des ames foibles: la crainte de la censure des hommes les expose à la plus dangereuse tentation; celle de vouloir allier les usages du siècle avec la piété chrétienne: *Propterea non implet bonum propositum, ne offendat eos cum quibus vivit.* Elles pensent que leur vertu pourra se sou-

tenir, en se pliant à des usages qui ne présentent pas l'idée du crime ; et elles ne s'apperçoivent pas que les maximes du monde, qui développent toutes les passions, qui flattent la vanité, qui nourrissent des desirs insatiables, qui attachent au plaisir par mille liens imperceptibles, doivent enfin détruire la piété ; et que c'est une folie de compter sur la persévérance dans la vertu, lorsqu'on la livre à l'impulsion générale qui entraîne vers le vice.

Examinez, en effet, ces usages reçus dans tous des états, qui forment les mœurs de la multitude, qui règlent ses jugemens, et sur lesquels les hommes sages ne s'avisent pas même d'entrer en scrupule : comparez-les avec les maximes de l'évangile, sur l'usage des bien s sur la modération, sur l'amour de la gloire, l'ambition, la vengeance. Mon Dieu ! quelle opposition ! Et comment des disciples de Jésus-Christ peuvent-ils se flatter de suivre les lois d'un maître

si sévère, en se pliant à celles du monde, et en redoutant sa censure? Quel contraste entre ses maximes qui tournent toutes nos vues du côté du ciel, qui soutiennent la vertu par les précautions, qui font un crime de tout ce qui met en danger d'y tomber ; et les usages d'un monde, qui attachent à la terre, qui enflamment les passions par l'attrait des biens présens, dont le commerce animé par le plaisir, demande plus d'aisance dans les mœurs, que notre fragilité ne comporte; dont toute la sagesse se réduit à balancer un vice par un autre, et à réprimer ceux, dont les chocs pourroient détruire l'harmonie de la société! Je m'explique. Ces maximes dont le respect humain fait des règles de conduite, ne sont pas toujours des crimes; mais elles peuvent conduire aux plus grands excès : elles ne paroissent souvent que des bienséances qui diminuent les contrastes ; qui rapprochent les bons des méchans, en donnant à tous une

marche à peu près uniforme; mais elles sont des nuances imperceptibles, qui confondent d'abord les vices délicats avec les vertus mondaines, et qui formant enfin la gradation des ombres, plongent dans les plus épaisses ténèbres : elles n'alarment pas toujours la piété ; mais elles la séduisent, elles l'affoiblissent, et finissent par la corrompre

Ces maximes ne sont-elles pas des engagemens funestes au luxe, à l'ambition, aux concurrences, à la vengeance, aux excès même que le monde condamne ? Il est si loin de la violence évangélique, qu'il place toute sa sagesse dans l'art de diversifier les plaisirs, de flatter tous les sens, d'écarter jusqu'à l'ombre de la contrainte: il met bien au-dessus de la mortification chrétienne, cette délicatesse de goût, qui naît d'un usage continuel des superfluités de la multiplicité, de la confusion même des fantaisies, qu'il adopte toujours, lorsqu'elles sont agréables. La plus haute

vertu à ses yeux, n'est pas de n'avoir point de passions, mais de n'en avoir que de nobles et de brillantes; et ce vain phantôme de l'honneur qu'il élève, et qui épouvante tant d'ames foibles, qu'est-il autre chose qu'un tyran qui proscrit quelques vices, pour faire régner les autres avec plus d'empire; un maître bizarre, qui fait que nous ne sommes que ce que les autres veulent, et comme ils veulent; qui étend ou borne nos devoirs à sa fantaisie; qui force presque toujours à quitter les lois de l'évangile, pour régler sa conduite sur les maximes du monde? Je veux que le monde respecte la piété. Que servent ses hommages, s'il exige d'elle des ménagemens qui la corrompent? Il ne conseille pas l'injustice; mais il tourne en dérision la simplicité; il traite de grandeur d'ame, l'amour de l'élévation; il donne aux profusions un air de noblesse; il inspire le goût du faste; il assujettit à la vanité des parures; il attache aux richesses la

plus grande considération ; il produit ce luxe qui confond tous les états, qui fait naître des desirs immenses, qui met en opposition tous les intérêts; c'est-à-dire, qu'il condamne tout-à-la-fois les rapines, les fourberies, et qu'il enflamme la cupidité, capable de tous ces forfaits: comme si le cœur pouvoit être scrupuleux sur le choix des moyens, lorsque les desirs sont sans bornes ; comme si l'homme pouvoit entendre la voix de l'équité, lorsqu'on le livre à des passions qui l'agitent jusqu'à la fureur. Car, telle est l'inconséquence du monde; il blâme le crime, et les lois qu'il prescit mettent souvent dans la nécessité de le commettre; il veut que la vertu se soutienne, et il l'environne de tous les attraits du vice.

Ainsi vous avez reçu une injure ; l'envie, peut-être l'indiscrétion, a proféré quelques paroles qui semblent noircir votre réputation: la générosité vous porte à pardonner; la religion vous l'or-

donne ; la raison vous montre les dangers et l'inutilité d'une vengeance que les lois réprouvent, et qui ne peut distinguer l'innocent du coupable. N'importe: un préjugé cruel, que le monde révère, vous asservit ; il impose à votre honneur la loi d'une vengeance barbare. Insensés! allez de sang froid, sans haine et sans colère, donner ou recevoir la mort : périssez, ou enfoncez ce fer dans le sein d'un citoyen, sans distinguer l'ami de l'ennemi, l'étranger du parent ! En vain la patrie s'écrie: Furieux, arrêtez; quittez enfin l'affreuse illusion de vos préjugés; connoissez mieux l'honneur, qui ne se trouve que dans la soumission aux lois : et quel droit avez-vous sur la vie de vos frères? Cette terre se voit avec horreur rougie de leur sang. Ne leur ai-je donc donné le jour, que pour les voir égorger par vos mains parricides? En vain la religion montre les abymes ouverts sous leurs pas; la crainte d'un vain reproche ferme leurs yeux à

ce spectacle horrible, et endurcit leur cœur contre les remords ; ils sacrifient à une fausse honte, leur vie, leurs biens, leur honneur ; et ils meurent, tristes victimes d'un préjugé qu'ils détestent.

Vous êtes d'une condition à pouvoir aspirer aux honneurs : dès-lors le monde vous fait une loi de l'ambition ; il seroit honteux de ne pas vous élever ; il faut faire votre idole de votre fortune ; et cette passion si sévèrement condamnée par la foi, n'est plus qu'un sentiment digne de votre naissance. Vous êtes incapable de soutenir la dignité d'une vie publique : n'importe ; il faut sortir de l'obscurité d'une vie privée, si vous voulez éviter la censure du monde : car il regarderoit sûrement comme une foiblesse et une pusillanimité, la modération qui borneroit vos desirs, ou la sage défiance de vos talens, qui les réprimeroit.

Décidez de la vocation de vos enfans, sur l'ordre de leur naissance, et sur les

intérêts de votre fortune : donnez à Dieu ceux qui sont inutiles à vos vues : forcez l'église à recevoir des mains de votre cupidité, des victimes qu'elle abhorre : transportez dans le champ du Seigneur tout ce qui occupe inutilement le vôtre : placez dans le sanctuaire des vases de rebut et d'ignominie : que sais-je ? établissez le sacerdoce dans votre maison : asssurez dans votre famille une succession de pontifes : donnez pour recommandation à cet enfant que vous destinez au ministère de paix, la valeur de ses ancêtres : que les services du héros soient un titre pour élever le pasteur ; et que le patrimoine des pauvres, qui est entre les mains du pasteur, serve aux profusions du héros ! Voilà cette prudence du siècle que le monde admire : il ne loue que ceux qui s'y conforment. C'est une maladresse de ne pas tourner les vues d'un enfant au gré de l'ambition ; une foiblesse, d'attendre les impressions de la

grâce, lorsque la naissance nous met à portée des grandeurs du siècle; et ce qu'il y a de terrible, des pères, d'ailleurs chrétiens, sont ébranlés par ces censures. Il n'est pas rare d'entendre dire: Cet enfant peut jouer un grand rôle dans le monde: je serois blâmé, si je secondois cette inclination qui le porte à se consacrer au Seigneur: cet autre nuiroit à son élévation, en partageant sa fortune; il faut lui faire un établissement dans l'église: comme si, ô mon Dieu! la vocation du ciel prenoit sa source dans les motifs de la cupidité, ou dans les lois d'une naissance charnelle!

Ce malheureux respect humain qui nous assujettit à ces maximes; qui donne tant de force à des abus, et qui fait qu'ils nous maîtrisent avec tant d'empire, n'est-il pas la première source de la dépravation des mœurs? Peut-on se conformer à ces usages, sans se mettre dans le danger du crime; ou s'en écar-

ter, sans s'exposer aux ridicules, aux dérisions, aux censures? N'exige-t-il pas que les jeunes personnes du sexe, soient instruites dans l'art dangereux de plaire; qu'elles soient plus tournées à l'agrément qu'à la vertu; qu'elles soient propres à corrompre, avant même qu'elles soient corrompues? Ne donne-t-il pas à des manières quelquefois hardies, et toujours libres, tout l'avantage sur la timide réserve d'une vertu qui s'alarme sans cesse? Ne condamne-t-il pas cette éducation de retraite et de modestie, qui peut seule conserver la pureté; qui formoit, dans les siècles de nos pères, ces vierges que l'on voyoit affronter les supplices, et craindre les regards, soigneuses de la pudeur au milieu des tourmens, et qui sembloient n'avoir que le front tendre dans un corps insensible? *Impavidas ad cruciatus, erubescentes ad aspectus.* On a beau dire que le monde respecte les mœurs austères, et blâme

l'incontinence ; à quoi bon condamner les suites funestes des passions, si l'on asservit à des usages qui tendent à les enflammer ? Comment éviter des chûtes honteuses, lorsque tous nos pas sont dirigés vers le précipice ? Que sert-il de rappeler aux bonnes mœurs, si les maximes reçues tendent à les corrompre ? de louer la pudeur, si on la met sans cesse aux prises avec la licence ? si les artifices de la séduction multiplient les écueils, et si les attentats du vice vont au-delà des ressources de la vertu ? Les maximes de l'évangile conservent le trésor de la pureté dans des vases foibles, par la vigilance et la fuite des occasions : celles du monde, au contraire, exposent à mille périls une vertu, qui peut à peine se soutenir contre notre propre fragilité. Femme chrétienne, ne cherchez à plaire qu'à votre époux : fermez votre cœur à toutes passions étrangères : fuyez le commerce des autres hommes : n'aimez ni

leurs regards, ni leurs louanges: craignez le poison subtil, qui entre dans le cœur avec la seule pensée de plaire: ne retenez pas, comme par force et avec mille artifices indignes, des grâces qui s'envolent avec le temps: cachez-vous, s'il se peut, à vous-même; une seule complaisance pour cette beauté fragile qui pare la superficie de votre corps, est une espèce d'abandonnement. Voilà les règles de l'évangile: elles ne se contentent pas de proscrire le vice; elles fortifient la vertu, contre les dangers. Comment les pratiquerez-vous, si vous craignez la censure d'un monde, où la volupté donne des lois, anime les sociétés, règle les égards, érige en bienséance, des soins qui tendent à corrompre, et fait un langage de politesse, de l'expression même de la passion; où l'art de séduire un sexe fragile, est devenu le plus grand talent de la société; où l'épouse paroît déplacée à côté d'un

époux dont les regards protègent son innocence ; où toutes les idées que l'on se fait d'une passion dangereuse, sont nobles et flatteuses ; où les premiers liens d'un attachement criminel, sont regardés comme une suite de la destinée des penchans, de la distinction du mérite, de la vivacité du sentiment ; où les fureurs d'un vice qui enivre la raison, sont ennoblies par la pompe des théâtres, par l'appareil des spectacles, par tout l'art d'une poésie lascive ?

La vertu que le respect humain assujettit aux usages du siècle, et qui sacrifie à une fausse honte des précautions nécessaires, ne seroit-elle pas alarmée à la vue de ce tableau des mœurs, si elle pensoit qu'il est un effet nécessaire des maximes du monde et des passions qu'elles développent ? Jetez, avec le prophète Ozée, un coup-d'œil sur la terre ; voyez comment elle est infectée par la corruption de ceux

qui

qui l'habitent? L'injustice, la perfidie, l'adultère ont inondé toute sa surface: *Mendacium, furtum et adulterium inundaverunt.* Voyez le frère en défiance contre le frère; le père à charge à ses enfans; l'épouse presque étrangère à son époux; des plaisirs publics qui ne sont que des écoles de lubricité; des jeux qui ne sont tissus que par la fraude ou qui ne respirent que la fureur; le crime moins circonspect que la vertu; la licence plus effrénée dans l'élévation qui la donne en spectacle; toutes les conditions corrompues dans leurs voies; le sel même de la terre affadi; les étoiles du firmament obscurcies; les colonnes de Jérusalem traînées indignement dans la boue; le vil intérêt donnant des lois jusques dans le sanctuaire, et partageant nos hommages avec le Dieu des humbles et des pauvres: *Pecuniæ obediunt omnia.*

On est quelquefois étonné de trouver à peine dans le siècle quelques

restes de la piété chrétienne ; on le seroit moins, si on remontoit aux causes de la corruption des mœurs : on verroit que les maximes du monde doivent détruire insensiblement toutes les vertus, puisqu'elles tournent toutes nos vues du côté de la terre, qu'elles irritent les passions, qu'elles multiplient les besoins, et qu'il n'est plus possible d'empêcher les excès, lorsque les desirs sont sans bornes : on comprendroit que ce principe funeste, il faut faire comme le grand nombre, est un obstacle à la vertu, parce que, dit S. Cyprien, en prenant l'esprit du monde on prend aussi ses mœurs, en se rapprochant de la multitude on se perd avec elle; on parvient par degrés à des crimes dont la prévoyance est alarmée, et des forfaits qui faisoient horreur deviennent des exemples : *Exempla fiunt, quæ esse jam facinora destiterunt.* On se persuaderoit enfin que la crainte de la censure des hom-

mes expose la piété à tous les périls, puisqu'elle l'assujettit aux maximes d'un monde, qui exige d'elle des ménagemens pour des abus qui la corrompent, pour des bienséances et des usages qui forment pour elle une séduction inévitable. Il est inutile, après cela, de dire que le monde estime la vertu : que peut-elle devenir, si on la livre à l'impétuosité générale, qui entraîne vers le vice ? *Quò usque volves filios Adæ, in mare magnum et formidolosum ?*

Méprisons donc les jugemens de Babylone, pour n'être pas corrompus par ses maximes ; ses pompes, ses grandeurs ne sont autre chose qu'orgueil, concupiscence des yeux, concupiscence de la chair, un vain faste, une vaine enflure ; un amusement dangereux, un piège, un attrait trompeur pour les foibles : connoissons le faux, le danger, le crime même de ces vertus fastueuses, dont l'enfer est rempli,

et qui, loin de rendre meilleurs, nourrissent l'orgueil et l'impénitence : apprenons avant tout, à n'être pas éblouis par l'estime du monde, ni ébranlés par ses censures ; ne consultons que la loi de Dieu ; ne craignons que ses jugemens ; n'aimons que sa justice, si nous voulons triompher avec elle. Le seul moyen d'assurer la piété, est de la rendre indépendante de la crainte ou de la censure du monde : mais c'est à vous, Seigneur, à pénétrer de ces vérités, des ames qui commencent à goûter votre justice ; à fortifier leurs volontés timides et chancelantes ; à les persuader qu'elles ne doivent craindre que vos jugemens, et qu'elles ne doivent desirer que les récompenses éternelles que vous préparez à la vertu.

Ainsi soit-il.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

DES SERMONS

contenus dans le tome I.

Sermon sur l'Incrédulité, page 1
Sermon sur les Devoirs dans la Société, 46
Sermon sur l'excellence de la Morale chrétienne, 94
Ier *Sermon sur la Fausseté de la Probité sans la Religion*, 148
IIe *Sermon sur le même sujet*, 193
Sermon sur le Bonheur des Justes, 242
Sermon sur le Pardon des injures, 295
Sermon sur la Mort, 357
Sermon sur le Respect dû aux Temples, 425
Sermon sur le Respect humain, 472

Fin de la Table du Tome I.

UNIVERSITAS O. M. I. OTTAWIENSIS

Lettres Edif. 2/0 4 vols
$ 2 00
Chevasson 3/9 3 " 9
Cambacérès 1/4 6
22 " 6
Père Elisée /10

La Bibliothèque

a39003 009524736b